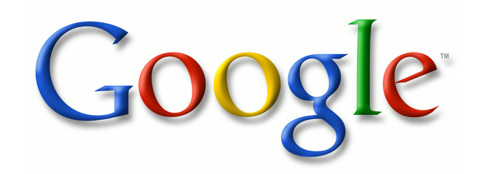
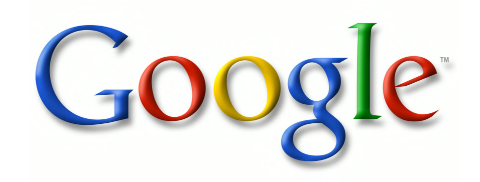





NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06731706 9

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

FRANÇOIS COPPÉE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ÉDITION ILLUSTRÉE PAR

FRANÇOIS FLAMENG ET TOFANI

GRAVURES AU BURIN

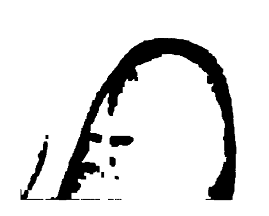
PAR BOISSON, BOUTELIÉ, DUBOUCHET, LÉOPOLD FLAMENG
ET JULES JACQUET

POÉSIE -- TOME II



ÉDITION LEMERRE

PARIS
LIBRAIRIE L. HÉBERT
ALEX^DRE HOUSSIAUX ET CIE, SUCC^RS
7, RUE PERRONET, 7



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

FRANÇOIS COPPÉE

POÉSIE — TOME II

4301. — L.-Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2. — May et Motteroz, direct.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

FRANÇOIS COPPÉE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ÉDITION ILLUSTRÉE PAR

FRANÇOIS FLAMENG ET TOFANI

GRAVURES AU BURIN

PAR BOISSON, BOUTELIÉ, DUBOUCHET, LÉOPOLD FLAMENG
ET JULES JACQUET

POÉSIE — TOME II



ÉDITION LEMERRE

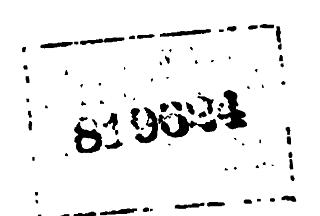
PARIS

LIBRAIRIE L. HÉBERT

ALEXDRE HOUSSIAUX ET Cie, SUCCRS

7, RUE PERRONET, 7

1892


819684

LE

CAHIER ROUGE

AVERTISSEMENT

DE LA PREMIÈRE ÉDITION

Tout en nous occupant de la composition de divers ouvrages assez importants, que des circonstances sans intérêt pour le lecteur ne nous permettent pas de publier encore, nous avions l'habitude, à nos heures de fatigue, d'ouvrir un mince cahier rouge qui traîne toujours sur notre table et de nous délasser en y écrivant quelques poésies fugitives, à peu près comme un

enfant paresseux illustre de pierrots pendus les marges de sa grammaire.

C'étaient parfois des strophes, qu'on nous faisait l'honneur de nous demander, en faveur des œuvres patriotiques fondées à la suite des récents malheurs de la France; mais plus souvent, c'étaient de simples fantaisies, des notes rapides, des croquis jetés, ou bien encore une plainte que nous arrachait notre mal ordinaire, le spleen. Il nous arrivait aussi de transcrire sur le cahier rouge d'anciens vers de jeunesse que, de très bonne foi, nous croyions avoir détruits, et que nous retrouvions par hasard, dans nos vieux papiers, donnant ainsi raison à la spirituelle boutade de Théophile Gautier qui prétend qu'un poète ne brûle jamais un manuscrit sans avoir d'abord pris soin d'en tirer copie.

Or notre éditeur et ami, Alphonse Lemerre, étant un jour venu nous blâmer de notre lenteur à terminer les différents travaux dont nous lui avions parlé, nous avons pensé au cahier rouge que nous n'avions pas ouvert depuis longtemps.

Tout d'abord, ces anciens vers nous firent un peu

l'effet des fleurs sèches d'un herbier, ou d'une collection de papillons épinglés par un entomologiste; mais quelques amis, trop indulgents sans doute, furent d'un avis opposé et nous assurèrent que notre cahier manuscrit pouvait devenir une plaquette imprimée.

Nous nous sommes donc décidé à le publier, ce Cahier rouge, *sans lui chercher même un autre titre, tel qu'il est, dans son désordre, qui est peut-être sa variété. C'est une simple carte de visite que nous envoyons au public, auprès de qui nous comptons faire — et à brève échéance — de plus graves démarches.*

D'ailleurs, nous donnons ces quelques mots d'avertissement, non pas pour réclamer l'indulgence du lecteur, mais bien pour lui expliquer le manque de composition de ce petit livre. Quant au sort que la publicité lui réserve, nous n'y pensons même pas. Selon nous, le poète n'a plus à s'occuper de ce qu'il a déjà accompli, mais seulement de ce qu'il se propose de faire encore. C'est vers la perfection qu'il rêve, et non vers le succès qu'il constate, que doivent tendre ses progrès; et, pour notre compte personnel,

quand une fois nous avons donné notre livre à l'impression nous n'en prenons pas plus souci que les arbres printaniers, que nous voyons de notre fenêtre, ne s'inquiètent de leurs feuilles mortes du dernier automne.

Mai 1874.

LE

CAHIER ROUGE

AUX AMPUTÉS DE LA GUERRE

POUR L'ŒUVRE DES AMPUTÉS DE LA GUERRE

A quoi pensez-vous, ô drapeaux
De nos dernières citadelles,
Vous qui comptez plus de corbeaux
Dans notre ciel que d'hirondelles?

A quoi penses-tu, laboureur,
Qui, dans un sillon de charrue,
Te détournes devant l'horreur
D'une tête humaine apparue?

A quoi penses-tu, forgeron,
Quand ton marteau rive des chaînes ?
A quoi penses-tu, bûcheron,
En frappant au cœur les vieux chênes ?

La nuit, quand le vent désolé
Pousse au loin sa plainte éternelle,
Sur le rempart démantelé,
A quoi penses-tu, sentinelle ?

Et, sur vos gradins réguliers,
Vous, chère et prochaine espérance,
A quoi pensez-vous, écoliers,
Devant cette carte de France ?

— Car, hélas ! je sens que l'oubli
A suivi la paix revenue,
Que notre rancune a faibli,
Que la colère diminue.

Prenons-y garde ! Les drapeaux
Se fanent, roulés sur la hampe ;
Et ce n'est pas dans le repos
Qu'une bonne haine se trempe.

Le serment contre ces maudits,
Il faut pourtant qu'il s'accomplisse;
Et déjà des cœurs attiédis
La nature se fait complice.

Le printemps ne se souvient pas
Du deuil ni de l'affront suprême;
Et sur la trace de leurs pas
Les fleurs ont repoussé quand même.

Le pampre grimpant rajeunit
La ruine qui croule et tombe,
Et la fauvette fait son nid
Dans le trou creusé par la bombe.

La haine est comme le remords :
Avec le temps elle nous quitte;
Et sur les tombeaux de nos morts
L'herbe est trop haute et croît trop vite!

Mais vous êtes là, vous, du moins,
Pour nous rafraîchir la mémoire,
O blessés, glorieux témoins
De leur effroyable victoire!

Défendez-nous, vous le pouvez,
Des molles langueurs corruptrices;
Car les désastres éprouvés
Sont écrits dans vos cicatrices.

Amputés, ô tronçons humains,
Racontez-nous votre martyre,
Et de vos pauvres bras sans mains
Apprenez-nous à mieux maudire!

LE VIEUX SOULIER

A JOCELYN BARGOIN

En mai, par une pure et chaude après-midi,
Je cheminais au bord du doux fleuve attiédi
Où se réfléchissait la fuite d'un nuage.
Je suivais lentement le chemin de halage
Tout en fleurs, qui descend en pente vers les eaux.
Des peupliers à droite, à gauche des roseaux;
Devant moi les détours de la rivière en marche,

Et, fermant l'horizon, un pont d'une seule arche.
Le courant murmurait, en inclinant les joncs,
Et les poissons, avec leurs sauts et leurs plongeons,
Sans cesse le ridaient de grands cercles de moire.
Le loriot et la fauvette à tête noire
Se répondaient parmi les arbres en rideau;
Et ces chansons des nids joyeux et ce bruit d'eau
Accompagnaient ma douce et lente flânerie.

Soudain, dans le gazon de la berge fleurie,
Parmi les boutons d'or qui criblaient le chemin,
J'aperçus à mes pieds, — premier vestige humain
Que j'eusse rencontré dans ce lieu solitaire, —
Sous l'herbe et se mêlant déjà presque à la terre,
Un soulier laissé là par quelque mendiant.

C'était un vieux soulier, sale, ignoble, effrayant,
Éculé du talon, bâillant de la semelle,
Laid comme la misère et sinistre comme elle,
Qui jadis fut sans doute usé par un soldat,
Puis, chez le savetier, bien qu'en piteux état,
Fut à quelque rôdeur vendu dans une échoppe;
Un de ces vieux souliers qui font le tour d'Europe
Et qu'un jour, tout meurtri, sanglant, estropié,
Le pied ne quitte pas, mais qui quittent le pied.

Quel poème navrant dans cette morne épave !
Le boulet du forçat ou le fer de l'esclave
Sont-ils plus lourds que toi, soulier du vagabond ?
Pourquoi t'a-t-on laissé sous cette arche de pont ?
L'eau doit être profonde ici. Cette rivière
N'a-t-elle pas été mauvaise conseillère
Au voyageur si las et de si loin venu ?
Réponds ! S'en alla-t-il, en traînant son pied nu,
Mendier des sabots à la prochaine auberge ?
Ou bien, après t'avoir perdu sur cette berge,
Ce pauvre, abandonné même par ses haillons,
Est-il allé savoir au sein des tourbillons
Si l'on n'a plus besoin, quand on dort dans le fleuve,
De costume décent et de chaussure neuve ?

En vain je me défends du dégoût singulier
Que j'éprouve à l'aspect de ce mauvais soulier
Trouvé sur mon chemin, tout seul, dans la campagne.
Il est infâme, il a l'air de venir du bagne ;
Il est rouge, l'averse ayant lavé le cuir ;
Et je rêve de meurtre, et j'entends quelqu'un fuir
Loin d'un homme râlant dans une rue obscure
Et dont les clous sanglants ont broyé la figure !

Abominable objet sous mes pas rencontré,

Rebut du scélérat ou du désespéré,
Tu donnes le frisson. Tout en toi me rappelle
Devant les fleurs, devant la nature si belle,
Devant les cieux où court le doux vent aromal,
Devant le bon soleil, l'éternité du mal.
Tu me dis devant eux, triste témoin sincère,
Que le monde est rempli de vice et de misère
Et que ceux dont les pieds saignent sur les chemins,
O malheur! sont bien près d'ensanglanter leurs mains.
— Sois maudit! instrument de crime ou de torture!
Mais qu'est-ce que cela peut faire à la nature?
Voyez! il disparaît sous l'herbe des sillons;
Hideux, il ne fait pas horreur aux papillons;
La terre le reprend; il verdit sous la mousse;
Et dans le vieux soulier une fleur des champs pousse.

LE PRINTEMPS

D'APRÈS LE TABLEAU DE A. COT

A MADAME EUGÉNIE DOCHE

C'est l'aurore et c'est l'avril,
　　Lui dit-il,
Viens, la rosée étincelle !
— Le vallon est embaumé :
　　Viens, c'est mai
Et c'est l'aube ! lui dit-elle.

Et dans le bois abritant
Un étang,
Où les chevreuils viennent boire,
Ils sont allés, les heureux
Amoureux,
Suspendre leur balançoire.

Gaîment ils s'y sont assis,
Puis Thyrsis
Prit les cordes à mains pleines;
Et voilà qu'ils sont lancés,
Enlacés
Et confondant leurs haleines.

Daphné, près de son ami,
A frémi
D'entendre craquer les branches,
Et, prise d'un rire fou,
Mis au cou
Du brun Thyrsis ses mains blanches.

Mais, fier du fardeau léger,
Le berger
La regarde avec ivresse

Et presse le bercement
Si charmant
Qui lui livre sa maîtresse.

Elle a son seul point d'appui
Contre lui,
Qui touche ce que dérobe
L'écharpe qu'un vent mutin
Du matin
Fait flotter avec la robe.

Leurs beaux cheveux envolés
Sont mêlés;
Ils vont, rasant les fleurettes
De leurs jeunes pieds unis;
Et les nids,
Là-haut, sont pleins de fauvettes.

— Un baiser sur tes cheveux,
Je le veux!
Et je veux que tu le veuilles.
— Non, berger, car les grimpants
Ægipans
Sont là, cachés sous les feuilles,

—Un baiser—qu'il soit moins prompt!—
Sur ton front,
Sur ta bouche qui m'attire!
— Non, berger. N'entends-tu pas
Que là-bas
Déjà ricane un satyre?

Ainsi l'ingénue enfant
Se défend
Et veut détourner la tête;
Mais, pour augmenter sa peur,
Le trompeur
Fait voler l'escarpolette;

Et craintive, et s'attachant
Au méchant
Qui lâchement en profite,
La vierge au regard divin
Bien en vain
L'adjure d'aller moins vite.

Mais déjà le bercement
Lentement
S'affaiblit et diminue.

Les enfants se sont assez
Balancés,
Mais leur baiser continue.

Où ce jeu les mène-t-il?
Très subtil
Est Eros, riveur de chaînes,
Et, dans le taillis en paix,
Très épais
Le gazon au pied des chênes.

Sur l'écorce des rameaux
En deux mots
Plus d'une idylle est écrite,
Et, sous les myrtes de Cos,
Les échos
Savent par cœur Théocrite.

TRISTEMENT

Obsédé par ces mots, le veuvage et l'automne,
Mon rêve n'en veut pas d'autres pour exprimer
Cette mélancolie immense et monotone
Qui m'ôte tout espoir et tout désir d'aimer.

Il évoque sans cesse une très longue allée
De platanes géants, dépouillés à demi,
Dans laquelle une femme en grand deuil et voilée
S'avance lentement sur le gazon blêmi.

Ses longs vêtements noirs lui faisant un sillage
Traînent en bruissant dans le feuillage mort;
Elle suit du regard la fuite d'un nuage
Sous le vent déjà froid et qui chasse du nord.

Elle songe à l'absent qui lui disait : Je t'aime !
Et, sous le grand ciel bas qui n'a plus un rayon,
S'aperçoit qu'avec la dernière chrysanthème
Hier a disparu le dernier papillon.

Elle chemine ainsi dans l'herbe qui se fane,
Bien lasse de vouloir, bien lasse de subir,
Et toujours sur ses pas les feuilles de platane
Tombent avec un bruit triste comme un soupir.

— En vain, pour dissiper ces images moroses,
J'invoque ma jeunesse et ce splendide été.
Je doute du soleil, je ne crois plus aux roses,
Et je vais le front bas, comme un homme hanté.

Et j'ai le cœur si plein d'automne et de veuvage
Que je rêve toujours, sous ce ciel pur et clair,
D'une figure en deuil dans un froid paysage,
Et des feuilles tombant au premier vent d'hiver.

FANTAISIE NOSTALGIQUE

A SULLY-PRUDHOMME

D'être ou de n'être pas je n'ai point eu le choix,
Mais, dans ce siècle vide, ennuyeux et bourgeois,
Je suis comme un enfant volé par des tziganes,
Qui chassa les oiseaux avec des sarbacanes,
Et devint saltimbanque et joueur de guzla.
Longtemps il n'a mangé que le pain qu'il vola,
Et, comme un loup, il n'eut que les bois pour repaire.
Puis, un beau jour, il est retrouvé par son père,

Un magnat, tout couvert de fourrure et d'acier,
Portant l'aigrette blanche à son bonnet princier.
Le vieil homme l'emporte en sanglotant de joie,
On habille l'enfant de velours et de soie ;
Il couche sur la plume et mange dans de l'or.
Quand il rentre au château, le nain sonne du cor.
Et, monté comme lui sur un genêt d'Espagne,
Un antique écuyer balafré l'accompagne.
Un clerc, très patient, lui donne des leçons.
Son père, en son fauteuil tout chargé d'écussons,
L'attire quelquefois tendrement, puis se penche
Et longtemps le caresse avec sa barbe blanche.
Des femmes, dont les yeux sont doux comme les mains,
Baisent son front hâlé par le vent des chemins
Et détachent pour lui le bijou qui l'occupe,
Ne sachant pas qu'il sent leurs genoux sous la jupe
Et qu'au pays bohème où l'enfant voyagea,
Avant d'avoir quinze ans on est homme déjà.
Mais ni les beaux habits, ni les tables chargées
De gâteaux délicats, de fruits et de dragées,
Ni le vieil écuyer qui lui dit ses combats,
Ni les propos du clerc qui le flatte tout bas,
Ni les doux oreillers de la profonde alcôve,
Ni le palefroi blanc harnaché de cuir fauve,
Ni les jeux féminins qui font bouillir son sang,

Ni son père qui rit et pleure en l'embrassant,
Rien ne peut empêcher que son cœur ne se serre
Alors qu'il se souvient de sa libre misère.
Ah ! qu'il aimerait mieux le fruit à peine mûr
Qu'on dérobe et qu'on mange, à cheval sur un mur,
Le revers du fossé pour dormir, et la source
Pour laver ses pieds nus fatigués d'une course,
Mais du moins le plein ciel et le vaste horizon !
— Parfois, sur le rempart de sa noble prison,
On le voit, poursuivant sa chimère innocente,
Caresser de ses doigts une guitare absente
Et, les regards au ciel, le seul pays natal,
Se chanter à voix basse un air oriental.

TABLEAU RURAL

Au village, en juillet. Un soleil accablant.
Ses lunettes au nez, le vieux charron tout blanc
Répare, près du seuil, un timon de charrue.
Le curé tout à l'heure a traversé la rue,
Nu-tête. Les trois quarts ont sonné, puis plus rien,
Sauf monsieur le marquis, un gros richard terrien,
Qui passe en berlingot et la pipe à la bouche,
Et qui, pour délivrer sa jument d'une mouche,
Lance des claquements de fouet très campagnards
Et fait fuir, effarés, coqs, poules et canards.

CROQUIS DE BANLIEUE

A JULES CHRISTOPHE

L'homme, en manches de veste, et sous son chapeau noir,
A cause du soleil, ayant mis son mouchoir,
Tire gaillardement la petite voiture
Pour faire prendre l'air à sa progéniture :
Deux bébés, l'un qui dort, l'autre suçant son doigt.
La femme suit et pousse, ainsi qu'elle le doit,

Très lasse, et sous son bras portant la redingote;
Et l'on s'en va dîner dans une humble gargote
Où sur le mur est peint — vous savez? à Clamart, —
Un lapin mort, avec trois billes de billard.

MENUET

A EMMANUEL DES ESSARTS

Marquise, vous souvenez-vous
Du menuet que nous dansâmes ?
Il était discret, noble et doux,
Comme l'accord de nos deux âmes.

Aux bocages le chalumeau
A ces notes pures et lentes;
C'était un air du grand Rameau,
Un vieil air des *Indes galantes*.



MENUET

Triomphante, vous surpreniez
Tous les cœurs et tous les hommages,
Dans votre robe à grands paniers,
Dans votre robe à grands ramages.

Vous leviez, de vos doigts gantés,
Et selon la cadence douce,
Votre jupe des deux côtés
Prise entre l'index et le pouce.

Plus d'une belle, à Trianon,
Enviait, parmi vos émules,
Le manège exquis et mignon
De vos deux petits pieds à mules;

Et, distraite par le bonheur
De leur causer cette souffrance,
A la reprise en *la* mineur
Vous manquâtes la révérence.

LE FILS DE LOUIS XI

POUR LE LIVRE : *Sonnets et Eaux-fortes*

Sur le balcon de fer du noir donjon de Loches,
Monseigneur le dauphin Charles de France, en deuil,
Dominant la Touraine immense d'un coup d'œil,
Ecoute dans le soir mourir le son des cloches.

L'enfant captif envie, humble cœur sans orgueil,
Ceux qu'il voit revenir des champs portant leurs pioches,
Et, flairant l'âcre odeur des potences trop proches,
Songe à l'archer d'Écosse immobile à son seuil.

L'enfant prince a douze ans et ne sait pas encore
Combien fiers sont les lys du blason qui décore
L'ogive sous laquelle il rêve, pâle et seul;

Il ignore Dunois, Xaintrailles, et La Hire,
Et la Pucelle, et son victorieux aïeul.
Monseigneur le dauphin Charles ne sait pas lire.

EN SORTANT D'UN BAL

A JULIEN TRAVERS

On n'a pu l'emmener qu'à la dernière danse.
C'était son premier bal, songez ! et la prudence
De sa mère a cédé jusqu'au bout au désir
De la voir, embellie encor par le plaisir,
Résister du regard au doigt qui lui fait signe,
Ou venir effleurer, d'un air qui se résigne,
L'oreille maternelle où sa claire voix d'or
Murmure ces deux mots suppliants : Pas encor.

C'est la première fois qu'elle entre dans ces fêtes,
Elle est en blanc; elle a, dans les tresses défaites
De ses cheveux, un brin délicat de lilas;
Elle accueille d'abord d'un sourire un peu las
Le danseur qui lui tend la main et qui l'invite,
Et rougit vaguement, et se lève bien vite,
Quand, parmi la clarté joyeuse des salons,
Ont préludé la flûte et les deux violons,
Et ce bal lui paraît étincelant, immense :
C'est le premier! Avant que la valse commence
Elle a peur tout à coup et regarde, en tremblant,
Au bras de son danseur s'appuyer son gant blanc.
La voilà donc parmi les grandes demoiselles,
Oiselet tout surpris de l'émoi de ses ailes.
Un jeune homme lui parle et marche à son côté;
Elle jette autour d'elle un regard enchanté
Et qui de toutes parts reflète des féeries;
Et devant les seins nus couverts de pierreries,
Les souples éventails aux joyeuses couleurs
Semblent des papillons palpitant sur des fleurs.

Pourtant elle est partie, à la fin. Mais mon rêve
Reste encor sous le charme et, la suivant, achève
Cette première nuit du plaisir révélé.
Dans le calme du frais boudoir inviolé,

Assise, — car la danse est un peu fatigante, —
Elle ôte son collier de perles, se dégante,
Et tressaille soudain de frissons ingénus
En voyant au miroir son col et ses bras nus.
Puis le petit bouquet qui meurt à son corsage
Dans son dernier parfum lui rappelle un passage
De la valse où ce blond cavalier l'entraînait.
Elle cherche un instant sur son mignon carnet
Un nom que nul encor n'a le droit de connaître.
Tandis qu'entre les deux rideaux de la fenêtre
L'aube surprend déjà la lampe qui pâlit.

Mais la fatigue enfin l'appelle vers son lit;
Et, dans l'alcôve obscure où la vierge se couche,
Un doux ange gardien veille, un doigt sur la bouche.
Mon rêve, éloigne-toi ! Le respect nous bannit.
C'est violer un temple et c'est troubler un nid
Que de parler encor de ces choses divines,
Alors qu'il ne faut pas même que tu devines.

CHEVAL DE RENFORT

Le cheval qu'a jadis réformé la remonte
Est là, près du trottoir du long faubourg qui monte,
Pour qu'on l'attelle en flèche au prochain omnibus.
Il a cet air navré des animaux fourbus,
Sous son sale harnais qui traîne par derrière.
Mais lorsque, précédés d'une marche guerrière,
Des soldats font venir les femmes aux balcons,
Il se souvient alors du sixième dragons
Et du soleil luisant sur les lattes vermeilles;
Et le vieux vétéran redresse les oreilles.

AU BORD DE LA MARNE

A GABRIEL MARC

C'est régate à Joinville. On tire le pétard.
Les cinq canots, deux en avant, trois en retard,
Partent, et de soleil la rivière est criblée.
Sur la berge, là-bas, la foule est assemblée,
Et la gendarmerie est en pantalon blanc.
— Et l'on prévoit, ce soir, les rameurs s'attablant

Au cabaret, les chants des joyeuses équipes,
Les nocturnes bosquets constellés par les pipes,
Et les papillons noirs qui, dans l'air échauffé,
Se brûlent au cognac flambant sur le café.

LA CHAUMIÈRE INCENDIÉE

POUR L'ŒUVRE DU SOU DES CHAUMIÈRES

Fléau rapide et qui dévore,
La bataille a passé par là,
Et la vieille maison brûla;
Regardez, cela fume encore !

Quelques images d'Épinal,
Un fusil sur la cheminée;
C'était la chaumière obstinée,
Le vieux logis national.

Au seuil rugueux où l'on trébuche
Il fallait se baisser un peu;
Mais la soupe était sur le feu
Et le pain était dans la huche.

C'était bien sombre et bien petit,
Avec un toit de paille chauve,
Mais abritant sous l'humble alcôve
Un berceau tout près d'un grand lit.

L'araignée aux grises dentelles
Habitait le plafond obscur;
Mais les trous nombreux du vieux mur
Étaient connus des hirondelles.

L'été, sur la porte, et l'hiver,
Près du foyer plein de lumière,
Les habitants de la chaumière
Étaient encore heureux hier.

C'était l'abri contre l'orage;
Là, les enfants avaient grandi;
L'aïeul se chauffait à midi
Sur le banc qu'une treille ombrage;

Et l'on parlait naïvement
De choisir une brave fille
Pour le frère de la famille
Qui revenait du régiment.

— Maintenant, c'est après la guerre,
Après ces Allemands damnés;
Et ces pans de murs calcinés
Furent cette maison naguère.

L'aïeul aujourd'hui tend la main,
Lui qui, n'étant pourtant pas riche,
Coupait largement dans la miche
Pour tous les pauvres du chemin.

L'homme travaille dans les fermes,
Et sa femme et ses deux petits
Pleurent dans un affreux taudis
Dont il ne peut payer les termes.

Le frère, soldat inconnu
Qu'on a repris pour la campagne,
Du fond de la froide Allemagne
N'est, hélas ! jamais revenu...

— Mais, puisque dans la noble France
Il fut toujours, il reste encor,
Sou, pièce blanche ou louis d'or,
Une obole pour la souffrance,

Au nom du douloureux passé
Donnez tous, donnez tout de suite,
Donnez pour la maison détruite
Et pour le berceau renversé !

POUR TOUJOURS!

L'espoir divin qu'à deux on parvient à former
Et qu'à deux on partage,
L'espoir d'aimer longtemps, d'aimer toujours, d'aimer
Chaque jour davantage;

Le désir éternel, chimérique et touchant,
Que les amants soupirent
A l'instant adorable où, tout en se cherchant,
Leurs lèvres se respirent;

Ce désir décevant, ce cher espoir trompeur,
Jamais nous n'en parlâmes,
Et je souffre de voir que nous en ayons peur,
Bien qu'il soit dans nos âmes.

Lorsque je te murmure, amant interrogé,
Une douce réponse,
C'est le mot : — Pour toujours! — sur les lèvres, que j'ai,
Sans que je le prononce ;

Et, bien qu'un cher écho le dise dans ton cœur,
Ton silence est le même
Alors que sur ton sein, me mourant de langueur,
Je jure que je t'aime.

Qu'importe le passé? Qu'importe l'avenir?
La chose la meilleure,
C'est croire que jamais elle ne doit finir,
L'illusion d'une heure.

Et quand je te dirai : — Pour toujours! — ne fais rien
Qui dissipe ce songe,
Et que plus tendrement ton baiser sur le mien
S'appuie et se prolonge !

DÉSESPÉRÉMENT

A HENRY CAZALIS

L'immense ennui, ce fils bâtard de la douleur,
En maître est installé dans mon âme et l'habite,
Et moins que la vieillesse affreuse et décrépite,
Cette âme de trente ans a gardé de chaleur.

J'en atteste ces yeux éteints, cette pâleur
Et ce cœur sans amour où plus rien ne palpite;
Je vois mon avenir et je m'y précipite
Ainsi qu'en un désert qui n'a pas une fleur.

Pourtant, vers la saison des brises réchauffées,
La jeunesse parfois me revient par bouffées,
J'aspire un air plus pur, je vois un ciel plus beau.

Mais cette illusion ne m'est pas un présage,
Et l'espoir n'est pour moi qu'un oiseau de passage,
Qui pour faire son nid choisirait un tombeau.

MORCEAU A QUATRE MAINS

Le salon s'ouvre sur le parc
Où les grands arbres, d'un vert sombre,
Unissent leurs rameaux en arc
Sur les gazons qu'ils baignent d'ombre.

Si je me retourne soudain
Dans le fauteuil où j'ai pris place,
Je revois encor le jardin
Qui se reflète dans la glace;

Et je goûte l'amusement
D'avoir, à gauche comme à droite,
Deux parcs, pareils absolument,
Dans la porte et la glace étroite.

Par un jeu charmant du hasard
Les deux jeunes sœurs, très exquises,
Pour jouer un peu de Mozart
Au piano se sont assises.

Comme les deux parcs du décor,
Elles sont tout à fait pareilles;
Les quatre mêmes bijoux d'or
Scintillent à leurs quatre oreilles.

J'examine autant que je veux,
Grâce aux yeux baissés sur les touches,
La même fleur sur leurs cheveux,
La même fleur sur leurs deux bouches;

Et parfois, pour mieux regarder,
Beaucoup plus que pour mieux entendre,
Je me lève et viens m'accouder
Au piano de palissandre.

SONNET

ÉCRIT SUR UN RONSARD

A Tolède, c'était une ancienne coutume
Qu'avant de prendre enfin le titre d'ouvrier,
Pendant toute une nuit, chaque élève armurier
Veillât près du fourneau qui rougeoie et qui fume.

Il façonnait alors un chef-d'œuvre d'acier
Souple comme un marteau, léger comme une plume,
Et gravait sur l'estoc encor chaud de l'enclume
Le nom du maître afin de le remercier.

Ainsi pour toi, Ronsard, ma nuit s'est occupée :
J'ai tenté, moi, ton humble et fidèle apprenti,
Ton fier sonnet, flexible et fort comme une épée ;

Sous mon marteau sonore a longtemps retenti
Le bon métal qui sort vermeil de l'âtre en flamme ;
Et j'ai gravé ton nom glorieux sur la lame.

RYTHME DES VAGUES

A LUIGI GUALDO

J'étais assis devant la mer, sur le galet.
Sous un ciel clair les flots, d'un azur violet,
Après s'être gonflés en accourant du large,
Comme un homme accablé d'un fardeau s'en décharge,
Se brisaient devant moi, rythmés et successifs.
J'observais ces paquets de mer lourds et massifs
Qui marquaient d'un hourrah leurs chutes régulières,
Et puis se retiraient en râlant sur les pierres.

Et ce bruit m'enivrait; et, pour écouter mieux,
Je me voilai la face et je fermai les yeux.
Alors, en entendant les lames sur la grève
Bouillonner et courir, et toujours, et sans trêve
S'écrouler en faisant ce fracas cadencé,
Moi, l'humble observateur du rythme, j'ai pensé
Qu'il doit être en effet une chose sacrée
Puisque Celui qui sait, qui commande et qui crée,
N'a tiré du néant ces moyens musicaux,
Ces falaises aux rocs creusés pour les échos,
Ces sonores cailloux, ces stridents coquillages,
Incessamment heurtés et roulés sur les plages
Par la vague, pendant tant de milliers d'hivers,
Que pour que l'Océan nous récitât des vers.

AUX BAINS DE MER

Sur la plage élégante au sable de velours
Que frappent, réguliers et calmes, les flots lourds,
Tels que des vers pompeux aux nobles hémistiches,
Les enfants des baigneurs oisifs, les enfants riches
Qui viennent des hôtels voisins et des chalets,
La jaquette troussée au-dessus des mollets,
Courent, les pieds dans l'eau, jouant avec la lame,
Le rire dans les yeux et le bonheur dans l'âme.

Sains et superbes sous leurs habits étoffés
Et d'un mignon chapeau de matelot coiffés,
Ces beaux enfants gâtés, ainsi qu'on les appelle,
Creusent gaîment, avec une petite pelle,
Dans le fin sable d'or des canaux et des trous;
Et ce même Océan qui peut dans son courroux
Broyer sur les récifs les grands steamers de cuivre,
Laisse, indulgent aïeul, son flot docile suivre
Le chemin que lui trace un caprice d'enfant.
Ils sont là, l'œil ravi, les cheveux blonds au vent,
Non loin d'une maman brodant sous son ombrelle,
Et trouvent, à coup sûr, chose bien naturelle,
Que la mer soit si bonne et les amuse ainsi.

— Soudain, d'autres enfants, pieds nus comme ceux-ci,
Et laissant monter l'eau sur leurs jambes bien faites,
Des moussaillons du port, des pêcheurs de crevettes,
Passent, le cou tendu sous le poids des paniers.
Ce sont les fils des gens du peuple, les derniers
Des pauvres, et le sort leur fit rude la vie;
Mais ils vont, sérieux, sans un regard d'envie
Pour ces jolis babys et les plaisirs qu'ils ont.
Comme de courageux petits marins qu'ils sont,
Ils aiment leur métier pénible et salutaire
Et ne jalousent point les heureux de la terre;

Car ils savent combien maternelle est la mer,
Et que pour eux aussi souffle le vent amer
Qui rend robuste et belle, en lui baisant la joue,
L'enfance qui travaille et l'enfance qui joue.

MATIN D'OCTOBRE

A ALEXANDRE PIÉDAGNEL

C'est l'heure exquise et matinale
Que rougit un soleil soudain.
A travers la brume automnale
Tombent les feuilles du jardin.

Leur chute est lente. On peut les suivre
Du regard en reconnaissant
Le chêne à sa feuille de cuivre,
L'érable à sa feuille de sang.

Les dernières, les plus rouillées,
Tombent des branches dépouillées;
Mais ce n'est pas l'hiver encor.

Une blonde lumière arrose
La nature, et, dans l'air tout rose,
On croirait qu'il neige de l'or.

AUBADE PARISIENNE

Pour venir t'aimer, ma chère,
Je franchis les blancs ruisseaux,
Et j'ai l'âme si légère
Que j'ai pitié des oiseaux.

Quel temps fait-il donc? Il gèle,
Mais je me crois au printemps.
Entends-tu, mademoiselle?
Tu m'as rendu mes vingt ans.

Tu m'as rendu ma jeunesse;
Ce cœur que je croyais mort,
Je veux pour toi qu'il renaisse ;
Écoute, comme il bat fort!

Quelle heure est-il? Tu déjeunes;
Prends ce fruit et mords dedans.
C'est permis, nous sommes jeunes,
Et j'en mange sur tes dents.

Parle-moi, dis-moi des choses.
Je n'écoute pas, je vois
S'agiter tes lèvres roses
Et je respire ta voix.

Je t'aime et je t'aime encore;
A tes pieds je viens m'asseoir.
Laisse-moi faire; j'adore
Le tapis de ton boudoir !

LENDEMAIN

Puisqu'à peine désenlacée
De l'étreinte de mes deux bras,
Tu demandes à ma pensée
Ces vers qu'un jour tu brûleras,

Il faut, ce soir, que je surmonte
L'état d'adorable langueur
Où je rougis un peu de honte,
Tout en souriant de bonheur.

Pourtant je l'aime, ma fatigue.
C'est ton œuvre, et le long baiser
De ta bouche ardente et prodigue
A pu seul ainsi m'épuiser;

Et tu veux que je la secoue,
Petite coquette ! tu veux
Voir rimer les lys de ta joue
Avec la nuit de tes cheveux.

Tu veux que, dissipant le voile
Qui trouble mon cerveau si las,
Je dise tes regards d'étoile
Et ton haleine de lilas.

Mais la preuve, ô capricieuse,
Que je ne pense qu'à t'aimer,
C'est la fièvre délicieuse
Qui m'empêche de l'exprimer.

Ainsi, respecte ma paresse;
Ton souvenir passe au travers;
Demande des baisers, maîtresse;
Ne me demande pas des vers.

KABALA

A CLAUDIUS POPELIN, MAITRE ÉMAILLEUR.

Après avoir blanchi sous un grimoire antique,
Près du creuset, bravant fagots et Montfaucon,
Sans avoir trouvé l'or ni le basilicon,
L'ancien souffleur mourait, pauvre et sans viatique.

Mais, comme pour venger la foi cabalistique,
La chimie émergeait des fourneaux de Bacon;
Et, tâchant d'enfermer la vie en un flacon,
Paracelse créait une thérapeutique.

Cependant la science était encor trop peu;
Des arts charmants sont nés dans le secret du feu
Comme y seraient éclos des œufs de salamandre.

C'est là que Limosin et Bernard Palissy
Ont cueilli le laurier qu'après eux tu viens prendre,
Claudius, et le vieil Hermès te dit : Merci.

SUR LA TERRASSE

DU CHATEAU DE R...

Devant le pur, devant le vaste ciel du soir,
Où scintillaient déjà quelques étoiles pâles,
Sur la terrasse, avec des fichus et des châles,
Toute la compagnie avait voulu s'asseoir.

Devant nous l'étendue immense, froide et grise
D'une plaine, la nuit, à la fin de l'été.
Puis un silence, un calme, une sérénité!
Pas un chant de grillon, pas un souffle de brise.

Nos cigares étaient les seuls points lumineux;
Les femmes avaient froid sous leurs manteaux de laine;
Tous se taisaient, sentant que la parole humaine
Romprait le charme pur qui pénétrait en eux.

Près de moi, s'éloignant du groupe noir des femmes,
La jeune fille était assise de profil
Et, brillant du regret des anges en exil,
Son regard se levait vers le pays des âmes.

Ses mains blanches, ses mains d'enfant sur ses genoux
Se joignaient faiblement, presque avec lassitude,
Et ses yeux exprimaient, comme son attitude,
Tout ce que la souffrance a de cher et de doux.

Elle semblait frileuse en son lourd plaid d'Écosse
Et pourtant souriait, heureuse vaguement,
Mais ce sourire était si faible en ce moment
Qu'il avait plutôt l'air d'une ride précoce.

Pourquoi donc ai-je alors rêvé de la saison
Qui dépouille les bois sous la bise plus aigre,
Et pourquoi ce sillon dans la joue un peu maigre
M'a-t-il inquiété bien plus que de raison?

Je connais cette enfant; elle n'est que débile.
Depuis le bel été passé dans ce château,
Elle va mieux. C'est moi qui lui mets son manteau
— Lorsque le vent fraîchit — d'une main malhabile.

J'ai ma place auprès d'elle, à l'heure des repas,
Je la gronde parfois d'être à mes soins rebelle,
Et, tout en plaisantant, c'est moi qui lui rappelle
Le cordial amer qu'elle ne prendrait pas.

Elle ne peut nous être aussi vite ravie !...
— Non, mais devant ce ciel calme et mystérieux,
Avec ce doux reflet d'étoile dans les yeux,
Cette enfant m'a paru trop faible pour la vie ;

Et, sans avoir pitié, je n'ai pas pu prévoir
Tout ce qui doit changer en ride ce sourire
Et flétrir dans les pleurs ce regard, où se mire
Le charme triste et pur de l'automne et du soir.

GAITÉ DU CIMETIÈRE

Avis aux amateurs de la gaîté française :
Le printemps fait neiger, dans le Père-Lachaise,
Les fleurs des marronniers sur les arbres muets
Et la fosse commune est pleine de bleuets;
Le liseron grimpeur fleurit les croix célèbres;
Les oiseaux font l'amour près des bustes funèbres;
Et l'on voit un joyeux commissaire des morts,
Tricorne en tête et canne à la main, sans remords,
Cueillir de ses doigts noirs, gantés de filoselle,
Des bouquets pour sa dame et pour sa demoiselle.

EN BATEAU-MOUCHE

Je pris le bateau-mouche au bas du Pont-Royal ;
Et sur un banc, devant le public trivial,
— O naïve impudeur ! ô candide indécence ! —
Je vis un ouvrier avec sa connaissance
Qui se tenaient les mains, malgré les curieux,
Et qui se regardaient longuement dans les yeux.
Ils restèrent ainsi tout le long de la Seine,
Sans faire attention au petit rire obscène
Des gens qui se poussaient du coude, l'air moqueur ;
— Et je les enviais dans le fond de mon cœur.

AUBADE

L'aube est bien tardive à naître,
Il a gelé cette nuit ;
Et déjà sous ta fenêtre
Mon fol amour m'a conduit.

Je tremble, mais moins encore
Du froid que de ma langueur;
Le frisson du luth sonore
Se communique à mon cœur.

Ému comme un petit page,
J'attends le moment plus sûr
Où j'entendrai le tapage
De tes volets sur le mur;

Et la minute me dure
Où m'apparaîtra soudain,
Dans son cadre de verdure,
Ton sourire du matin.

DOULEUR BERCÉE

Toi que j'ai vu pareil au chêne foudroyé,
Je te retrouve époux, je te retrouve père;
Et sur ce front songeant à la mort qui libère,
Jadis le pistolet pourtant s'est appuyé.

Tu ne peux pas l'avoir tout à fait oublié :
Tu savais comme on souffre et comme on désespère;
Tu portais dans ton sein l'infernale vipère
D'un grand amour trahi, d'un grand espoir broyé.

Sans y trouver l'oubli, tu cherchais les tumultes,
L'orgie et ses chansons, la gloire et ses insultes,
Et les longues clameurs de la mer et du vent.

Qui donc à ta douleur imposa le silence ?
— O solitaire, il a suffi de la cadence
Que marque le berceau de mon petit enfant.

BLESSURE ROUVERTE

O mon cœur, es-tu donc si débile et si lâche,
Et serais-tu pareil au forçat qu'on relâche
Et qui boite toujours de son boulet traîné ?
Tais-toi, car tu sais bien qu'elle t'a condamné.
Je ne veux plus souffrir et je t'en donne l'ordre.
Si je te sens encor te gonfler et te tordre,
Je veux, dans un sanglot contenu, te broyer ;
Et l'on n'en saura rien, et, pour ne pas crier,
On me verra, pendant l'effroyable minute,
Serrer les dents ainsi qu'un soldat qu'on ampute.

PRESQUE UNE FABLE

Un liseron, madame, aimait une fauvette.
— Vous pardonnerez bien cette idée au poète,
Qu'une plante puisse être éprise d'un oiseau. —
Un liseron des bois, éclos près d'un ruisseau,
Au fond du parc, au bout du vieux mur plein de brèches,
Et qui, triste, rampait parmi les feuilles sèches,
Écoutant cette voix d'oiseau dans un tilleul
Était au désespoir de fleurir pour lui seul.

Il voulut essayer, s'il en avait la force,
D'enlacer ce grand arbre à la rugueuse écorce
Et de grimper là-haut, là-haut, près de ce nid.
Il croyait, l'innocent, que quelque chose unit
Ce qui pousse et fleurit à ce qui vole et chante.
— Moi, son ambition me semble assez touchante,
Madame. Vous savez que les amants sont fous,
Et ce qu'ils tenteraient pour être auprès de vous. —
Comme le chasseur grec, pour surprendre Diane,
Suivait le son lointain du cor, l'humble liane,
De ses clochetons bleus semant le chapelet,
Monta donc vers l'oiseau que son chant décelait.
Atteindre la fauvette et la charmer, quel rêve !
Hélas ! c'était trop beau ; car la goutte de sève
Que la terre donnait à ce frêle sarment
S'épuisait. Il montait toujours plus lentement;
Chaque matin sa fleur devenait plus débile;
Puis, bien que liseron, il était malhabile,
Lui, né dans l'herbe courte où vivent les fourmis,
A gravir ces sommets aux écureuils permis.
Là, le vent est trop rude et l'ombre est trop épaisse.
— Mais tous les amoureux sont de la même espèce,
Madame; — et vers le nid, d'où venait cette voix,
Montait, montait toujours le liseron des bois.
Enfin, comme il touchait au but de son voyage,

Il ne put supporter la fraîcheur du feuillage
Et mourut, en donnant, le jour de son trépas,
Une dernière fleur que l'oiseau ne vit pas.
— Comment, vous soupirez et vous baissez la tête,
Madame ?... Un liseron adore une fauvette.

LE CANON

POUR LE LIVRE : *l'Offrande*

AUX ALSACIENS-LORRAINS

Le silence imposant et la nuit solennelle
Planent sur le rempart où, debout dans le vent,
Le mousqueton au bras, veille une sentinelle
Auprès d'un gros canon tourné vers le levant.

Le fort est un de ceux qui virent le grand siège ;
Et, jadis, quand sonna l'heure du désespoir,
Sur ces glacis croulants, alors couverts de neige,
Dans le ciel de janvier a flotté l'aigle noir.

L'engin, lourd et trapu sur son affût difforme,
Naguère vint ici de Toulon ou de Brest;
Et, les vainqueurs étant gênés du poids énorme,
Ce monstre est resté là, toujours braqué sur l'est.

L'artilleur est un fils d'Alsace, et sa patrie
Est, au nom des traités, territoire allemand;
Il est simple servant dans une batterie.
N'ayant plus de foyer, il reste au régiment.

Mais cette nuit, il est hanté de rêves sombres,
Et son cœur, que l'espoir des combats remuait,
Doute à présent. Il est seul, parmi les décombres,
Entre ces murs criblés et ce canon muet.

Il songe à son pays dans ce coin solitaire.
Hélas! les jeunes gens émigrent de là-bas;
Ses parents sont trop vieux pour labourer la terre,
Et leurs filles, ses sœurs, ne se marieront pas.

La revanche promise, il n'y compte plus guère;
Combien de temps avant que nous nous rebattions?
Et déjà les Prussiens, prêts pour une autre guerre,
Ceignent Metz et Strasbourg de nouveaux bastions.

Tout lui rappelle ici les désastres célèbres.
Être proscrit, c'est plus qu'être orphelin et veuf!
Ce drapeau qu'il entend craquer dans les ténèbres,
Mieux vaut ne pas le voir, car c'est un drapeau neuf!

Alors pris d'une fièvre ardente, il remercie
La consigne qui l'a près d'un canon placé,
Et, comme fit, dit-on, l'Empereur en Russie,
Pose son front brûlant sur le bronze glacé.

Tout à coup le soldat tressaille et devient pâle,
Car il vient de s'entendre appeler par son nom ;
Et cette voix profonde et grave comme un râle,
Cette voix qui lui parle, elle sort du canon :

— Enfant, ne pleure pas. Espère et patiente!
Ce vent qui vient souffler dans ma bouche béante
M'arrive du côté du Rhin;
Il me dit que là-bas l'on attend et l'on souffre,
Et c'est comme un écho d'Alsace qui s'engouffre
Et qui murmure en mon airain.

J'entends les moindres bruits que cet écho m'apporte,
Le vieux maître d'école a beau fermer sa porte

Et faire très basse sa voix,
Devant les écoliers, palpitant d'espérance,
Il déroule, en parlant du cher pays de France,
La vieille carte d'autrefois.

J'entends une chanson qui n'est pas allemande
Chez ce cabaretier qu'on mettrait à l'amende
Si quelque patrouille passait ;
Et voilà des volets qu'on ferait bien de clore,
Si l'on veut conserver ce haillon tricolore
Que tout à l'heure on embrassait.

J'entends un cri d'horreur s'échapper de la bouche
Du paysan lorrain qui s'arrête, farouche,
En découvrant dans son sillon
Une tête de mort à l'effroyable rire,
Et ramasse un bouton tout rouillé, pour y lire
Le numéro d'un bataillon.

La prière de l'humble enfant qui s'agenouille,
Le soupir de la vierge auprès de sa quenouille,
Et les sanglots intermittents
Des vieux parents en deuil et de la pauvre veuve,
Toutes ces faibles voix gémissant dans l'épreuve,
Je les entends, je les entends !

Et toi, tu douterais, quand nul ne désespère
Dans le pays natal où sont encor ton père,
Ta mère et tes deux jeunes sœurs?
Cette nation-ci, souviens-toi donc, est celle
De Bertrand du Guesclin, de Jeanne la Pucelle,
Et chasse ses envahisseurs.

Jadis la guerre sainte a duré cent années;
Des générations furent exterminées;
Paris sous l'étranger trembla;
Anglais et Jacquerie à la fois, double tâche;
Charles Six était fou, Charles Cinq était lâche.
Vois! Les Anglais ne sont plus là.

Ces Allemands fuiront aussi. — Quand? Je l'ignore.
Mais, un jour, du côté que je menace encore,
Vers ceux-là que nous haïssons,
Je vous verrai partir, pour ravoir vos villages,
Alsaciens, Lorrains, au trot des attelages,
Et secoués par les caissons.

Vous traînerez alors ces canons de campagne
Qui franchissent le pont et grimpent la montagne,
Dorés au soleil radieux;

Et moi, le témoin noir et triste des défaites,
Je ne pourrai vous suivre à ces lointaines fêtes;
Je suis trop lourd, je suis trop vieux.

Mais je pourrai du moins, vieux dogue, aux Invalides,
Annoncer à Paris vos marches intrépides,
Avec mon aboi triomphant.
— De créer des héros la France n'est pas lasse;
Et le simple soldat qui dort sur ma culasse,
Est peut-être Turenne enfant!

THÉOPHILE GAUTIER

ÉLÉGIAQUE

POUR LE LIVRE : *le Tombeau de Théophile Gautier.*

Maître, l'envieux n'a pu satisfaire
Sur toi son cruel et lâche désir.
Ton nom restera pareil à la sphère,
Qui n'a pas de point par où la saisir.

Pourtant il fallait nier quelque chose
A l'œuvre parfaite où tu mis ton sceau.
Splendeur et parfum, c'est trop pour la rose;
Ailes et chansons, c'est trop pour l'oiseau.

Ils ont dit : Ces vers sont trop purs. Le mètre,
La rime et le style y sont sans défauts.
C'en est fait de l'art qui consiste à mettre
Une émotion sincère en vers faux.

Tu leur prodiguais tes odes nouvelles
Embaumant l'avril et couleur du ciel.
Eux, ils répétaient : Ces fleurs sont trop belles,
Tout cela doit être artificiel.

Et, poussant bien fort de longs cris d'alarmes,
Ils t'ont refusé blessure et tourments,
Parce que ton sang, parce que tes larmes
Étaient des rubis et des diamants.

L'artiste grandit, la critique tombe.
Mais nous, tes fervents, ô maître vainqueur,
Nous voulons écrire aux murs de ta tombe
Que ton clair génie eut aussi du cœur.

Nous savons le coin où se réfugie,
Sous les fleurs de pourpre et d'or enfoui,
Le discret parfum de ton élégie,
Bleu myosotis frais épanoui.

A qui pourra *tomber*, à la lutte à main plate,
Son frère, au caleçon d'argent et d'écarlate,
Qui sur un bout de pain achève un cervelas,

Il promet cinq cents francs, chimérique utopie!
— O les athlètes nus sous l'azur clair d'Hellas!
O palme néméenne! ô laurier d'Olympie!

A UN SOUS-LIEUTENANT

Vous portez, mon bel officier,
Avec une grâce parfaite,
Votre sabre à garde d'acier;
Mais je songe à notre défaite.

Cette pelisse de drap fin
Dessine à ravir votre taille;
Vous êtes charmant; mais enfin
Nous avons perdu la bataille.

On lit votre intrépidité
Dans vos yeux noirs aux sourcils minces.
Aucun mal d'être bien ganté!
Mais on nous a pris deux provinces.

A votre âge on est toujours fier
D'un peu de passementerie;
Mais, voyez-vous, c'était hier
Qu'on mutilait notre patrie.

Mon lieutenant, je ne sais pas
Si le soir, un doigt sur la tempe,
Tenant le livre ou le compas,
Vous veillez tard près de la lampe.

Vos soldats sont-ils vos enfants?
Êtes-vous leur chef et leur père?
Je veux le croire et me défends
D'un doute qui me désespère.

Tout galonné, sur le chemin,
Pensez-vous à la délivrance?
— Jeune homme, donne-moi la main,
Crions un peu : Vive la France!

PROLOGUE

D'UNE SÉRIE DE CAUSERIES EN VERS

Bonjour, lecteurs. On me propose
Et j'accepte — oh! les étourdis! —
De vous parler tous les lundis,
Et même pas toujours en prose.

La causerie est cependant
Chose insaisissable et légère,
Ainsi que l'ombre passagère
D'un nuage sur un étang.

Causer en vers, c'est l'art suprême;
Et, pour m'apprendre mon état,
Il faudrait qu'on ressuscitât
Le pauvre grand Musset lui-même.

Je crains fort de n'être pas bon
A vous inventer ces chimères
Radieuses, mais éphémères
Comme les bulles de savon;

A vous rimer des amusettes
Sur des sujets de presque rien,
Avec l'art du galérien
Qui sculpte au couteau des noisettes.

— Mais, bah! j'ai l'horreur du banal
Et le difficile me tente.
J'éprouve une envie irritante
D'écrire en vers dans un journal.

Et d'ailleurs, mon rêve impossible,
Je l'ai souvent réalisé;
Sans que mon regard ait visé,
J'ai quelquefois touché la cible.

J'irai chercher, je ne sais où,
Des conversations frivoles;
Je vous dirai des choses folles,
Car je suis moi-même un peu fou.

Ayant le ciel bleu pour auberge,
Je vis comme un petit oiseau,
Et Mab m'a prêté son fuseau
A filer le fil de la Vierge.

Je fais de la dépense, et c'est
Royalement que je la paie,
Car le poète a pour monnaie
Des étoiles dans son gousset.

L'aile et le parfum étant choses
Qu'il faut que nous réunissions,
J'ai découvert des papillons
Qui sentaient bon comme des roses.

Les plus beaux décors d'opéra
Me semblent mesquins et timides;
Quand j'irai voir les Pyramides
Je veux qu'il neige, il neigera.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

— [illegible]
[illegible] m'intéresse et me charme.
[illegible] cette arme
[illegible] sur ma main.

Je vous enverrai le poète
Vous ne serez jamais plus las
Que [illegible] un rameau de lilas
De la hâte d'une fauvette:

Et quand vous le lirez [illegible]
Une bonne pensée intime,
Vous me donnerez votre estime
Et m'aimerez peut-être un peu.

— Mais voici ma prochaine [illegible]
Au [illegible] car j'ai mérité
De [illegible] ma tasse de thé,
En fumant une cigarette.

LA PREMIÈRE

Ce n'est pas qu'elle fût bien belle;
Mais nous avions tous deux vingt ans,
Et ce jour-là — je me rappelle —
Était un matin de printemps.

Ce n'est pas qu'elle eût l'air bien grave;
Mais je jure ici que jamais
Je n'ai rien osé de plus brave
Que de lui dire que j'aimais.

Ce n'est pas qu'elle eût le cœur tendre;
Mais c'était si délicieux
De lui parler et de l'entendre
Que les pleurs me venaient aux yeux.

Ce n'est pas qu'elle eût l'âme dure;
Mais pourtant elle m'a quitté,
Et, depuis, ma tristesse dure,
Et c'est pour une éternité.

A UN LILAS

Je vois fleurir, assis à ma fenêtre,
L'humble lilas de mon petit jardin,
Et son subtil arome qui pénètre
Vient jusqu'à moi dans le vent du matin.

Mais je suis plein d'une colère injuste,
Car ma maîtresse a cessé de m'aimer,
Et je reproche à l'innocent arbuste
D'épanouir ses fleurs et d'embaumer.

[illegible] et de brise,
[illegible] printemps,
[illegible] à mon cœur qui se brise
[illegible] parfums [illegible]?

[illegible] pour elle
[illegible]?
[illegible]
[illegible]?

[illegible] ma souffrance.
[illegible]
[illegible] l'espérance,
[illegible] charmants, hélas!

Les [illegible] haleine,
Les [illegible] printemps sont si courts!
Laissez-[illegible]
Qu'il ne m'a pas laissé pour toujours.

Et si [illegible] larmes,
Je ne [illegible]
De reposer mes yeux [illegible] de larmes
Sur la fraîcheur [illegible];

Si je ne dois plus revoir l'infidèle,
J'y penserai, tant que tu voudras bien,
Devant ces fleurs qui me virent près d'elle,
Dans ce parfum qui rappelle le sien.

DANS LA RUE, LE SOIR

Neuf heures. On entend la retraite aux tambours.
Les grisettes s'en vont du côté des faubourgs,
Après avoir fini la tâche journalière.
C'est comme un coup de pied dans une fourmilière;
En waterproof, avec le petit sac de cuir,
Rapides, on les voit de tous côtés s'enfuir
Vers la famille ou vers les amours clandestines.
— Blanchisseuses de fin, piqueuses de bottines,
Filles de Montparnasse et de Ménilmontant,
Heureux, si son cœur bat, celui qui vous attend.

NOCES ET FESTINS

Tandis qu'au restaurant en face : *Aux barreaux verts*,
On prépare, au salon de cinquante couverts,
Un de ces longs repas que l'argenteuil arrose
Et qu'orne un grand nougat surmonté d'une rose,
Toute la noce, avec de gros rires grivois,
Monte joyeusement sur les chevaux de bois
Et tourne, au son de l'orgue, en enfilant des bagues ;
Et c'est dans la banlieue, auprès de terrains vagues,
Où le beau-père et les gens mûrs, à quelques pas,
Vont jouer au bouchon et mettent habit bas.

AU LION DE BELFORT

Si je gravais des vers sur ton socle de pierre,
Certes, j'exalterais tes combats glorieux,
O monstre colossal, qui, seul victorieux,
Seul peux montrer les crocs et froncer la paupière!

Je dirais qu'on t'a vu, jusqu'à l'heure dernière,
Fauve géant, qui fus digne des fiers aïeux,
Rejeter loin de toi, sanglant et furieux,
L'assaut des cent chacals pendus à ta crinière.

Mais je voudrais encore ajouter : Grand lion,
Symbole de colère et de rébellion,
D'un moins sombre avenir tu nous es l'assurance.

Attends, sois, comme tous, patient et muet;
Mais, si la haine sainte en nous diminuait,
Rugis pour rappeler son devoir à la France !

DÉSIR DANS LE SPLEEN

Tout vit, tout aime ! et moi, triste et seul, je me dresse
Ainsi qu'un arbre mort sur le ciel du printemps.
Je ne peux plus aimer, moi qui n'ai que trente ans,
Et je viens de quitter sans regrets ma maîtresse.

Je suis comme un malade aux pensers assoupis,
Et qui, plein de l'ennui de sa chambre banale,
N'a pour distraction stupide et machinale
Que de compter des yeux les fleurs de son tapis.

Je voudrais quelquefois que ma fin fût prochaine;
Et tous ces souvenirs, jadis délicieux,
Je les repousse, ainsi qu'on détourne les yeux
Du portrait d'un aïeul dont le regard vous gêne.

Même du vieil amour qui m'a tant fait pleurer
Plus de trace en ce cœur, blasé de toute chose,
— Pas plus que n'a laissé de trace sur la rose
L'ombre du papillon qui vient de l'effleurer.

O figure voilée et vague en mes pensées,
Rencontre de demain que je ne connais pas,
Courtisane accoudée aux débris d'un repas
Ou jeune fille blanche aux paupières baissées,

Oh! parais! si tu peux encore électriser
Ce misérable cœur sans désir et sans flamme,
Me rendre l'infini dans un regard de femme,
Et toute la nature en fleur dans un baiser.

Viens! Comme les marins d'un navire en détresse
Jettent, pour vivre une heure, un trésor à la mer,
Viens! je te promets tout, âme et cœur, sang et chair,
Tout, pour un seul instant de croyance ou d'ivresse.

OLIVIER

POÈME

OLIVIER

POÈME

Virginité du cœur, hélas! sitôt ravie.
THÉOPHILE GAUTIER.

I

Le poëte Olivier — cet être chimérique,
Qui, tout en racontant son beau rêve féerique,
A trouvé le moyen de charmer quelquefois
Ce temps d'opéra bouffe et de drame bourgeois —
Par un de ces matins de soleil et de pluie,
Semblables à des pleurs que le sourire essuie
Dans les doux yeux battus des veuves de vingt ans,
Se réveilla tout triste en dépit du printemps.
Ce n'était pas qu'il eût, comme homme ou comme artiste,

Le sujet de se plaindre et le droit d'être triste.
Au contraire, il avait, cet heureux Olivier,
Le plaisir délicat de se voir envier.
Épris de vérité, d'art pur, d'exquis langage,
Il élevait longtemps ses poèmes en cage;
Et, lorsque ces divins oiseaux de paradis
Pour affronter l'azur semblaient assez hardis,
Sur la ville, pourtant bien hospitalière,
Un beau jour, il ouvrait brusquement sa volière;
Et c'était, au palais comme aux logis cachés,
A qui recueillerait ces doux oiseaux lâchés.
La vie avait été facile à ce poète.
Une fée, un peu muse, avait, de sa baguette,
Effleuré son berceau, quand il était petit.
Dès ses débuts, son nom vers la gloire partit,
Ainsi qu'un brick léger qu'un bon vent favorise.
La chance lui faisait sans cesse une surprise :
De l'argent, quand sa bourse était vide; un succès,
Alors que du vieux spleen lui revenait l'accès ;
Et, quand il était pris d'une vague tendresse
Ou d'un confus désir d'amour, une maîtresse.

Dans les passionnés et gracieux romans
Qui peuplaient son passé de souvenirs charmants,
Les plus humbles faisaient comme les plus altières.

Jadis, quand il rimait des vers sous les gouttières,
Enfant par l'idéal et le rêve maigri,
Déjà, dans son grenier, plus d'un bonnet fleuri
Montait pour l'égayer avec sa chansonnette,
S'asseoir sur ses genoux, et faire la dînette.
Un peu plus tard, lorsqu'il se sentit fatigué
Des grisettes qui lui trouvaient l'air distingué
Et qu'il courut un peu le théâtre, une actrice
Se prit pour ses yeux bruns d'un violent caprice
Et mit ses diamants au mont-de-piété
Pour courir avec lui, libre, tout un été,
Et l'adorer, fourmi transformée en cigale,
Dans les bois de Meudon, en robe de percale.

Il fit un livre, et fut connu le lendemain.
— Et dans un hôtel noir du faubourg Saint-Germain,
Sur son lit blasonné, le coude dans la plume,
Une duchesse lut le dangereux volume,
Et l'amour platonique et pur qu'elle rêva
Finit par une intrigue à la Casanova.

Mais, dans ces liaisons dont on prévoit le terme,
Il n'avait rencontré qu'un amour d'épiderme
Dans lequel il avait plus donné que reçu,
Et qu'il trouvait parfois, cœur sceptique et déçu,

Pareil au piano de valse et de quadrille,
Décor banal ornant le salon d'une fille,
Et sur lequel, pendant un instant, par hasard,
Un bon musicien vient jouer du Mozart.

II

Or, par un de ces jours où le soleil traverse
Et change en diamants les gouttes de l'averse,
Olivier, par la pluie en sa chambre enfermé,
Tenait sur ses genoux un coffret parfumé,
De ses amours défunts tombe étroite et discrète,
Et relisait, tout en fumant sa cigarette,
Ses anciens billets doux, liés par des faveurs.
Distrait, il parcourait de ses regards rêveurs
Tantôt un vélin bleu, tantôt un vélin rose,
Mais s'il reconnaissait l'écriture, la prose,
Et même l'orthographe, excentrique parfois,
S'il se rappelait bien l'attitude, la voix,
Le regard, le baiser, enfin toute la femme,
Cependant la tristesse envahissait son âme;
Car, dans les mots écrits sur ces papiers relus,

Ce qu'à présent, hélas ! il ne retrouvait plus,
C'était l'émotion autrefois ressentie.
Son âme, d'où la foi naïve était partie,
Avait trop vite appris qu'une promesse ment,
Qu'en disant : Pour toujours ! on fait un faux serment,
Et qu'on ne garde pas au cœur ni sur sa bouche
Les baisers prodigués dans les pattes de mouche.
— Quoi donc ? Toujours l'adieu, le regret, puis l'oubli !
La passion, ainsi que l'encre, avait pâli
Sur ces lettres d'amour, tendres ou libertines.
Et puis Rosette ici réclamait des bottines,
Florine un rôle en vers, Célimène un sonnet.
Ces détails lui sautaient aux yeux; il comprenait ;
Et l'unique bonheur auquel on peut prétendre
En ce monde, est de croire et non pas de comprendre.
Tout à coup le soleil étincela, plus clair.
Le jeune homme voulut respirer le grand air;
Il ferma le coffret, se mit à la croisée,
Et regarda.

La pluie, à la fin apaisée,
Semblait avoir lavé le matinal azur.
Des nuages légers passaient dans le ciel pur.
— Oh ! quelle bonne odeur a la terre mouillée ! —
L'averse avait rendu plus fraîche la feuillée,

Plus blanches les maisons et les nids plus bavards.
Olivier habitait un de ces boulevards
Des faubourgs qui s'en vont du côté des banlieues.
Là-bas, vers l'horizon et les collines bleues,
Le peuple du quartier populaire et lointain
Bornant le Luxembourg et le pays latin
Allait aux bois voisins, foule bruyante et gaie,
— Car c'était justement un dimanche de paie, —
Pour revenir le soir, les chapeaux de travers,
Les habits sous le bras et les gilets ouverts,
Et chantant le vin frais comme on chante victoire.
Les marronniers touffus, près de l'Observatoire,
Embaumaient, énervants, et sur les piétons
Jetaient leurs fleurs avec les premiers hannetons.
En gants blancs et tout fiers de leur grande tenue,
Des couples de soldats émaillaient l'avenue.
Des amoureux allaient, gais comme une chanson,
Faire leur nid d'un jour à Sceaux, à Robinson,
Sous les bosquets poudreux où l'on sert des fritures.
Des gens à mirlitons surchargeaient les voitures.
Entre les petits ifs, aux portes des cafés,
On buvait; et, jetant des rires étouffés,
Nu-tête et deux par deux, passaient des jeunes filles.
A la foule joyeuse ouvrant ses larges grilles,
Le Luxembourg, splendide et calme, apparaissait,

Inondé d'un soleil radieux qui faisait
Plus verts les vieux massifs et plus blancs les vieux marbres.
A quelques pas, Guignol s'enrouait sous les arbres,
Et le chant des oiseaux dominait tous ces cris.
C'était bien le printemps, un dimanche, à Paris.

Dans le marasme auquel son âme était en proie,
Le poète Olivier souffrait de cette joie;
Tout ce tumulte heureux lui semblait insensé;
Car il songeait au vide affreux de son passé,
Aux souvenirs flétris de ses amours banales.
Ce jeune avril avec ses grâces matinales,
Ce soleil, ces frissons d'ailes dans les tilleuls,
Ces gens contents de vivre et de n'être pas seuls,
Ces rires, ces gaîtés, cet entrain, cette vie,
Éveillaient en lui-même une cruelle envie.
Cet homme jalousé n'était pas heureux. Non.
— Qu'importe un peu de bruit autour de votre nom ?
Qu'importe le laurier, bien souvent éphémère,
Si quelque blanche épouse ou quelque vieille mère
Ne doit pas de sa main le suspendre au foyer ? —
Olivier avait pu sans peine se frayer
Sa route ; le bonheur l'avait aidé tout jeune,
Il avait peu connu la misère et le jeûne,
Et pour qu'il la cueillît la fleur cherchait sa main.

Oui, mais il n'avait pas, au début du chemin,
Rencontré, dans un jour mille fois béni, celle
Dont le regard contient la sublime étincelle
Où s'allume l'amour vrai, constant, simple et bon,
Qui purifie ainsi que le brûlant charbon
Dont un ange toucha la lèvre d'Isaïe ;
La maîtresse soumise et l'esclave obéie ;
Celle qui, sans serments jurés ni vains discours,
Nous prend en un moment, tout entier, pour toujours,
Et nous emplit le cœur de divines lumières
Lorsque notre baiser descend sur ses paupières.

III

Fuyant donc ce spectacle aux mille bruits joyeux,
Olivier, le front bas, le chapeau sur les yeux,
Sortit, croyant gagner quelque coin solitaire.
La petite fleuriste, au riant éventaire,
Qui courut après lui, disant : « Fleurissez-vous ! »
N'obtint du promeneur qu'un geste de courroux ;
Car aux mauvais instants où l'espoir nous renie,
Les fleurs mêmes nous font l'effet d'une ironie.

Olivier, qu'un dégoût des hommes avait pris,
Chercha la solitude au milieu de Paris...
— Mais sur les quais déserts, derrière Notre-Dame,
L'ouvrier promenait son enfant et sa femme.
Sur les trottoirs les plus paisibles du Marais
Le petit monde, assis dehors, prenait le frais.
C'était un jour de fête et de boutiques closes.
Pleins de chapeaux de paille et de toilettes roses,
Sur la Seine fumaient les bateaux à vapeur.
Dans les squares publics, la bonne et le sapeur
Commençaient sur les bancs l'idylle habituelle.
Pas d'humble carrefour, pas de triste ruelle
Qui ne servît aux jeux d'enfants endimanchés !
Des mariés d'hier, l'un vers l'autre penchés,
Allaient, l'homme tout fier et la femme un peu pâle,
Ayant encor les fleurs d'oranger et le châle
De noce, et tous les deux très gênés de leurs gants.

Olivier regagna les quartiers élégants
Pour s'isoler parmi l'épaisseur de la foule...
— Mais les nobles jardins, le vieux fleuve qui coule,
Là, tout était encor plaisir, bonheur, repos.
En haut des monuments, les grands plis des drapeaux
Se gonflaient dans le vent sur l'azur clair et
Lorsque revenait l'heure où chaque clocher

L'espace s'emplissait d'un joyeux carillon.
L'Arc de triomphe, au loin, doré par un rayon,
Brillait ; et dans le ciel se cabraient des statues.
Du fond de leur calèche et de printemps vêtues,
Des femmes envoyaient un salut caressant
Aux cavaliers montés sur ces chevaux pur sang
Qui blanchissent le mors et dont la croupe brille.
— Enfin Paris, devant son immense famille,
Semblait heureux comme est à sa fête un aïeul.
Olivier toujours sombre, Olivier toujours seul,
Jusqu'à la nuit erra parmi la ville en fête;
Puis il rentra chez lui, le corps las et la tête
Lourde d'impressions et comme ivre de bruit.
Là, près de la fenêtre ouverte sur la nuit
Où passait au lointain des chants et des risées,
Repoussant de la main ces lettres méprisées
Où plus rien ne restait alors qui lui fût cher,
Devant ce ciel d'avril, si paisible que l'air
Ne courbait même pas la flamme des bougies,
Le cœur trop plein, en proie à mille nostalgies,
Et sentant un sanglot monter en l'étouffant,
Le poète fondit en pleurs comme un enfant.

. . . .
. . . .

IV

Cependant Olivier reprit un peu courage
Le lendemain matin, et, sachant qu'un voyage
Peut distraire, il faisait ses apprêts sans songer
De quel côté ses pas allaient se diriger,
Quand soudain — la mémoire a de ces bons caprices —
Il fredonna tout bas ce refrain de nourrices
Qu'il entendait jadis, rythmé par le rouet
De sa mère, du temps qu'à ses pieds il jouait
Au soleil, sur le seuil de sa maison de veuve.
Il se souvint alors de la pierre encor neuve
Qui la couvre, parmi l'herbe épaisse qui croît,
A côté de la vieille église de l'endroit,
Et sur qui, vers le soir, l'ombre du clocher tombe.
Il résolut d'aller pleurer sur cette tombe
Et d'en orner de fleurs la simple croix de fer;
Et, comme si ce fût un souvenir d'hier,
Il revécut les temps lointains de son enfance.
— Oui, c'est là qu'il irait. Et, frémissant d'avance
De plaisir, il avait sous les yeux le tableau
Des sveltes peupliers qui se mirent dans l'eau

En murmurant tout bas leur chanson familière,
Et de la ville blanche au bord de la rivière.
O l'enfance ! O le seul et divin souvenir !
Lac sans rides ! Miroir que rien ne peut ternir !
Olivier revoyait les plus minimes choses,
La chaumière natale aux espaliers de roses,
Le vieux fusil, au mur par deux clous retenu,
De ce père défunt qu'il n'avait pas connu,
Le grand lit qu'enfermait l'alcôve en boiseries,
Le bahut de noyer aux assiettes fleuries,
Et le grand potager derrière la maison
Où, pour faire la soupe et selon la saison,
Sa mère allait cueillir les choux-fleurs ou l'oseille ;
— Puis l'école, où parfois le tirait par l'oreille
Le maître en pince-nez de fer, en bonnet noir ;
Et l'orme de la place où l'on dansait le soir,
Et qu'un jour de moisson avait frappé la foudre ;
Et l'enseigne où Jean-Bart près d'un baril de poudre
Fume pour indiquer le débit de tabac ;
Et le lavoir qui rit et le vieux cul-de-sac
Où l'on jouait sous la charrette abandonnée.

La malle d'Olivier fut vite terminée.
Sans doute il y régnait le désordre insolent
Qu'a le porte-manteau d'un acteur ambulant.

Mais un quart d'heure après avoir bouclé l'agrafe
Il pouvait à travers les fils du télégraphe,
D'où les petits oiseaux s'envolaient ayant peur,
Le front hors du wagon qu'emportait la vapeur
Et les cheveux livrés au vent qui les fouette,
Voir de Paris décroître au loin la silhouette,
Et, semés de murs gris et de blanches maisons,
Verdoyer au soleil les vastes horizons.

L'express courut avec la vitesse d'usage,
Pour s'arrêter enfin dans un frais paysage
Où l'heureux voyageur, ivre d'émotion,
Reconnut, attendant devant la station,
Au milieu des enfants qui demandent l'aumône,
La vieille diligence, et, sur la caisse jaune,
Put lire, écrit en noir, le nom de son pays.
Il jeta sa monnaie aux gamins ébahis,
Chercha le conducteur et lui paya la goutte.
Lestement, et pour voir de plus loin sur la route,
Il grimpa sous la bâche, au milieu des paquets,
Et s'assit en donnant leurs anciens sobriquets
Aux trois chevaux poussifs, plus maigres que nature,
Qui devaient tout à l'heure enlever la voiture.
« Hue ! en route, la Grise ! » Et le brave cocher
Qui nomme, en le montrant du fouet, chaque clocher ;

Et parfois d'un blasphème horrible se soulage,
Fait partir au grand trot son épique attelage.
O la délicieuse ivresse du retour !
Fou de joie, Olivier saluait d'un bonjour
Tous les gens qui passaient près de la diligence
Et qui se retournaient, surpris par l'obligeance
De ce monsieur bien mis qu'ils ne connaissaient pas.
Aux fillettes qui, tout en tricotant un bas,
Sur le bord des chemins font paître une ou deux chèvres,
Olivier, en portant ses doigts joints à ses lèvres,
Envoyait un baiser qui les étonnait bien.
Ce fin poète avait le bonheur plébéien.
Parfois il arrachait, de sa main bien gantée,
Des feuilles quand un arbre était à sa portée,
Et, trivial, frappait sur l'épaule, ma foi !
Du gros cocher riant sans trop savoir pourquoi.
— Car revoir son pays, c'est revoir sa jeunesse !
Il suffit qu'on y vienne et qu'on le reconnaisse,
Et qu'il soit bien le même, et que rien n'ait changé,
Pour que l'espoir ranime un cœur découragé !

V

Tenez, lecteur ! — souvent, tout seul, je me promène
Au lieu qui fut jadis la barrière du Maine.
C'est laid, surtout depuis le siège de Paris.
On a planté d'affreux arbustes rabougris
Sur ces longs boulevards où naguère des ormes
De deux cents ans croisaient leurs ramures énormes.
Le mur d'octroi n'est plus; le quartier se bâtit.
Mais c'est là que jadis, quand j'étais tout petit,
Mon père me menait, enfant faible et malade,
Par les couchants d'été, faire une promenade.
C'est sur ces boulevards déserts, c'est dans ce lieu
Que cet homme de bien, pur, simple et craignant Dieu,
— Qui fut bon comme un saint, naïf comme un poète,
Et qui, bien que très pauvre, eut toujours l'âme en fête, —
Au fond d'un bureau sombre après avoir passé
Tout le jour, se croyant assez récompensé
Par la douce chaleur qu'au cœur nous communique
La main d'un dernier-né, la main d'un fils unique,
C'est là qu'il me menait. Tous deux nous allions voir
Les longs troupeaux de bœufs marchant vers l'abattoir,

Et quand mes petits pieds étaient assez solides,
Nous poussions quelquefois jusques aux Invalides
Où, mêlés aux badauds descendus des faubourgs,
Nous suivions la retraite et les petits tambours.
Et puis enfin, à l'heure où la lune se lève,
Nous prenions, pour rentrer, la route la plus brève;
On montait au cinquième étage, lentement;
Et j'embrassais alors mes trois sœurs et maman,
Assises et cousant auprès d'une bougie.
— Eh bien, quand m'abandonne un instant l'énergie,
Quand m'accable par trop le spleen décourageant,
Je retourne, tout seul, à l'heure du couchant,
Dans ce quartier paisible où me menait mon père,
Et du cher souvenir toujours le charme opère.
Je songe à ce qu'il fit, cet homme de devoir,
Ce pauvre fier et pur, à ce qu'il dut avoir
De résignation patiente et chrétienne
Pour gagner notre pain, tâche quotidienne,
Et se priver de tout, sans se plaindre jamais.
— Au chagrin qui me frappe alors je me soumets,
Et je sens remonter à mes lèvres surprises
Les prières qu'il m'a dans mon enfance apprises.
Je le revois, assez jeune encor, mais voûté
De mener des petits enfants à son côté;
Et de nouveau je veux aimer, espérer, croire!...

— Excusez. J'oubliais que je conte une histoire;
Mais en parlant de moi, lecteur, j'en fais l'aveu,
Je parle d'Olivier qui me ressemble un peu.

VI

Nous l'avons donc laissé sur son impériale,
Plein d'une bonne humeur bruyante et joviale,
Et dans l'oubli complet du *cant* et des salons.
Il suit un de ces doux et plantureux vallons
De Touraine où, parmi les fleurs des prés en pente,
Capricieusement et mollement serpente
Un cours d'eau calme et pur, sans île et sans bateaux.
De tous côtés les bois couvrent les deux coteaux
En haut desquels parfois une svelte tourelle
Dessine sa blancheur sur un ciel d'aquarelle.
Le paysage cher où voyage Olivier
A son heureux retour semble le convier.
Rien n'a changé pendant la longueur de l'absence.
Tout l'accueille comme une ancienne connaissance.
Ces détails du chemin, il les reconnaît tous,
Jusqu'à la vache brune, à l'œil profond et doux,

Qui pose, pour le voir, son cou sur la clôture.
Comme autrefois, le poids de la vieille voiture
Fait, en passant dessus, trembler le pont de bois.
La chute du moulin bruit comme autrefois.
Il reçoit le salut des curés en soutanes,
Menant leur carriole au trot sous les platanes.
Et dans les halliers verts, comme lui rajeunis,
Les oiseaux dont jadis il dénichait les nids
Chantent la bienvenue à leur vieux camarade.

— Non, le marin de qui le navire entre en rade
Et qui voit les maisons du port blanchir là-bas,
N'a pas d'émotion plus poignante, n'a pas
Le regard plus joyeux, l'âme plus consolée
Qu'Olivier, lorsqu'il vit, au bout de la vallée,
Entre les deux parois de l'étroit débouché,
La place du village un beau jour de marché.

C'est bien cela. Voici les rouges parapluies
Qui paraissent de loin des fleurs épanouies,
Voici les chapeaux ronds, voici les blancs bonnets,
Et dans le ciel léger le vol des martinets
Sur la tour de l'église en ruine et fleurie.
Gare ! les vieux chevaux ont senti l'écurie ;
Les boucles des harnais sautent sur le garot,

Et l'on claque du fouet, et l'on entre au grand trot,
Effarant devant soi la fuite d'une poule.
On arrive. Au milieu du bruit et de la foule
Le voyageur joyeux saute sur le pavé,
Et, du premier coup d'œil, voilà qu'il a trouvé
Des visages connus autrefois, et qu'il serre,
En riant de bon cœur, plus d'une main sincère.

« Comment, c'est lui ?
— C'est moi.
— Te voilà?
— Pour longtemps. »

Et l'on retrouve alors des amis de vingt ans.
Le sabotier du coin qui sort de sa boutique
Et vous embrasse avec une barbe qui pique.
C'est le fils du voisin avec qui vous alliez
A l'école; et l'on rit comme des écoliers :
« Monsieur! — Dis donc mon nom tout court, vieux Boniface! »
Et le maître charron, du charbon plein la face,
A qui l'on tend la main, mais qui, pour la broyer
Plus proprement, s'essuie après son tablier,
C'est à côté de lui qu'on chantait à l'église.

A moins d'être un sans-cœur, la minute est exquise;

Oui, cela rajeunit, et c'est délicieux
Ce sourire attendri qui vous pique les yeux.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

VII

Olivier s'éveillait dans la chambre d'auberge
Et la bonne tirant les longs rideaux de serge
Y faisait pénétrer la joie et le soleil,
Quand un vieillard, à l'air content, au teint vermeil,
En veste de velours, en casquette de chasse,
Entre, se jette au cou d'Olivier et l'embrasse,
Puis s'écrie en riant :

« On me l'avait bien dit :
C'est lui, notre grand homme !... Embrasse-moi, petit.
— Voilà ce qui s'appelle une bonne surprise ! —
Sur l'autre joue... encore ! »

Et sous la barbe grise

Du bonhomme qui l'a reconnu le premier,
Il retrouve les traits d'un vieux noble-fermier,
Le meilleur, le plus cher ami de sa famille.

« Et la santé ?
— Toujours vaillante.
— Et votre fille ?
— Bien grandie... Elle aura seize ans à la moisson.
Mais il ne s'agit pas de cela, mon garçon.
Nous restes-tu longtemps ?
— Que sais-je ? Une semaine,
Ou deux, ou trois.
— Dix ans, si tu veux ! je t'emmène.
Nous déjeunons, et puis, en voiture ! »

Olivier
Était venu pour voir une tombe et prier.
Mais savons-nous jamais où les destins nous tirent ?
« Est-ce dit ? fit le vieux.
— C'est dit. »
Puis ils partirent.

VIII

FRAGMENTS DU JOURNAL D'OLIVIER

20 mai.

Hier, quand j'arrivai, vers sept heures du soir,
Mon hôte, tout joyeux, me fit d'abord asseoir
Dans un petit salon de bambous et de perses ;
Et là, nous devisions de matières diverses,
De sa maison, de ses récoltes, quand, soudain,
Sur le seuil de la porte ouverte du jardin,
Sa fille entra, des fleurs plein son chapeau de paille,
Et, comme au bruit du vent un chevreuil qui tressaille,
Surprise, s'arrêta devant moi, l'inconnu.

Et son père lui dit pourquoi j'étais venu,
Comment je m'appelais, et que j'étais leur hôte,
Et que je l'avais vue alors qu'elle était haute
Comme cela, — la main du bonhomme indiquait
La taille d'un enfant debout sur le parquet, —
Et qu'on me garderait le plus longtemps possible.

Elle fixa sur moi son clair regard paisible,
Et sourit.

Le soleil, assez ardent encor,
Mettait dans ses cheveux une auréole d'or
Et lui faisait un fond joyeux de paysage.
Mais, tourné du côté de l'ombre, son visage,
Dans ce rayonnement lumineux encadré,
M'apparaissait alors seulement éclairé
Par la sombre clarté de ses yeux de pervenches;
— Et sa robe était blanche avec des ruches blanches.

Suzanne — c'est son nom — s'assit auprès de nous.
Elle avait répandu les fleurs sur ses genoux,
Et, tout en arrangeant la gerbe encore humide,
Elle nous regardait, curieuse et timide.
Nous causâmes tous trois; elle rit et parla.
C'est bien cette voix-ci qu'il faut à ces yeux-là.
Elle est exquise, et c'est vraiment la jeune fille.

... Oui, je cède à l'accueil de l'aimable famille.
Je veux, pendant un mois ou deux de cet été,
Accepter franchement leur hospitalité.
Vraiment, je ne crois pas que je les embarrasse.
A minuit, nous fumions encor sur la terrasse,

Mon hôte et moi. Je suis dans la chambre d'ami
Où j'ai, jusqu'au matin, comme un enfant, dormi.
Je suis bien. Tout à l'heure, en ouvrant ma fenêtre
Pour voir les environs et pour me reconnaître,
J'étais comme grisé par le vent du matin.
Une fille chantait sur la route, au lointain;
Elle a passé, portant une cruche à l'épaule.
J'ai là, devant mes yeux, logé dans ce vieux saule,
Un nid de loriots, et, si j'étais méchant,
Je pourrais en voler les œufs, en me penchant.
Je me parle tout seul, à voix haute, et divague;
Et je sens naître en moi l'espoir confus et vague
D'on ne sait quel bonheur qui vient et que j'attends.

Qui est-ce qui disait que je n'ai plus vingt ans?

25 mai.

Vraiment, les braves gens! la bonne vie agreste!
Tant pis pour eux. Ici je me plais, et je reste.

La maison, aujourd'hui ferme, jadis château,
A bon air. Un fossé l'entoure; un vieux bateau,
Plein de feuillage mort, pourrit là, sous le saule.

Par l'étroit pont de pierre où la volaille piaule,
Répondant à grands cris aux canards du fossé,
Et par la voûte sombre au cintre surbaissé,
On entre dans la cour spacieuse et carrée
Que jonchent le fumier et la paille dorée.
Avant le déjeuner parfois j'en fais le tour.
Je regarde rentrer les bêtes de labour,
Gros chevaux pommelés, les pieds velus, la queue
Troussée, avec le lourd collier de laine bleue,
Le gland rouge à l'oreille, et le grossier harnais.
Je fus un paysan jadis, je m'y connais,
Je parle aux laboureurs, je leur dis ma recette
Pour extirper du blé la nielle et la luzette,
Et que le temps humide est meilleur pour faucher.
La grosse cuisinière alors vient me chercher,
Je rentre dans la salle à manger confortable
Où je trouve Suzanne arrangeant sur la table
Les fruits de la saison dans un grand plat de Gien.
On déjeune gaîment. Quelquefois le vieux chien
Qu'on tolère au logis, car il n'est plus ingambe,
Vient poser en grondant sa gueule sur ma jambe
Pour avoir un morceau qu'il avale d'un coup.
En prenant le café, nous fumons, — pas beaucoup ;
Puis mes hôtes vont voir leurs travaux de campagne,
Ils prennent le panier, et je les accompagne.

La voiture d'osier a trois places. Devant,
La chère blonde avec son voile brun au vent,
— Tandis que le papa maintient au trot Cocotte, —
Se retourne, voulant mettre dans la capote
Son parasol doublé de vert et ses bouquets ;
Moi, derrière, occupant le siège du laquais,
Pour l'aider, je m'incline, et je la touche presque;
Et nous suivons alors un chemin pittoresque
Où souvent, par-dessus les grands épis penchés,
Nous regardent de loin les pointes des clochers.

2 juin.

Qu'est Suzanne après tout? La première venue.
Oui, le type banal et joli, l'ingénue
Que ce bon monsieur Scribe employa si souvent.
C'est la pensionnaire au sortir du couvent,
C'est l'idéal bourgeois, la fillette étourdie
Qui sert au dénoûment de toute comédie
Et que l'on peut partout aisément retrouver.
— Soit! mais c'est l'innocence! Elle me fait rêver
A la candeur du lys, du cygne et de la neige.
Que n'ai-je encor seize ans! Oh! que n'ai-je, que n'ai-je
Des yeux purs pour la voir, un cœur pur pour l'aimer!

Fou que je suis!... Déjà je me laisse charmer.
Sa pureté me va jusqu'à l'âme; elle y crée
Le désir virginal de la blancheur sacrée.
Elle offre ce contraste, en causant avec nous,
D'un rire très joyeux avec des yeux très doux;
La bouche est d'un enfant, le regard est d'un ange.
Quand elle est au grand air, le moindre vent dérange
Ses cheveux blonds qui sont très fins et très soyeux;
Elle en a contracté ce geste gracieux
De porter une main à son bandeau rebelle...

Et l'on ne peut pourtant pas dire qu'elle est belle.

5 juin.

Espiègle! j'ai bien vu tout ce que vous faisiez
Ce matin, dans le champ planté de cerisiers
Où seule vous étiez, nu-tête, en robe blanche.
Caché par le taillis, j'observais. Une branche,
Lourde sous les fruits mûrs, vous barrait le chemin
Et se trouvait à la hauteur de votre main.
Or, vous avez cueilli des cerises vermeilles,
Coquette! et les avez mises à vos oreilles,
Tandis qu'un vent léger dans vos boucles jouait.

Alors, vous asseyant pour cueillir un bleuet
Dans l'herbe, et puis un autre, et puis un autre encore,
Vous les avez piqués dans vos cheveux d'aurore;
Et, les bras recourbés sur votre front fleuri,
Assise dans le vert gazon, vous avez ri,
Et vos joyeuses dents jetaient une étincelle.
Mais pendant ce temps-là, ma belle demoiselle,
Un seul témoin, qui vous gardera le secret,
Tout heureux de vous voir heureuse, comparait,
Sur votre frais visage animé par les brises,
Vos regards aux bleuets, vos lèvres aux cerises.

22 juin.

Il n'y faut pas songer. Quand même dans l'oubli
Mon malheureux passé serait enseveli,
Pourrait-elle m'aimer? Est-ce que, moi, je l'aime?...
— Eh! qu'importe. A quoi bon se poser ce problème?
Tout ce que je sais bien, c'est qu'être ici m'est doux,
C'est que j'aime à la voir. Eh bien! enivrons-nous
De cette bonne vie oisive et paysanne,
Et du plaisir de voir et d'entendre Suzanne.
Le spleen est dissipé — c'est là l'essentiel —
Et le reste viendra plus tard, s'il plaît au ciel.

— On ne peut demander de bonheur à la vie
Qu'une minute exquise et sur-le-champ ravie,
Pas plus que ne pourrait, dans l'onde d'un ruisseau,
En se penchant au bord, boire un petit oiseau.
Jouissons du moment heureux, saisissons l'heure,
Sans en attendre une autre aussi bonne ou meilleure,
Satisfaits d'admirer, sans vouloir le saisir,
Ce frêle papillon de l'âme, le désir.

28 juin.

De son calme nouveau mon âme est étonnée.
Jadis, quand revenait le printemps, chaque année,
J'étais triste, et songeais : Encore un de perdu!
Sachant que le bonheur à personne n'est dû,
Résigné, mais cachant une intime souffrance,
Aux matins décevants qui parlent d'espérance
Je m'attachais, j'aurais voulu les ralentir.
Eh bien! cette fois-ci, printemps, tu peux partir.
J'attends le lendemain sans regret de la veille;
A tous les jours je trouve une douceur pareille,
Et ne désire plus en suspendre le cours.
Il me semble que c'est au bonheur que je cours
Et vers un horizon tout rose de promesse.

Hier Suzanne m'a dit, en sortant de la messe,
Qu'elle ne se sent pas de curiosité,
Qu'elle aime ce pays natal, jamais quitté,
Qu'elle y voudrait enfin passer toute sa vie,
Qu'elle n'a jamais eu la plus légère envie
De Paris ni d'aucun des plaisirs qu'il y a,
Et qu'elle y souffrirait comme un camélia
Transporté sous le froid soleil de la Norvège.

Je puis bien vivre ici toujours...

— A quoi rêvè-je?

26 juin.

C'est elle! oui, c'est elle! Ah! c'est bien celle-là!
Oui, ce fut hier soir, quand elle me parla;
Soudain je fus troublé d'une émotion telle
Que tout de suite j'ai senti que c'était elle!
Et mes lèvres, mes yeux, mon cœur, tout disait : Oui!
Ah! mon passé n'est plus et s'est évanoui,
Comme au premier soleil fond la dernière neige.
Ai-je espéré, joui, souffert, aimé? Que sais-je!
Je n'ai ni souvenir, ni regret, ni dégoût;

Car je n'ai pas vécu. J'attendais, voilà tout.
Qu'importe au voyageur rendu sa longue course,
Au fleuve le torrent qu'il franchit à sa source,
Au soleil du midi l'orage du matin?
Et que m'importe à moi tout ce passé lointain,
La douleur, le travail, l'ambition, la lutte,
Puisque je ne vivais que pour cette minute,
Puisque mon cœur n'avait — quoique sans s'en douter —
Pas une autre raison de battre et d'exister,
Et puisqu'enfin j'ai fait ta rencontre imprévue,
Toi que je reconnais sans t'avoir jamais vue?

30 juin.

Par son secret divin mon cœur est parfumé.
Oui, j'aime! et je suis sûr, tôt ou tard, d'être aimé.

... L'Angelus dit, ayant fermé la sacristie,
Le soir, le curé vient pour faire la partie.
C'est un bonhomme avec un doux rire indulgent,
Laissant voir ses souliers et leurs boucles d'argent;
Car sa soutane est courte, et l'abbé prend du ventre.
Respectueusement Suzanne, quand il entre,
Vient le débarrasser de son large chapeau,

Prépare l'échiquier, allume le flambeau
Dont un abat-jour vert tamise la lumière;
Et les deux vieux, quittant leur gaîté coutumière,
Deviennent des joueurs d'échecs de pied en cap.
— Suzanne arrose alors ses bruyères du Cap,
Dans les vases de Chine, auprès de la fenêtre.
Et cette intimité, ce calme, ce bien-être,
Ce silence profond seulement traversé
Par le bruit peu fréquent d'un pion déplacé
Ou par le froissement de la robe de soie,
Me mettent dans le cœur une si douce joie,
Un si délicieux espoir d'avoir trouvé
La fiancée exquise et le bonheur rêvé,
Qu'assis dans un coin sombre et cachant mon ivresse,
Sans qu'elle en sache rien, je pleure de tendresse !

2 juillet.

Ce serait sur les bords de la Seine. Je vois
Notre chalet, voilé par un bouquet de bois.
Un hamac au jardin, un bateau sur le fleuve.
Pas d'autre compagnon qu'un chien de Terre-Neuve
Qu'elle aimerait et dont je serais bien jaloux.
Des faïences à fleurs pendraient après des clous;

Puis beaucoup de chapeaux de paille et des ombrelles.
Sous leurs papiers chinois, les murs seraient si frêles
Que même en travaillant, à travers la cloison,
Je l'entendrais toujours errer par la maison
Et traîner dans l'étroit escalier sa pantoufle.
Les miroirs de ma chambre auraient senti son souffle
Et souvent réfléchi son visage, charmés.
Elle aurait effleuré tout de ses doigts aimés.
Et ces bruits, ces reflets, ces parfums, venant d'elle,
Ne me permettraient pas d'être une heure infidèle.
Enfin, quand, poursuivant un vers capricieux,
Je serais là, pensif et la main sur les yeux,
Elle viendrait, sachant pourtant que c'est un crime,
Pour lire mon poème et me souffler ma rime,
Derrière moi, sans bruit, sur la pointe des pieds;
Moi, qui ne veux pas voir mes secrets épiés,
Je me retournerais avec un air farouche;
Mais son gentil baiser me fermerait la bouche.
— Et dans les bois voisins, inondés de rayons,
Précédés du gros chien, nous nous promènerions :
Moi, vêtu de coutil, elle, en toilette blanche,
Et j'envelopperais sa taille, et sous sa manche
Ma main caresserait la rondeur de son bras.
On ferait des bouquets, et, quand nous serions las,
On rejoindrait, suivis toujours du chien qui jappe,

La table mise, avec des roses sur la nappe,
Près du bosquet criblé par le soleil couchant;
Et, tout en s'envoyant des baisers en mangeant,
Tout en s'interrompant pour se dire : Je t'aime !
On assaisonnerait des fraises à la crème,
Et l'on bavarderait comme des étourdis
Jusqu'à ce que la nuit descende...

— O Paradis !

11 juillet.

Faudra-t-il aujourd'hui lui dire que je l'aime ?
— Pas encore. L'aveu doit venir de lui-même,
Sans que nous y songions, et naturellement.
J'attendrai jusque-là. Jusque-là seulement.
Je veux vivre en extase auprès d'elle, et lui faire
Du feu de mes soupirs une chaude atmosphère;
Je veux que mon regard, tendre encor plus qu'ardent,
Lui paraisse toujours doux en la regardant;
Je veux que dans mon cher silence elle comprenne.
Que je l'adore, ainsi qu'un page aime une reine,
Sans oser l'effleurer même par un désir,
Et que je mourrais bien pour lui faire plaisir,

Qu'elle est toute ma joie, et présente et future,
Que les enchantements de la belle nature,
Les diamants de l'aube ou l'or d'un soir d'été,
Ne sont pour moi qu'un cadre où fleurit sa beauté,
Que l'air qui vient toucher sa personne adorable
Est le seul aujourd'hui qui me soit respirable,
Et que même l'éclat magnifique des cieux
M'est bien égal, s'il n'est reflété par ses yeux!
Enfin — je ne vis plus que parce que j'espère
Cet instant — nous serons tous deux, loin de son père,
Une nuit, au jardin, et tu t'apercevras,
Olivier, que sa main a tremblé sur ton bras.
Comme un enfant qui tient captives des mésanges,
Tu lui prendras les mains. Le langage des anges,
Pour lui parler d'amour, te sera révélé.
Et, marchant lentement sous le ciel étoilé,
Les doigts unis, tes yeux fixés sur ses prunelles,
Vous vous direz tout bas des choses éternelles,
Et ton premier baiser effleurera son front
Sous les astres du ciel qui se réjouiront!

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

IX

Sur ces pages, qui sont aujourd'hui déchirées,
Le poète passait de bien douces soirées;
— On le voit par ces vers écrits au jour le jour. —
Il croyait, au foyer de son nouvel amour,
Avoir purifié sa coupable jeunesse.
La débauche, invoquant son triste droit d'aînesse,
N'était pas une fois venue encor ternir
Par un désir honteux, par un vil souvenir,
Cet amour qui naissait comme monte une aurore.
Pas une seule fois, pas une fois encore,
Il n'avait vu surgir, entre Suzanne et lui,
Le spectre d'un passé mauvais évanoui;
Et, laissant s'écouler les jours et les semaines,
Il espérait.

— Hélas ! Illusions humaines !

X

Olivier, pourquoi donc es-tu triste ce soir?

Près de la lampe, après être venu t'asseoir,
Pourquoi n'est-elle pas encore commencée
La page où chaque nuit tu fixes ta pensée,
Comme on couche une fleur aux feuillets d'un herbier?
Dans ce livre de loch que tu tiens, Olivier,
Comme un navigateur qui va vers les surprises,
Tu n'as, jusqu'à présent, inscrit que bonnes brises,
Mer tranquille et berceuse, astres clairs et ciel pur.
Le voyage était doux, et tu te croyais sûr
D'avoir bien mis le cap sur la terre inconnue
D'où, comme pour fêter déjà ta bienvenue,
Les beaux oiseaux de pourpre et d'or des chauds climats
Venaient en voltigeant se poser sur les mâts.
Qu'est-ce donc qui t'attriste et qui te décourage?
Les cris des goëlands ont-ils prédit l'orage?
Est-ce que l'horizon se couvre et s'assombrit?
Et quel pressentiment naît donc dans ton esprit
Que l'orage s'émeut et que le vent se lève

Pour t'empêcher d'atteindre au pays de ton rêve?

... Les raisins étaient mûrs déjà sur le coteau,
Et les feuilles tombaient dans le parc du château.
Par une après-midi pacifique et sereine,
Comme le mois d'octobre en a pour la Touraine,
Ils avaient décidé de monter à cheval.
L'automne déployait son beau ciel triomphal
Et son dernier soleil aux chaleurs mensongères.
De grands vols tournoyants d'hirondelles légères
Pour le prochain départ s'assemblaient dans l'azur;
Et les feuillages d'or montaient parmi l'air pur,
Balancés par le vent aux haleines moins douces.

Qu'il fait bon de courir dans les bruyères rousses
Au trot de chasse, avec du vent dans les cheveux,
De sentir son cheval frapper, d'un pied nerveux,
L'élastique terrain sous les hautes futaies,
De sauter les fossés et de franchir les haies,
Et puis, après un long galop aventureux,
De revenir, au pas, par quelque sentier creux,
Laissant flotter la bride et respirer sa bête,
Qui souffle bruyamment en secouant la tête,
Tandis qu'en lui flattant le col avec la main
On laisse ses regards errer sur le chemin !

Ce plaisir, Olivier l'avait plus que personne
Car, près de lui, Suzanne, en sa noire amazone,
Ses cheveux blonds massés sous un feutre élégant,
Maintenait, par la ferme étreinte de son gant,
Au trot doux et berceur, sa jument alezane.
— Loin, derrière eux, suivait le père de Suzanne.
Ils allaient donc, tout seuls, effarant les oiseaux;
Et leurs bêtes parfois, rapprochant leurs naseaux,
Semblaient se confier des choses à l'oreille.
Ils s'enfonçaient ainsi dans la forêt vermeille
Que le soleil au loin zébrait de bandes d'or,
Dévorant au galop la route; ou bien encor,
Leurs montures ayant de l'herbe jusqu'au ventre,
Ils fouillaient les taillis d'où partent, quand on entre,
Vifs et la queue en l'air, les lapins gris et blancs.
Leurs chevaux écrasaient les faînes et les glands,
Et les grands champignons dans les feuilles tombées.
Il leur fallait souvent passer, têtes courbées,
Sous un rameau trop bas qui voulait, familier,
Décoiffer l'amazone ou bien le cavalier;
Puis, quand était franchi ce pas très difficile,
Ils riaient, éveillant un vieil écho docile
Qui riait, à son tour, sous les chênes, là-bas.

XI

Vers le tomber du jour, ils revenaient au pas.
Devant eux, encadré par le berceau des branches,
Un somptueux soleil couchant, plein d'avalanches
De rubis, s'écroulait sur des montagnes d'or.
Ils se taisaient, devant ce sublime décor
Où le regard se perd et le rêve se noie,
Quand Suzanne poussa soudain un cri de joie.
Elle avait aperçu, sur le bord du sentier,
Là, tout près de sa main, un buisson d'églantier
Qui, dupe d'un automne aux si belles journées,
Se couvrait de nouveau de ses fleurs étonnées.
Ravie, elle poussa son cheval vers les fleurs
Dont le couchant vermeil avivait les couleurs,
Et voulut les cueillir, en restant sur sa selle.

« Olivier, tenez-moi ma cravache, » dit-elle,
Et d'un geste rapide elle la lui tendit.

Quand ce geste fut fait et quand ce mot fut dit,
Olivier frissonna jusqu'au fond de son âme;

Car il crut devant lui revoir cette autre femme,
Cette duchesse, auprès de laquelle autrefois
Il avait chevauché de même, par les bois,
Juste en cette saison où naît le chrysanthème.
Le geste était pareil, la voix était la même ;
Le soleil se couchait comme en ce moment-ci.
L'autre amazone avait voulu cueillir aussi
Une tardive fleur sur un églantier rose.
Sur sa selle elle avait pris cette même pose
Pour tendre sa badine, et, d'un ton cavalier,
Dit ces mots :

« Tenez-moi ma cravache, Olivier. »

Oh! qui dira combien est prompte la pensée?
Dans la minute où fut la phrase prononcée
Et le mouvement fait, dans ce rapide éclair,
Olivier revécut quatre longs mois d'hiver,
Les premiers rendez-vous, l'orgueil de la conquête,
Puis le tourment d'aimer une froide coquette
Qui traite son amant comme on traite un laquais,
Froisse les billets doux et jette les bouquets,
Et tour à tour prodigue à l'homme qu'elle enlace
Le baiser qui le brûle et le mot qui le glace.
Il revit à la fois, mais dans un jour très net,

La noble rue avec le chemin qu'il prenait,
Le perron de l'hôtel et l'étroit boudoir mauve
Où la duchesse, dans un demi-jour d'alcôve,
Fumait du tabac russe et relisait Faublas.
Il revécut les bals, les dîners, les galas,
Avec les noms fameux criés dans l'antichambre,
Puis la vie au château, les grands feux, en décembre,
Dans le salon orné de bergers d'éventails,
La forêt et la chasse à courre. Cent détails
Eurent en un moment le pouvoir d'apparaître,
Tout, jusqu'au fier blason qui timbrait chaque lettre,
Cyniquement écrite en mots licencieux,
Et qu'on signait pourtant du grand nom des aïeux.

Ceci dura le temps que brûle une étincelle.

Il avait devant lui la jeune fille en selle,
Les yeux baissés, groupant son bouquet comme il sied,
Tandis que sa jument grattait le sol du pied.
— Toutes les visions s'étaient évanouies.

Suzanne, souriant aux fleurs épanouies,
Lui dit, sans voir son front et ses yeux mécontents :

« Voyez donc, Olivier! C'est un second printemps,

Puisqu'Octobre permet qu'un églantier renaisse. »

Olivier répondit :
« On n'a qu'une jeunesse,
Suzanne... Mais il faut rentrer ; le jour finit. »

Le père de Suzanne alors les rejoignit,
Et les trois cavaliers regagnèrent la plaine.

Ils ne se parlaient plus. — La nature était pleine
De l'immense regret du soleil disparu.
Du côté du couchant un nuage accouru
A peine en conservait une lueur d'opale.
Un grand frisson courut sur la verdure pâle ;
Le funèbre horizon devint couleur de fer ;
Et déjà l'on sentait au loin venir l'hiver,
Comme un homme attardé dont les pas s'accélèrent.

A gauche d'Olivier, des corbeaux s'envolèrent.

Et, pendant ce retour lent et silencieux,
Muet, il confondit, en promenant ses yeux
Sur le mélancolique et sombre paysage,
Son mauvais souvenir et ce mauvais présage ;
Et, rythmés par les pas des chevaux sur le sol,

Ces vers, dans son esprit, prirent aussi leur vol.

XII

C'est donc vrai ! le passé maudit subsiste encore.
Le voilà! c'est bien lui !
Impitoyable, il souille, avec ce que j'abhorre,
Ce que j'aime aujourd'hui.

La débauche a donc mis dans mon âme de fange
Un virus éternel,
Pour que j'ose évoquer en face de cet ange
Ce souvenir charnel.

Comme lady Macbeth qui passe, pâle et lente,
Dans la nuit du remord,
Frottant, sans l'effacer, une trace sanglante
Sur ses mains qu'elle tord ;

Comme un homme qui sent, jusque dans son vieil âge,
Ses membres grelottants
D'une fièvre qu'il a prise dans un voyage
Il y a bien longtemps ;

Faudra-t-il que toujours, ô voluptés menteuses,
Où n'était pas mon cœur,
Je sente remonter à mes lèvres honteuses
Votre ancienne rancœur?

Baisers de feu de qui j'ai senti la brûlure,
Chairs que toucha ma chair,
Garderai-je toujours votre froide souillure
Et votre goût amer?

— Pourtant j'ai cru mon cœur guéri de son ulcère;
J'ai voulu rajeunir;
Et, n'étant plus naïf, j'ai fait l'effort sincère
De le redevenir.

Oui, tout ce que l'amour peut mettre en la pensée
De pur et d'ingénu,
Près de cette adorable et blanche fiancée
Je l'ai pourtant connu.

Pendant ce doux printemps que j'ai passé près d'elle,
Pendant ce doux été,
J'ai connu l'espérance innocente et fidèle,
Et m'en suis contenté.

Et, je le jure ici, par l'âme de sa mère
Qui d'en haut la défend,
Jamais un seul désir mauvais, même éphémère,
N'a touché cette enfant.

Du vieil homme il n'était plus en moi de vestige ;
Ni remords, ni regrets !
Un regard de Suzanne avait fait ce prodige,
Hélas ! et j'espérais.

Soudain, tu sors du gouffre où je dois redescendre
Et tu me ressaisis,
O passé ! Ton simoun étouffe sous la cendre
Cette exquise oasis.

C'est dit! Le vieil enfer me poursuit de sa haine
Jusqu'en mon nouveau ciel;
Sa boue est sur ce lys. Cette gravure obscène
Se cache en ce missel.

Cette candeur devient l'innocente complice
De mon indignité.
— O mon Dieu ! qu'ai-je fait pour souffrir ce supplice,
Et l'ai-je mérité?

Mon Dieu, quelle rigueur implacable est la vôtre
Pour les hommes mauvais !
Car ces désirs, auxquels j'ai cédé comme un autre,
Vous me les avez faits.

J'étais jeune et voulais aimer. J'avais la fièvre
Des sens impérieux.
Des femmes ont passé, le sourire à la lèvre
Et l'amour dans les yeux.

Pouvais-je donc, alors qu'elles se sont données,
Prévoir ce lendemain ?
Et pourquoi semiez-vous de fleurs empoisonnées
Le bord de mon chemin ?

— Vous ne défendrez point que l'homme qui s'égare
Revienne sur ses pas,
Et qu'ici-bas le mal accompli se répare.
Cela ne se peut pas !

Non ! — Je redeviendrai maître de ma pensée
Et de mon souvenir ;
Et, lorsque enfin sera toute trace effacée,
Qui pourrait les ternir,

A ses pieds, attendant que son regard y tombe,
Je mettrai, quelque jour,
Comme un pâtre à genoux présente une colombe,
Mon pur et jeune amour.

XIII

L'hiver vient à grands pas. C'est le soir; le vent souffle.

... Le vieux père lisait, en chauffant sa pantoufle
Au foyer, rallumé pour la première fois.
Suzanne, au piano, laissait suivre à ses doigts
Le caprice tournant d'une valse allemande,
Ou bien, lorsque Olivier en faisait la demande,
S'interrompait afin de jouer un motif
Où Chopin soupirait son ennui maladif.
Dehors on entendait la bise monotone
Gémir dans les rameaux dépouillés par l'automne;
Mais Olivier n'avait nulle tristesse au cœur :
Des mauvais souvenirs il se croyait vainqueur;
Il avait reconquis son calme de naguère.

Or un de ses amis, qui se trouvait au Caire

Et lui voulait de loin donner un souvenir,
Dans l'exil d'Olivier avait fait parvenir
Un présent, justement arrivé de la veille.
Le coffre égyptien, délicate merveille,
Exhalant doucement son parfum de sérail,
Laissait voir des sequins, des perles, du corail,
Grand ouvert sur la table; et l'ivresse physique
Que lui donnaient l'odeur exquise et la musique,
Et l'éclat d'or joyeux des bijoux d'Orient,
Enchantaient le poëte heureux et souriant.
Il faisait ruisseler aux lueurs des bougies
Les perles, regardait les vieilles effigies,
Maniait un collier, essayait un anneau,
Lorsqu'en apercevant Suzanne au piano,
Dans l'ombre qu'éclairait sa blonde chevelure,
Olivier lui voulut donner cette parure.

Il vint près du vieillard.

« C'est bien peu m'acquitter;
Mais Suzanne pourtant devrait bien accepter
Ces choses du Levant, ou du moins quelques-unes.
Ces bagatelles-ci sont faites pour les brunes;
Mais tout lui sied si bien ! Laissez-moi le plaisir
De la voir essayer elle-même et choisir. »

Le bonhomme d'abord refusa,
« Non, j'insiste,
Dit Olivier. Ce sont des bibelots d'artiste,
Des objets sans valeur, à peine des bijoux.
J'ai passé, mon ami, quatre longs mois chez vous,
Et c'est un peu mon droit d'ami de la famille
De faire ce petit présent à votre fille. »

C'était juste, et le père à la fin consentit
En souriant.

Suzanne, elle, n'avait rien dit;
Mais son merci d'enfant et sa rougeur d'oreilles,
Quand Olivier lui mit dans les mains ces merveilles,
Dénoncèrent sa joie et son désir caché.

Dans un coin du salon était une Psyché.
Suzanne, rejetant sa mante de dentelle,
Vint, afin d'essayer les bijoux, devant elle;
Et dans la grande glace où l'enfant se mirait
Olivier put la voir comme dans un portrait.
Quand elle eut mis, avec un sourire de joie,
Le petit fez mignon et la veste de soie
Dont l'or du filigrane égayait le fond vert,
Chargé de bracelets ses deux bras, et couvert

De colliers de sequins son front et son corsage,
L'œil brillant, un éclair d'orgueil sur le visage,
Heureuse d'être ainsi plus belle et de le voir
Et, sans se retourner, parlant dans le miroir,
Elle eut pour le jeune homme un regard de coquette
Et, sans timidité, s'adressant au poète
D'un ton libre et léger dont il fut tout saisi,
Elle lui dit :
« Comment me trouvez-vous ainsi? »

Il frémit. — Sa mémoire, en son cruel caprice,
Évoquait tout à coup devant lui cette actrice
Dont il avait été jadis six mois l'amant.
Elle avait à peu près ce même ajustement
Et devait se montrer dans un rôle d'almée,
Le soir où, dans sa loge étroite et parfumée,
Il fumait un cigare, assis dans un fauteuil.
C'était le même geste et le même coup d'œil,
C'était la même voix hardie et dégagée,
Quand la comédienne, après s'être arrangée
Et sans cesser de faire au miroir les yeux doux,
Avait dit :
« Olivier, comment me trouvez-vous? »

Par un effort d'esprit aigu jusqu'au supplice,

Olivier se revit dans l'étroite coulisse,
Sentant la cave humide et la poudre de riz,
Où les comédiens aux visages flétris,
Derrière le portant tout placardé d'affiches,
En attendant leur tour, rajustent leurs postiches.
Il suivit les détours compliqués du couloir,
Il entra dans la loge où, devant le miroir,
Traînent le pot de fard et la patte de lièvre;
Et, sous le gaz qui siffle et qui donne la fièvre,
Il reconnut, debout dans le rayon blafard,
L'actrice, les seins nus et belle sous son fard,
Qu'ajuste d'une main empressée et que touche
L'habilleuse avec des épingles dans la bouche.
Il eut comme un dégoût de ces jours anciens
Où, chaque soir, assis près des musiciens,
Il écoutait jouer la même comédie.
Il revit en un mot cette folle étourdie
Qui riait aux éclats et vivait sans soucis
Dans le luxe indigent de ses meubles saisis,
Mêlait dans un tiroir les protêts et les rôles,
Au théâtre embrassait et tutoyait des drôles,
Engageait pour souper quelque parure en or,
Et qui l'avait enfin quitté pour un ténor.

La vision s'enfuit ainsi qu'un éclair brille.

Il n'avait sous les yeux que cette jeune fille,
Rougissant de plaisir sous l'éclat des bijoux.

« Suzanne, gardez-les ! dit-il, ils sont à vous ;
Et je suis trop content que ce cadeau vous plaise. »

Puis, brusquement, donnant pour prétexte un malaise,
Il sortit en fermant les portes avec bruit,
Remonta dans sa chambre, et, tout seul dans la nuit,
Il laissa, succombant de tristesse et de rage,
Éclater ses sanglots comme éclate un orage.

XIV

Ainsi, voilà le but où je suis arrivé :
L'hallucination, et demain la folie !
Déborde, ô pauvre cœur ! ô coupe trop remplie !
Et pleure jusqu'au sang ton beau rêve achevé !

Meurs, ô suprême espoir qui me restais dans l'âme !
Meurs, ô dernier foyer de pur et chaste amour,
Qui dans moi pâlissais et brillais tour à tour
Comme au vent se relève et se courbe une flamme !

Meurs! pour les souvenirs il n'est pas de Léthé;
Meurs! car les vieux remords sont exacts et fidèles
Ainsi que la marée et que les hirondelles,
Et tout baiser mauvais vibre une éternité!

Je ne veux plus la voir! Oui, je veux fuir Suzanne.
Mon regard lui devient un outrage odieux,
Puisqu'il ose évoquer dans le ciel de ses yeux
L'âme d'une adultère ou d'une courtisane.

Je ne veux plus la voir! Et, d'amour éperdu,
De sa vue, hier encor, je faisais mon délice;
Ainsi qu'un condamné, le matin du supplice,
Je jette et trouve amer le pain où j'ai mordu.

— Mais l'aimais-je après tout? C'est l'erreur éternelle
D'un cœur dont s'est toujours assouvi le désir.
Non! mais l'illusion que je n'ai pu saisir,
Mais l'amour pur, voilà ce que j'aimais en elle.

Navré, mais sans regrets, je m'en vais donc d'ici.
Je ne la pleure pas, je pleure sur moi-même.
Je ne crois pas non plus que la simple enfant m'aime;
Et peut-être, vraiment, tout est-il mieux ainsi!

Parce que plus d'un front de folle ou de coquette
S'est caché dans mon sein d'un air tendre et honteux,
M'eût-elle aimé? Pourquoi? Pour mes lauriers douteux?
Pour ma gloire d'un jour? Pour ce nom de poète?

Qui sait? J'aurais été peut-être son martyr?
Peut-être se fût-elle à quelque autre donnée?
Peut-être, un beau matin de sa vingtième année,
L'aurais-je vue, au bras d'un jeune homme, partir?

Elle heureuse par lui, lui tout enivré d'elle,
Je les aurais vus fuir dans leur rêve enchanté,
Ainsi qu'un conquérant par un fleuve arrêté
Voit deux libres oiseaux le franchir d'un coup d'aile!

— Elle, m'aimer! Qui sait si même elle y songea?
Mon départ ne saurait troubler son âme blanche.
A peine voyons-nous tressaillir une branche
Lorsque vient de tomber le nid qui s'y logea.

L'oubli suivra l'adieu. Du miroir de ses rêves
Mon nom s'effacera sans rien laisser d'amer,
Tel que ces pas empreints des pêcheurs que la mer
Efface chaque jour sur le sable des grèves.

Elle oublîra! Mais moi, l'oublîrai-je? Hélas! non.
J'emporte en la quittant la douleur immortelle
De n'être plus naïf, pur, jeune et digne d'elle;
Et ma voix tremblera quand je dirai son nom.

Rien ne fera pâlir, ni le temps ni l'absence,
Ce souvenir, pour moi si cruel désormais,
De l'enfant qui m'a mis au cœur, et pour jamais,
L'affreux, le dévorant regret de l'innocence!

Il me suivra toujours! La femme que demain
Jettera dans mes bras l'amère destinée,
En me parlant d'amour sera tout étonnée
De me voir soudain fondre en larmes sur sa main;

Et ses baisers viendront raviver mon envie,
Mon désespoir profond de ne connaître pas
Le seul bonheur que l'homme ait peut-être ici-bas:
Avoir le même amour pendant toute sa vie!

XV

. . . .
. . . .
Olivier doit partir le lendemain matin ;
Et, près des grands tilleuls dépouillés du jardin
Sur qui, bleuâtre et froid, le clair de lune plane,
Silencieux, il marche à côté de Suzanne,
Quand celle-ci, laissant son pas se ralentir,
Longuement le regarde, et dit :
« Pourquoi partir? »

Il s'arrête à ce mot; et quand la jeune fille,
Fixant sur lui des yeux où la tristesse brille,
Bien douloureusement a répété :
« Pourquoi? »

Il lui prend les deux mains et dit :
« Oubliez-moi!
Oubliez-moi, Suzanne, et pour toujours! Qu'importe
Le vent capricieux qui passe et qui m'emporte?
Si je vous disais tout, je vous ferais pitié.

Oubliez-moi! cela vaut mieux. Mon amitié
Ne peut pas dans votre âme, encor presque enfantine,
Avoir déjà poussé tellement sa racine
Que vous deviez beaucoup souffrir en l'arrachant
Comme une mauvaise herbe éclose dans un champ.
Faites-le, vous disant que cette herbe sauvage
Aurait dans votre cœur fait un mortel ravage.
Perdez tout sentiment pour moi, sans nul regret,
Et même maudissez celui qui l'inspirait.
Dites-vous que je suis un ingrat, un frivole,
Que je quitte ce toit comme l'oiseau s'envole
De l'arbre où tout l'été s'est abrité son nid.
La raison qui bien loin de vos yeux me bannit,
Suzanne, ne cherchez jamais à la comprendre.
Pour moi ne conservez rien de bon, rien de tendre;
Et si mon souvenir persiste, oui, s'il le faut,
Pauvre enfant, que ce soit de la haine plutôt!
Car si j'avais troublé votre exquise innocence,
Si vous deviez souffrir demain de mon absence
Et ne pas m'oublier comme on oublie un mort,
Ce serait dans ma vie un éternel remord.
Adieu! Je ne puis pas en dire davantage. »

Il la tenait toujours par la main.
Un nuage

Passa devant la lune, et tout devint obscur.
Pourtant l'air était calme, et, dans le sombre azur,
Où les sept diamants épars de la Grande Ourse
Vers le septentrion accomplissaient leur course,
Régnait tant de silence et de sérénité
Qu'on aurait pu se croire en une nuit d'été.
Mais tout à coup, ainsi qu'au début d'un orage,
Le poète sentit sur sa main sans courage
Où Suzanne laissait la sienne, doux fardeau,
Tomber une brûlante et lourde goutte d'eau.

Fuis, malheureux! Le temps est long, le monde est vaste.
Fuis! Et pour oublier l'heure à jamais néfaste
Où naquit dans ton sein le remords étouffant
D'avoir troublé la paix de cette pure enfant,
Insensé, plonge-toi dans toutes les ivresses!
Pars! change de climat et change de maîtresses;
Le secret d'oublier que tous veulent en vain,
Cherche-le dans l'amour, dans le jeu, dans le vin;
Tâche de t'étourdir enfin, et cours le monde.
Dans les flots des cheveux dénoués d'une blonde,
Tu pourras rafraîchir parfois ton front pâmé
En respirant cet or fluide et parfumé;
Assis au tapis vert d'où la dame de pique
Darde sur le joueur son œil microscopique,

Tu pourras t'absorber un instant dans l'émoi
De voir un monceau d'or s'élever devant toi;
Sur la table en désordre où coulent les bougies,
Tu pourras, t'accoudant à la fin des orgies,
Noyer dans les vins noirs tes souvenirs amers;
Tu pourras les bercer au roulis des steamers,
Et vers les cieux nouveaux où ton rêve s'égare
Les dissiper avec la vapeur d'un cigare.
Mille chemins divers s'ouvrent devant tes pas;
Va, misérable fou! pars! mais n'espère pas
Que le remords te quitte, et que jamais s'efface
— Quel que soit le destin que l'avenir te fasse
Et jusqu'au dernier jour de ton voyage humain —
Cette larme d'enfant qui tomba sur ta main!

XVI

Il partit, les yeux secs, mais plein de rage sourde.
Aux vitres du coupé, la pluie épaisse et lourde
Faisait, en se brisant, couler de longs ruisseaux.
Les arbres noirs montaient dans le ciel sans oiseaux.
Et le feuillage mort pourrissait dans les boues.
La diligence, avec un bruit grinçant de roues,
Traversait, ruisselante et d'un trot cadencé,

Ce pays que naguère il avait traversé
En mai, quand le printemps splendide se déploie.
Mais Olivier sentait comme une sombre joie
Que l'automne lui fît cet horrible retour.
Prométhée en raillant excite le vautour,
Lear appelle le vent qui tourmente sa tête,
Et les désespérés demandent la tempête !

Aussi quel éclair brille en ses regards flétris
Quand il entend crier enfin ce mot : Paris!
Par la sonorité de la salle d'attente.
Comme il s'installe, avec une fureur contente
Et des gestes nerveux, dans le wagon souillé
Infectant le cigare et le vieux drap mouillé.
— En route ! siffle donc, sombre locomotive!
Ébranle-toi, train noir! et toi, chauffeur, active
Le foyer rouge avec le charbon du tender,
Car le bruit furieux du lourd galop de fer
Et les cris déchirants de la machine en flamme
Peuvent seuls dominer l'orage de cette âme.
A Paris! à Paris! Vole, monstre trop lent!
Dans la nuit des tunnels disparais en hurlant!
Qu'importe que le vent gémisse et que l'eau pleuve?
Va, cours! et pour franchir le vallon ou le fleuve,
Fais des ponts de métal frémir le tablier,

Car ce voyageur sombre a hâte d'oublier,
De s'étourdir... Va donc, infernale machine!
— Enfin, voici là-bas les tuyaux d'une usine,
Des remparts, et plus loin, dans la brume ébauchés,
Des murs, des toits fumants, des dômes, des clochers,
Sous la halle aux arceaux de fer le train fait halte;
C'est Paris! Olivier a sauté sur l'asphalte,
Et, grisé de douleur, de fatigue et de bruit,
Il plonge dans la ville, au tomber de la nuit.

Là, sous le gaz blafard vainqueur du crépuscule,
De toutes parts, la foule effrayante circule.
C'est l'heure redoutable où tout ce peuple a faim.
Sur le seuil des traiteurs et des marchands de vin
L'écaillère, en rubans joyeux, ouvre les huîtres;
Et chez les charcutiers, sous leurs remparts de vitres,
Les poulardes du Mans gonflent leurs dos truffés.
L'odeur d'absinthe sort des portes des cafés.
C'est l'heure où les heureux trop rares de la vie
S'en vont jouir; c'est l'heure où la misère envie!
L'homme qui rit se heurte à l'homme soucieux.
Le lourd omnibus passe en roulant ses gros yeux
Sur l'épais macadam qu'en jurant on traverse.
Tous se hâtent, courant dans la boue et l'averse,
Ceux-ci vers leur besoin, ceux-là vers leur plaisir;

Partout on voit le flot de la foule grossir;
Et l'ivrogne trébuche, et la fille publique
Assaille le passant de son regard oblique.
Le pauvre qui mendie avec un œil haineux
Vous frôle; et sous l'auvent des kiosques lumineux
S'étalent les journaux, frais du dernier scandale.
En un mot, c'est la rue, effrayante et brutale!
Du luxe, des haillons, de la clarté, des cris
Et de la fange. C'est le trottoir de Paris!

Il plongea dans Paris, comme on se jette au gouffre;
Et, depuis lors, c'est là qu'il vit, c'est là qu'il souffre,
Sous un air calme et doux cachant un cœur amer,
Comme un beau fruit d'automne où s'est logé le ver.
C'est là qu'Olivier vit, si l'on appelle vivre
Se livrer au courant qui nous prend et le suivre,
Ainsi que nous voyons une plume d'oiseau
Descendre avec lenteur la pente d'un ruisseau.
N'importe! Olivier vit, supportant comme un autre
Son chagrin. Tous d'ailleurs n'avons-nous pas le nôtre?
Jamais il ne se plaint et souvent il sourit.
Tout comme un autre, il sait répondre aux mots d'esprit
Lancés après souper comme au jeu des raquettes,
Derrière l'éventail amuser les coquettes,
Voir le monde, lorgner les gens à l'Opéra,

Aller au bal, au club, aux eaux, et cætera.
— Le sourire survit au bonheur! Qui peut dire
Cet homme malheureux, puisqu'on le voit sourire?
Savons-nous quand le soir, rêveurs, nous admirons
Le zodiaque immense en marche sur nos fronts,
Combien dans la nature, Isis au triple voile,
La lumière survit à la mort d'une étoile,
Et si cet astre d'or, dont le rayonnement
A travers l'infini nous parvient seulement
Et décore le ciel des nuits illuminées,
N'est pas éteint déjà depuis bien des années?

Donc, mort à toute joie et sans espérer mieux,
Olivier vit et souffre, et peut devenir vieux.
Indifférent à tout ce que le sort lui laisse,
Bon par occasion ou méchant par faiblesse,
Il est pour le vulgaire un sceptique élégant.
Comme on donne sa main, mais sans ôter son gant,
Même au plus cher ami qui de lui le réclame
Il ne dit qu'à moitié le secret de son âme;
Il jette la réserve entre le monde et lui,
Et de son désespoir ne montre que l'ennui.
Né fier, il garde encor la pudeur de sa peine.
Si parfois dans ses vers il fait, comme Henri Heine,
En ces heures de crise où tous nous faiblissons,

« De ses grandes douleurs de petites chansons »,
Il n'y dit pas jusqu'où va sa mélancolie.
Il porte vaillamment sa douleur, et s'il plie,
C'est ainsi qu'une épée à l'acier pur et clair
Et pour se relever en lançant un éclair.
Mais lorsque, tisonnant son foyer plein de cendre,
Jusqu'au fond de son âme il ose encor descendre
Et qu'il en voit l'espoir envolé sans retour;
Quand du temps qui lui reste à vivre sans amour
Son esprit accablé mesure l'étendue,
Songeant à la dernière illusion perdue
Qui fit son triste cœur à jamais se fermer,
Il voudrait bien mourir, ne pouvant plus aimer.

LES RÉCITS

ET

LES ÉLÉGIES

A

MA BONNE ET CHÈRE SŒUR

ANNETTE COPPÉE

je dédie

CE LIVRE ÉCRIT AUPRÈS D'ELLE

F. C.

RÉCITS ÉPIQUES

LES YEUX DE LA FEMME

L'Éden resplendissait dans sa beauté première.

Ève, les yeux fermés encore à la lumière,
Venait d'être créée, et reposait, parmi
L'herbe en fleur, avec l'homme auprès d'elle endormi;
Et, pour le mal futur qu'en enfer le Rebelle
Méditait, elle était merveilleusement belle.
Son visage très pur, dans ses cheveux noyé,
S'appuyait mollement sur son bras replié
Et montrant le duvet de son aisselle blanche;
Et, du coude mignon à la robuste hanche,

Une ligne adorable, aux souples mouvements,
Descendait et glissait jusqu'à ses pieds charmants.
Le Créateur était fier de sa créature :
Sa puissance avait pris tout ce que la nature
Dans l'exquis et le beau lui donne et lui soumet,
Afin d'en embellir la femme qui dormait.
Il avait pris, pour mieux parfumer son haleine,
La brise qui passait sur les lys de la plaine;
Pour faire palpiter ses seins jeunes et fiers,
Il avait pris le rythme harmonieux des mers;
Elle parlait en songe, et pour ce doux murmure
Il avait pris les chants d'oiseaux sous la ramure;
Et pour ses longs cheveux d'or fluide et vermeil
Il avait pris l'éclat des rayons du soleil;
Et pour sa chair superbe il avait pris les roses.

Mais Ève s'éveillait; de ses paupières closes
Le dernier rêve allait s'enfuir, noir papillon,
Et sous ses cils baissés frémissait un rayon.
Alors, visible au fond du buisson tout en flamme,
Dieu voulut résumer les charmes de la femme
En un seul, mais qui fût le plus essentiel,
Et mit dans son regard tout l'infini du ciel.

BLASPHÈME ET PRIÈRE

Quand le déluge eut fait son œuvre salutaire,
La race de Noé pullula sur la terre
Ainsi que les yeux d'or sur les plumes du paon.
Alors dans les vallons fertiles du Liban
Heth et Sidon, issus de Cham, le fils indigne,
Vinrent, pour cultiver le froment et la vigne,
Et furent de puissants chefs devant Jéhovah.

Sidon eut de nombreux enfants qu'il éleva;
Heth devint veuf, après un an de mariage,
Et n'obtint qu'un seul fils, l'espoir de son vieil âge.
Mais, étant en sueur, le soir d'une moisson,
Ce fils but de l'eau froide et fut pris d'un frisson,
Puis mourut; et depuis ce temps, le triste père,
Contre Dieu qui l'accable et qui le désespère,
Se révolte, et souvent même il a blasphémé.

Au contraire, Sidon, de tous les siens aimé,
Est heureux, opulent, sage, pur de tous vices;
Il prie, il jeûne, il offre au ciel des sacrifices;
Et tous ses serviteurs vantent sa piété.

Un jour que tous les deux, par la chaleur d'été,
Sur leurs terres venaient de se mettre à l'ouvrage,
Un nuage effrayant où grondait un orage
Accourut, et le ciel brusquement fut tout noir.

Heth, que rongeait toujours son ancien désespoir,
Levant le poing, cria :
« Frappe, Dieu méchant, frappe!
Et qu'il ne reste plus à mes ceps une grappe!

Je te brave. Peux-tu me faire mal, après
Que tu m'as dérobé le fils que j'adorais?
Va! Que ta foudre éclate et que ta grêle tombe,
Dieu cruel, qui couchas mon enfant dans la tombe!
Commets cette injustice encore, Dieu trompeur!
Je resterai debout. Tu ne me fais pas peur! »

Le nuage passa; car Jéhovah lui-même,
En voyant la douleur, eut pitié du blasphème;
Et l'orage plana sur le champ de Sidon.

Celui-ci, se jetant à genoux, dit :
« Pardon.
Dieu d'équité, pardon! Épargne ma récolte!
Jamais je ne me plains ni je ne me révolte;
Toujours, devant ta face auguste, j'ai tremblé;
Et tu protégeras mon raisin et mon blé.
Depuis le temps déjà lointain où j'étais jeune,
Je dis fidèlement ma prière et je jeûne;
Tu dois m'en savoir gré. Souvent sur ton autel,
Seigneur, Dieu Tout-Puissant, l'Unique et l'Immortel,
Ma main a répandu le sang de mes génisses.
Je n'ai point fait de mal, pour que tu me punisses.
Ne me laisse donc pas te supplier en vain,
Roi du ciel, et défends ma farine et mon vin! »

Mais comme la prière, au Seigneur adressée,
Déplaît quand elle part d'une âme intéressée,
Contre l'avare en pleurs l'Éternel s'irrita,
Et ce fut sur Sidon que l'orage éclata.

SENNACHÉRIB

Lorsque Sennachérib eut vaincu la Chaldée,
Et que sa gloire y fut solidement fondée,
Il emmena captif tout le peuple. Aux plus vieux
L'on coupa les deux mains et l'on creva les yeux;
Le reste lui bâtit des palais dans Ninive.

Or, un jour qu'il passait à cheval sur la rive
Du Tigre, en habit d'or de perles constellé,
Il vit un grand vieillard, aveugle et mutilé,

De l'ancienne victoire épouvantable preuve,
Que deux beaux jeunes gens conduisaient près du fleuve
Et semblaient entourer d'un respect filial.

Le roi Sennachérib arrêta son cheval
Et, tout en s'appuyant d'une main sur la croupe,
Longtemps et tout pensif il contempla ce groupe.

Le plus jeune des fils du vieillard étranger
Lui présentait du pain et le faisait manger,
Et l'aîné, le guidant avec un soin servile,
Lui décrivait tout haut les beautés de la ville.
Car, pour le pauvre infirme, errant par les chemins,
L'un avait des regards et l'autre avait des mains.

Le roi remit au pas sa bête reposée;
Mais en passant la main sur sa barbe frisée,
Il songeait :
« Cet esclave a de bons fils. Pourquoi
Suis-je jaloux de lui? N'en ai-je donc pas, moi?
Les nombreux descendants de ma race prospère
Entourent de respect leur seigneur et leur père.
Pourquoi de leur amour ne serais-je pas sûr?
Je les ai faits puissants et riches dans Assur;
Je leur ai confié d'immenses satrapies;

Quand j'ai vaincu les Juifs et les Mèdes impies,
J'ai donné ce butin splendide à mes enfants;
N'ont-ils point des chevaux, de l'or, des éléphants,
Des femmes, des palais de granit, où les mène
Un chemin de taureaux ailés à face humaine,
Toutes les voluptés possibles sous leurs pas ?
Je les comble. Pourquoi ne m'aimeraient-il pas?
Je dois être aimé d'eux ainsi que je les aime,
Des deux aînés surtout, mes deux préférés même,
Ceux qui marchent toujours aux côtés de mon char,
Mon fils Adraméleck et mon fils Sarrazar.
Qui gouvernent sous moi mon empire et le gèrent. »

Cette nuit-là, ses deux fils aînés l'égorgèrent.

LE PHARAON

Le devin Thoutmès quatre est mort, et sa momie
Est dans son hypogée à jamais endormie;
Thoutmès quatre est au rang des dieux-rois. Et son fils,
Le nouveau pharaon d'Égypte, Aménophis,
A pris possession du trône de son père.
Coiffé du bandeau d'or où se tord la vipère,
Le torse droit, les mains sur les cuisses, les yeux
Perdus dans on ne sait quel rêve soucieux,
Un morne et froid sourire à ses lèvres lippues,

Il reçoit, au milieu des colonnes trapues
De son palais couvert d'hiéroglyphes peints,
L'hommage des guerriers et des prêtres thébains.
Sur les trépieds d'airain fument les aromates;
Et, prosterné, le chef des hiérogrammates
Lui prédit les grandeurs de son règne futur :
« Salut, roi de Kémit! pharaon trois fois pur,
En qui sont la santé, la vigueur et la vie!
Parle. Ta volonté sainte sera servie.
C'est pour toi que les trois gardiens, Fré, Knef et Fta,
Rendent le Nil fécond de la source au delta,
Et pour toi que les sphinx et les cynocéphales
Lancent vers le soleil leurs clameurs triomphales.
Ordonne, pharaon sublime! Que veux-tu?
La récolte est à toi jusqu'au moindre fétu :
Dicte un ordre, et ce peuple immense, tu l'affames.
A toi l'Égypte! A toi les hommes et les femmes,
Et les produits du sol, et tous les animaux!
Veux-tu la gloire? Eh bien! roi puissant, dis deux mots,
Et nous rassemblerons ta flotte et tes armées :
Les nations seront par ton bras décimées,
Et tu feras courir leurs plus fameux guerriers,
Captifs près de ton char, comme des lévriers;
Et tu reculeras au loin ton territoire
Et graveras partout ta stèle de victoire.

Parle! Dédaignes-tu la guerre et ses hasards?
Ton cœur est-il épris des plaisirs et des arts?
O maître, fais-nous donc savoir ta fantaisie,
Et parmi les parfums cent esclaves d'Asie,
Radieuses ainsi que l'aurore en été
Et parant de bijoux leur brune nudité,
Au son des tambourins et des doubles crotales
T'enivreront de leurs danses orientales!
Ton caprice veut-il construire un monument
Où dure ta mémoire impérissablement
Et près de qui seront trop petits et timides
Le Lac, le Labyrinthe et les trois Pyramides?
Rêve aussi colossal que tu pourras rêver,
Fils des dieux! et, pour toi, nous ferons soulever
Des milliers de blocs lourds par des millions d'hommes.
O pharaon! tout est à toi dans les vingt nomes,
Le soldat casqué d'or, le prêtre circoncis,
Le scribe, l'artisan à son travail assis,
Ceux de tous les métiers et de toutes les castes,
Et jamais tes désirs ne seront assez vastes.
Parle, ordonne, commande! et nous obéirons. »

Il dit; et tous sont là, muets, courbant leurs fronts.
Mais, se sentant le cœur plein d'un dégoût immense

Et s'étant demandé comme il sied que commence
Ce règne qu'on lui peint si prospère et si beau,
Le jeune roi répond :
« Bâtissez mon tombeau. »

L'HIRONDELLE DU BOUDDHA

A EDMOND DE GUERLE

Quand son enseignement eut consolé le monde,
Le Bouddha, retiré dans la djongle profonde
Et du seul Nirvâna désormais soucieux,
S'assit pour méditer, les bras levés aux cieux;
Et gardant pour toujours cette sainte attitude,
Il vécut dans l'extase et dans la solitude,
Concentrant son esprit sur un rêve sans fin
Avant d'être absorbé par le Néant divin.
Le temps avait rendu tout maigre et tout débile

Le corps ossifié de l'ascète immobile;
Les lianes grimpaient sur son torse engourdi
Que ne réchauffait plus le soleil de midi;
Et ses yeux sans regard, dans leurs mornes paupières,
Semblaient avoir acquis la dureté des pierres.
Il aurait dû mourir, par la faim consumé;
Mais les petits oiseaux, dont il était aimé,
Les oiseaux qui chantaient dans les branches fleuries,
Venaient poser des fruits sur ses lèvres flétries.
Et, depuis très longtemps, c'est ainsi que vivait
Le Bouddha vénérable, absolument parfait.

Donc mille et mille fois, et mille fois encore,
La lune qui blanchit et le soleil qui dore
Les forêts, sur son front tour à tour avaient lui,
Sans que se fût distraite un seul instant en lui
Sa pensée, en un songe immuable perdue,
Lorsque dans sa main droite, au ciel toujours tendue,
Dans sa main sèche et grise ainsi que du granit,
Une hirondelle vint, un jour, et fit son nid.

L'extase du Bouddha ne parut point troublée
Par cette confiante et fidèle exilée
Qui, franchissant du vol la montagne et la mer,
Des froids climats du Nord revenait, chaque hiver,

Et retrouvait toujours son nid chaud et paisible
Dans le creux de la main du rêveur impassible.
A la fin, cependant, elle ne revint plus.

Et, quand les derniers temps furent bien révolus
Du retour des oiseaux que l'exil seul protège,
Lorsque l'Himalaya se fut couvert de neige
Et lorsque tout espoir fut perdu, le Bouddha
Détourna lentement la tête; il regarda
Sa main vide; et les yeux du divin solitaire,
Qui depuis si longtemps n'avaient rien vu sur terre,
Ses yeux tout éblouis d'immensité, ses yeux
Éteints et fatigués de contempler les cieux,
Ses yeux aux cils brûlés, aux paupières sanglantes,
S'emplirent tout à coup de deux larmes brûlantes;
Et celui dont l'esprit était resté béant
Devant l'amour du vide et l'espoir du néant,
Et qui fuyait la vie et ne voulait rien d'elle,
Pleura, comme un enfant, la mort d'une hirondelle.

UN ÉVANGILE

En ce temps-là, Jésus, seul avec Pierre, errait
Sur la rive du lac, près de Génésareth,
A l'heure où le brillant soleil de midi plane,
Quand ils virent, devant une pauvre cabane,
La veuve d'un pêcheur, en longs voiles de deuil,
Qui s'était tristement assise sur le seuil,
Retenant dans ses yeux la larme qui les mouille,
Pour bercer son enfant et filer sa quenouille.

[illegible] par [illegible],
Le [illegible] sans être vus.

[illegible] le [illegible]eau s'apprête.
Un mendiant, portant un vase sur sa tête,
Vint à passer, et dit à celle qui filait :
« Femme, je dois porter ce vase plein de lait
Chez un homme logé dans le prochain village.
Mais, tu le vois, je suis faible et brisé par l'âge.
Les maisons sont encore à plus de mille pas,
Et je sens bien que, seul, je n'accomplirai pas
Ce travail, que l'on doit me payer une obole. »

La femme se leva sans dire une parole,
Laissa, sans hésiter, sa quenouille de lin
Et le berceau d'osier où pleurait l'orphelin,
Prit le vase, et s'en fut avec le misérable.

Et Pierre dit :
« Il faut se montrer secourable,
Maître ! mais cette femme a bien peu de raison
D'abandonner ainsi son fils et sa maison
Pour le premier venu qui s'en va sur la route.
A ce vieux mendiant, non loin d'ici, sans doute
Quelque passant eût pris son vase, et l'eût porté. »

Mais Jésus répondit à Pierre :
« En vérité,
Quand un pauvre a pitié d'un plus pauvre, mon Père
Veille sur sa demeure et veut qu'elle prospère.
Cette femme a bien fait de partir sans surseoir. »

Quand il eut dit ces mots, le Seigneur vint s'asseoir
Sur le vieux banc de bois, devant la pauvre hutte;
De ses divines mains, pendant une minute,
Il fila la quenouille et berça le petit;
Puis, se levant, il fit signe à Pierre, et partit.

Et, quand elle revint à son logis, la veuve,
A qui de sa bonté Dieu donnait cette preuve,
Trouva — sans deviner jamais par quel ami —
Sa quenouille filée et son fils endormi.

LA HONTE

Saint Éphrem, que jamais le démon ne fit choir,
Dans un faubourg de Tyr se promenait, un soir,
Rêvant du paradis et l'âme aux cieux ravie,
Lorsqu'une femme impure et de mauvaise vie,
Qui dans ce lieu désert avait suivi ses pas,
Le prit par son manteau, lui murmurant tout bas
Des propos tentateurs et brûlants de luxure.
Le saint abbé des mains de cette créature
Dégagea son habit, sans témoigner d'émoi,

Et fit signe à la femme, en lui disant : « Suis-moi ! »
Et, lorsqu'il eut conduit la courtisane vile
Sur le port, au moment où les gens de la ville
Regardaient le soleil dans la mer s'engloutir
Et les vaisseaux entrer dans la rade de Tyr :
« Arrêtons-nous, — dit-il à la fille perverse, —
Afin que sur-le-champ j'aie avec toi commerce. »

La femme — elle expia tous ses péchés depuis —
Dit alors :
« Es-tu fou, vieillard ? Je ne le puis
Au milieu de ce peuple et devant tant de monde. »

Mais Éphrem s'écria :
« Si ton état immonde
Te fait rougir devant les hommes, en ce lieu,
Que ne rougis-tu donc, ô femme, devant Dieu,
Dont le regard connaît toute chose cachée ? »

Et, par cette parole ayant l'âme touchée,
Confuse, elle s'enfuit ; et, depuis ce moment,
Elle fit pénitence et vécut saintement.

L'ARAIGNÉE DU PROPHÈTE

Mohammed, qui venait d'épouser Kadidja,
N'était qu'un chamelier de l'Hedjas; mais déjà
Las de voir adorer des idoles ingrates,
Son esprit méditait les sublimes sourates
Du Koran et rêvait la grandeur d'un seul Dieu,
En plein désert, devant l'infini du ciel bleu.

Or, à l'heure torride où le soleil accable
Les chameaux et les fait se coucher dans le sable,
Accroupis et brisés sur leurs rugueux genoux,
Mohammed, en sueur sous le poids du burnous,
Vit, près de lui, s'ouvrir une caverne sombre;
Et, tenté par le calme et la fraîcheur de l'ombre,
Celui qui fut plus tard le Prophète et l'Émir
Dans ce trou de lion se coucha pour dormir;
Et, lorsqu'ayant posé sous sa tête une pierre,
Il allait sommeiller et fermait la paupière,
Une énorme araignée, au ventre froid et gras,
Glissa de son long fil et courut sur son bras.
Brusquement mis sur pieds d'un bond involontaire,
Mohammed rejeta l'insecte immonde à terre,
Et, frissonnant, sans lui laisser le temps de fuir,
Leva pour l'écraser sa sandale de cuir.
Mais soudain il songea que, puisque Dieu la crée,
La bête la plus laide est utile et sacrée,
Et que l'homme, déjà trop plein de cruauté,
Ne doit la mettre à mort que par nécessité;
Et, clément, il laissa partir l'horrible bête.

Depuis lors, bien du temps a passé.

Le Prophète

Aux ordres de la loi musulmane a soumis
Sa femme, ses enfants, ses parents, ses amis.
Chaque jour, à sa voix, l'Islam s'accroît du triple.
Aux plus lointains pays du désert maint disciple
S'en est allé, portant, cachés sous ses habits,
Les saints versets écrits sur des os de brebis;
Et vingt tribus au seul Allah rendent hommages.
Pourtant les vieux Mekkains, adorateurs d'images,
Dont la grande mosquée accueillait à la fois
Trois cent soixante dieux d'or, d'argile et de bois,
Et ceux à qui les djinns font peur, et les sectaires
D'Hobal, et le bas peuple, avide de mystères,
Qui prit pour une idole et qui divinisa
La vierge byzantine avec l'enfant Issa,
Et tous ceux qui tuaient leurs filles en bas âge,
Ont pris en sainte horreur l'homme pieux et sage
Qui leur parle d'un Dieu qu'ils ne comprennent pas;
Ils souillent de crachats la trace de ses pas;
Et la calme douceur qu'il garde sous l'outrage
Augmente leur colère et redouble leur rage.
On brandit le candjiar, en lui montrant le poing,
Et le Prophète va périr, s'il ne fuit point.

Une nuit donc, il part, seul avec Abou-Beckre.

Or, songeant que parfois le proscrit qu'on exècre
Revient en conquérant terrible et meurtrier
Et courbe tous les fronts jusqu'à son étrier,
Les vieux cheicks, qui joignaient la prudence à la haine,
Envoyèrent après Mohammed, par la plaine,
Des cavaliers ayant l'ordre de l'égorger.

Mais le Prophète alors se souvint du berger.
Par des sentiers gravis jadis avec ses chèvres
Entraînant Abou-Beckre, et le doigt sur les lèvres,
Il put gagner sa grotte ancienne, il s'y cacha,
Et, pendant tout un jour, en vain on le chercha.
Ils étaient là, muets, dans l'ombre qui consterne,
Lorsque les assassins, à l'huis de la caverne,
Parurent, l'œil au guet et l'arc déjà tendu.
Le Prophète frémit, en se croyant perdu;
Mais, par protection du Très-Haut, l'araignée,
Du sage Mohammed autrefois épargnée,
Avait filé sa toile au seuil de ces rochers
Où les deux fugitifs étaient alors cachés;
Et cette aérienne et fragile barrière
Suffit pour arrêter la bande meurtrière,
Qui revint sur ses pas, pensant qu'un corps humain
N'aurait pu se glisser dans cet étroit chemin
Sans détruire en passant l'araignée et ses toiles.

La nuit vint, et, marchant sous le ciel plein d'étoiles,
Le Prophète, sans crainte et libre, s'en alla.

Allah ! Allah ! il n'est pas d'autre Dieu qu'Allah !

LE JUGEMENT DE L'ÉPÉE

Quand Guntz Tête-de-Fer revint de Palestine,
Une nuit qu'il veillait, couché sous la courtine,
Près de sa femme Hilda, fille de Suénon,
Il l'entendit, tout bas, en rêve, dire un nom,
Un nom d'homme, celui d'un voisin de sa terre.
Guntz est jaloux : il croit son épouse adultère,
Va prendre son épée et la tire à demi.
Mais, devant la candeur de ce front endormi,

Qui repose, parmi la chevelure brune,
Et que vient effleurer un doux rayon de lune,
Il s'arrête, il hésite ; et le rude seigneur
Sent son amour en lui plus fort que son honneur.
Son oreille pourtant ne peut s'être trompée.
— Guntz voulut prendre alors conseil de son épée,
Celle que ses aïeux portaient de père en fils.
Il la déposa donc devant le crucifix,
Sur le prie-Dieu, sortie à moitié de sa gaine,
Et lui dit :
« Mon épée, ô ma bonne africaine !
Toi que j'ai retrempée au sang du Sarrasin,
Qu'en dis-tu? Mon épouse a nommé le voisin
Dans son rêve; et je crois qu'elle m'est infidèle,
Mais je n'en suis pas sûr. Dis, que penses-tu d'elle?
Je connais ton horreur de toute trahison
Et puis te confier l'honneur de ma maison;
Ton clair regard d'acier, amie, est seul capable
De lire dans cette âme innocente ou coupable;
Tu ne voudrais pas voir dormir auprès de moi
Une femme moins pure et moins fière que toi.
Pour que je lui pardonne ou qu'elle soit frappée,
Juge-la donc ! »
Alors, la noble et juste épée,
Qui savait que, malgré qu'elle eût le cœur touché,

Hilda n'avait jamais accompli le péché
Avec le chevalier qu'elle nommait en songe,
La généreuse épée, exempte de mensonge,
Ne voulut pas que Guntz agît comme un bourreau,
Et, brusque, elle rentra d'elle-même au fourreau.

LES DEUX TOMBEAUX

Timour-Leng, conquérant de l'Inde et de la Perse,
Qui, comme des moutons que le lion disperse,
Vit fuir devant ses pas les peuples par troupeaux,
Le grand Timour, avait le culte des tombeaux.
Et lorsque ses Mongols avaient pris une ville
Et qu'ils avaient traité la population vile
Comme un champ de blé mûr que moissonne la faux,
Lorsqu'ils avaient construit de grands arcs triomphaux
Avec de la chaux vive et des têtes coupées,

Timour, parmi les cris et les lueurs d'épées,
Sans daigner regarder le lugubre décor,
Monté sur un cheval caparaçonné d'or,
Passait, l'esprit plongé dans quelque rêve austère,
Allait au champ des morts, et mettait pied à terre.
Au milieu des tombeaux longtemps il errait, seul,
Et, quand il rencontrait celui d'un grand aïeul,
D'un iman, d'un poète ou d'un guerrier célèbre,
Comme Timour avait la piété funèbre
Des sages qui souvent se disent qu'ils mourront,
Il s'inclinait, touchant le sépulcre du front.

Le chef des cavaliers aux longs bonnets de feutre
Voulut qu'on épargnât Thous comme ville neutre,
Après qu'on l'eut forcée, un jour du Ramazan,
Parce que Firdousi, le poète persan,
Avait jadis passé dans Thous sa vie entière.
Il alla visiter sa tombe au cimetière,
Et, comme un charme étrange attirait son esprit
Vers cette sépulture, il voulut qu'on l'ouvrît.

Le cercueil du poète était jonché de roses.

Timour se demanda quelles métamorphoses,
Après que le dernier de ses jours aurait lui,

Pourrait subir le corps d'un héros tel que lui ;
Et, regagnant les hauts plateaux de sa patrie,
Il passa par Cara-Koroum, en Tartarie,
Où Djinghiz-Khan repose en un temple d'airain.
On souleva devant l'illustre pèlerin,
Tombé sur les genoux et courbant son échine,
Le marbre qui couvrait le vainqueur de la Chine ;
Mais Timour détourna la tête en frémissant.

La tombe du despote était pleine de sang.

LE LISERON

Près de la vieille Égra, dans la Bohême noire,
Rude et sombre contrée à la sanglante histoire,
Le pâtre au voyageur désigne encor du doigt
Un très ancien moutier des sœurs de Saint-Benoît,
Écroulé sous l'assaut des lierres parasites.

Du temps que Sigismond fit contre les Hussites
L'épouvantable guerre où tant de sang coula,
Cette maison avait pour abbesse Thécla,
Qu'on honore à présent comme une bienheureuse.

Fleur délicate éclose en cette époque affreuse,
Thécla, dès sa première enfance, avait été
Un modèle d'ardente et douce charité.
Au ciel noir de ce temps on voyait cette étoile.
Noble et belle, elle avait à vingt ans pris le voile
Et portait le bâton pastoral et l'anneau,
Comme saint Dominique et comme saint Bruno.
Trouvant toute faiblesse aux autres naturelle,
Elle n'était jamais assez dure pour elle,
Voulait qu'on l'éveillât dans son premier sommeil
Et portait sur la chair un cilice pareil
A la robe de crin des vieux anachorètes.
Mais ces austérités, qu'elle tenait secrètes
Et que lui reprochait parfois son confesseur,
N'altéraient point l'exquise et charmante douceur
De son commandement sur ses bénédictines.
Goûtant la poésie et les lettres latines,
Elle expliquait le sens des textes les moins clairs,
Au grand étonnement des lettrés et des clercs;
Mais l'abbesse était bonne encor plus que savante,
Des pauvres elle était la très humble servante
Et parfois, dans la rue, embrassait un lépreux.
Elle avait accompli des miracles nombreux.
Un jour, au lever-Dieu, devant tous les fidèles,
Elle avait imposé silence aux hirondelles

Qui, dans la nef gothique ayant fait leurs abris,
Troublaient en ce moment l'office de leurs cris;
Et, sur l'ordre sorti de ses lèvres naïves,
S'envolant aussitôt sous les vieilles ogives,
Jusqu'au *Benedicat* les oiseaux s'étaient tus.
Au loin se répandait l'odeur de ses vertus,
Ainsi qu'un vent du sud tout parfumé de roses.
Ses deux mains pour donner étaient toujours décloses;
Et quand elle passait, grande sous le froc blanc,
Ses beaux regards baissés, le chapelet au flanc,
Sa personne unissait dans un divin mélange
La grâce de la femme et la force de l'ange.

Dans ce cœur tout céleste, il n'était donc resté
Aucun attachement pour la terre, excepté
Le vif amour des fleurs qu'avait la bonne sainte;
Elle les adorait. Devant une jacinthe,
Une pervenche, un lys, une rose, un œillet,
Son regard attendri tout à coup se mouillait.
Ainsi que d'un penchant coupable à la mollesse,
Elle s'en accusait; mais c'était sa faiblesse.
Elle avait dans son cœur, tout bas interrogé,
Comme le sentiment d'un amour partagé
Devant ses chères fleurs. Autour de sa fenêtre
Un églantier grimpait, qui semblait la connaître;

Comme si de la voir le jasmin fût charmé,
Pour elle il exaltait son arome embaumé
Et doux comme une voix qui murmure : « Je t'aime! »
Quand venait la Toussaint, le pâle chrysanthème
Lui souriait encor sous les feuillages bruns;
Et les fleurs lui rendaient son amour en parfums.

Or, ce fut dans la paix profonde de ce cloître,
Dont le pieux renom ne cessait de s'accroître,
Qu'un jour une nouvelle affreuse pénétra.

Après avoir rompu le colloque d'Égra,
Procope le Tondu, le chef des Taborites,
Relevait l'étendard des doctrines proscrites
Que Jean Huss proclama du haut de son bûcher,
Et contre l'Empereur s'apprêtait à marcher;
Et Thécla savait bien que, si son monastère
Se trouvait sur les pas de l'horrible sectaire,
Il l'anéantirait par la flamme et le fer
Et n'épargnerait point ces béguines d'enfer
Qui relevaient du pape, ainsi que leur abbesse,
Et qui communiaient sous une seule espèce.
Sauve qui peut! Le cri de terreur est jeté.
L'Éger roule à présent un flot ensanglanté
Où des cadavres nus s'en vont à la dérive.

Car Procope a quitté Tabor! Procope arrive!
Au rappel de l'affreux tambour qu'on fabriqua
Avec la rude peau du borgne Jean Ziska,
Tous sont venus, Saxons, Bohêmes et Moraves.
Procope arrive! Il marche, avec vingt mille braves,
Trente canons de siège et deux cents chariots,
Sur Fritz le Querelleur et ses Impériaux.
S'il rencontre un couvent, il le brûle, et massacre
Quiconque est tonsuré, moine, abbé, clerc ou diacre.
Il est pieux, austère, impassible, inhumain,
Atroce; il a toujours l'Évangile à la main.
Parmi des flots de sang et des torrents de larmes
Il passe. Ses soldats, dans un couvent de carmes,
Ont pris ces malheureux, leur ont coupé les pieds,
Puis, monstrueux bourreaux, sur ces estropiés
Frappant tous à grands coups de gaule et de lanière
Les ont martyrisés d'une telle manière
Qu'ils les ont fait courir sur leurs moignons sanglants.
Aussi, par les chemins, pauvres fuyards tremblants,
Portant leurs vases d'or et leurs saintes reliques,
On ne rencontre plus que prêtres catholiques
Qui demandent asile et de qui nul ne veut;
Car Procope est en route! Il vient! Sauve qui peut!

Mais plus se rapprochait la sanguinaire armée

Et moins Thécla semblait avoir l'âme alarmée;
Elle était sans terreur, comme un ancien martyr;
Et, quand un paysan vint, un soir, l'avertir
Que des troupes sonnant une marche guerrière
Venaient par le chemin qui longeait la rivière,
L'abbesse fit ouvrir, contre tous les avis,
La grande porte et fit baisser le pont-levis.
Puis elle conduisit ses sœurs et ses novices
Dans le chœur, éclairé comme pour les offices,
Et leur fit réciter les prières des morts.

Sur un bai-brun rétif et qui blanchit le mors,
Voici Procope. Il vient dans un bruit de fanfare;
Et sur le ciel sanglant derrière lui s'effare
Le sombre gonfanon des Frères de Tabor,
Sur lequel est brodé le grand calice d'or.
Les routes du vallon sont toutes occupées
Par un fourmillement de lances et d'épées;
Et huit bœufs, balayant la terre du fanon,
Traînent auprès du chef un énorme canon
Autour duquel s'enroule une guivre de bronze,
Lourde pièce fondue en mil quatre cent onze
Par Ali, le sorcier de Prague, et dont le son
Était si foudroyant qu'il donnait le frisson
Aux plus vieux batailleurs jusqu'au fond de leurs chausses

Et faisait avorter au loin les femmes grosses.
Sous les murs du couvent, juste au milieu du val,
Procope le Tondu descendit de cheval
Et, se tournant alors vers les gens de sa suite :

« Cage ouverte! dit-il; les oiseaux sont en fuite;
Nous arrivons trop tard. »
Et, le sourcil froncé,
Farouche, il s'avança jusqu'au bord du fossé.
Mais, après un regard sous le vieux portail sombre,
Il recula, voyant une lueur dans l'ombre.
C'était l'église ouverte, et les cierges flambants,
L'autel avec sa croix, les nonnes sur leurs bancs;
Et tout à coup l'abbesse et ses bénédictines,
Sans aucun tremblement dans leurs voix argentines,
Entonnèrent un triste et long *Pie Jesu*.
Saisi par un émoi qu'il n'avait jamais eu,
L'homme hésita. Très brave, il estimait les braves.
Il fit camper et mettre aux chevaux les entraves,
Ota son morion et but un verre d'eau.
Puis, prenant à l'écart Ruprecht de la Moldau :

« Frère, j'ai du penchant pour cette brave abbesse,
Lui dit-il. L'huis qu'on m'ouvre et le pont qu'on m'abaisse
Me gênent. Je serais trop lâchement vainqueur

De vingt filles chantant des prières en chœur.
Épargnons-les. »

Ruprecht fut d'un avis contraire :
« Prends garde d'irriter nos hommes, vaillant frère :
Cette nonne les brave ; et d'ailleurs sois certain
Que ces femmes en blanc qui beuglent du latin
A leur premier aspect tomberont en syncope.
Livre-nous ce moutier, c'est plus sûr. »

Mais Procope
N'écoute déjà plus celui qui lui répond.
Il a pris un parti. Revenant vers le pont
Et défiant des yeux le calme monastère,
Il tire son épée et plante l'arme en terre.
« Au nom du Père, au nom du Fils et de l'Esprit,
Dit-il, si mon estoc prend racine et fleurit
Cette nuit, c'est qu'alors Dieu veut que ces chrétiennes
Chantent paisiblement désormais leurs antiennes ;
Et, dès l'aube, aussi vrai que Jean Huss fut martyr,
Sans leur faire aucun mal, je m'engage à partir. »

Puis le soldat s'en fut reposer sous sa tente.

La nuit vint, nuit sereine, étoilée, éclatante,

Et dont le clair de lune argentait tout l'azur;
Et les nonnes en chœur, dans l'air tranquille et pur,
Lançaient toujours le chant de leurs voix solennelles,
Qu'interrompait parfois le cri des sentinelles
Debout auprès des feux qui se courbaient au vent.

Enfin l'aurore emplit le ciel vers le levant.
Tout s'émut. Le son grêle et perçant des trompettes
Éveilla dans le camp les hommes et les bêtes;
Le soleil du matin, oblique et froid encor,
Fit sur les fronts casqués courir un frisson d'or,
Et, sortant de sa tente au milieu d'un murmure,
Procope, revêtu déjà de son armure,
Revint au pont-levis pour revoir son estoc.
Du couvent, grand ouvert et calme sur le roc,
Toujours l'hymne pieux s'envolait dans la nue.
La lourde épée encore en terre, droite et nue,
N'avait pas pris racine et n'avait pas fleuri;
Mais, pour vivre un seul jour, en une nuit mûri,
Un liseron, autour de la lame immobile,
Avait fait tournoyer sa spirale débile.
La moindre de ces fleurs que l'abbesse aimait tant
Tenait captif le glaive au reflet éclatant,
Et, suave et charmant comme un œil qui regarde,
Son frais calice bleu fleurissait sur la garde.

Procope demeura pendant un long moment,
Regardant l'humble fleur, songeant à son serment,
L'âme d'inquiétude et de stupeur frappée;
Puis enfin :

« Donnez-moi, dit-il, une autre épée,
Et qu'on lève le camp!... Mon cheval!... Nous partons. »

Et, traînant après lui cavaliers et piétons
Qu'un liseron des bois avait remplis de crainte,
Il s'éloigna.

La fleur avait sauvé la sainte.

MOISSON D'ÉPÉES

Dans un bourg sur la Loire, on conte que naguère
La Pucelle passa sur sa jument de guerre
Et dit aux habitants :

« Armez-vous et venez. »
Un échevin, suivi de vieillards consternés,
Lui répondit :

« Hélas ! pauvres gens que nous sommes !
Les Anglais ont tué les meilleurs de nos hommes.

Hier ils étaient ici. Le cheval de Talbot
Dans le sang de nos fils a rougi son sabot.
Seuls, nous leur survivons, vieux, orphelins et veuves,
Et notre cimetière est planté de croix neuves. »

Mais la brave Lorraine, aux regards triomphants,
S'écria :

« Venez donc, les vieux et les enfants! »

L'homme reprit, les yeux aveuglés par les larmes :

« Hélas! les ennemis ont pris toutes nos armes,
La dague avec l'estoc, les flèches avec l'arc.
Nous voudrions vous suivre, ô bonne Jeanne d'Arc!
Mais nous n'avons plus même un couteau. »

La Pucelle
Joignit alors les mains, tout en restant en selle,
Et quand elle eut prié :

« Tu m'as bien dit, je crois,
Que votre cimetière était rempli de croix?
— Je l'ai dit.
— Eh bien donc, allons au cimetière. »

Et la vierge, entraînant la foule tout entière
Où déjà plus d'un front rougissait de remords,
Piqua sa jument blanche et vint au champ des morts.
Or, monsieur saint Michel exauça la prière
Que murmurait tout bas la naïve guerrière;
Et, quand elle arriva dans le lieu du repos,
Les croix que l'on avait, pour ses nombreux tombeaux,
Faites hâtivement de deux branches coupées,
Par miracle et soudain devinrent des épées,
Et le soleil brillait sur leurs gardes de fer,
Si bien qu'en ce moment chaque tombe avait l'air,
Avec l'ordre du ciel étant d'intelligence,
De présenter une arme et d'implorer vengeance.

Alors, Jeanne aux chrétiens à ses pieds prosternés
Répéta simplement :

« Armez-vous et venez!
Car Dieu fera cesser par moi votre souffrance
Et la grande pitié du royaume de France. »

LA TÊTE DE LA SULTANE

A GUSTAVE FLAUBERT

Le fils du grand Mourad, le sultan Mahomet,
Quand il veillait le jour, la nuit quand il dormait,
N'avait qu'une pensée et qu'un rêve : Byzance!
Parfois, dans un léger caïque de plaisance
Qu'emportaient sur la mer vingt robustes rameurs,
Pensif, il écoutait les confuses rumeurs
De la ville, et voyait, mais de trop loin encore,
Ses dômes se mirer dans l'azur du Bosphore.

La Tête de la Sultane

LA TÊTE DE LA SULTANE

A GUSTAVE FLAUBERT

Le fils du grand Mourad, le sultan Mahomet,
Quand il veillait le jour, la nuit quand il dormait,
N'avait qu'une pensée et qu'un rêve : Byzance!
Parfois, dans un léger caïque de plaisance
Qu'emportaient sur la mer vingt robustes rameurs,
Pensif, il écoutait les confuses rumeurs
De la ville, et voyait, mais de trop loin encore,
Ses dômes se mirer dans l'azur du Bosphore.



La Tête de la Sultane

LA TÊTE DE LA SULTANE

A GUSTAVE FLAUBERT

Le fils du grand Mourad, le sultan Mahomet,
Quand il veillait le jour, la nuit quand il dormait,
N'avait qu'une pensée et qu'un rêve : Byzance!
Parfois, dans un léger caïque de plaisance
Qu'emportaient sur la mer vingt robustes rameurs,
Pensif, il écoutait les confuses rumeurs
De la ville, et voyait, mais de trop loin encore,
Ses dômes se mirer dans l'azur du Bosphore.



LA TÊTE DE LA SULTANE

Comme un noble étalon irrité par un taon
Ayant toujours au cœur ce désir, le sultan
Savait que les soldats lui seraient nécessaires,
Et souvent il jetait de l'or aux janissaires.
Mais ceux-ci, par la paix trop longue corrompus,
N'étaient jamais assez abreuvés ni repus,
Et réclamaient de lui toujours plus de largesse,
Si bien que Mahomet, dans sa haute sagesse,
De leur plainte vénale un jour se fatigua.
Furieux, il avait souffleté leur aga,
Et s'était enfermé dans son harem de Brousse.

Comme la soldatesque aisément se courrouce,
Bientôt l'émeute, avec ses cris et ses sifflets,
S'agita sourdement autour du vieux palais
Qui demeurait toujours clos, muet et terrible.
Devant le mur roussi que l'ardent soleil crible,
La foule des soldats mutins, qu'on reconnaît
A la cuiller de bois pendue à leur bonnet,
Se rassemble et s'indigne en tumultueux groupes.
Car on a répandu ce bruit parmi les troupes
Que celui qui les traite avec tant de dédain,
Dans un kiosk enfoui sous l'ombre d'un jardin
Où, même en plein midi, le jour à peine filtre,
Accablé de langueur et charmé par un philtre,

Fatigue de son poids les coussins d'un sopha;
On dit qu'une Épirote aux yeux bleus triompha
De ses anciens désirs de guerre et de victoire,
Et que Mahomet deux, au mépris de sa gloire,
Ne veut plus désormais que vivre par les sens
Et, la guitare en main, chanter des vers persans.
Et la révolte croît comme la mer qui monte.

« Honte au sultan lascif et lâche! cent fois honte!
Répète en menaçant le murmure irrité,
Comme un bourdonnement de mouches en été.
L'argent qu'on réclamait, on n'y songe plus guère.
Nous voulons des combats, du sang et de la guerre.
Le grand sabre d'Othman se rouille. Prétend-on
Nous engraisser pour rien de riz et de mouton?
On se fût contenté de trois aspres de paie;
Mais malheur au sultan qu'un candjiar effraie
Et que deux yeux pervers tiennent en leur pouvoir!
Qu'il vienne! Nous voulons lui parler et le voir,
Et nous n'attendrons pas plus longtemps sa réponse.
Ouvrez-nous sur-le-champ la porte, ou qu'on l'enfonce!
Nul de nous n'est un chien qu'on lui dise : « Va-t'en! »
Le sultan! le sultan! nous voulons le sultan! »
Ainsi, montrant le poing, la sédition gronde;
Mais la porte mauresque aux clous d'or, lourde et ronde,

Reste close, et toujours le sérail est fermé.

Pourtant Khalil-Pacha, le vizir bien-aimé,
Le seul des courtisans qui puisse se permettre
De frapper au harem et d'approcher du maître,
Insiste pour le voir et veut être entendu.

Sur un large divan mollement étendu
Et coiffé du turban d'où jaillit son aigrette,
Mahomet le reçoit dans la chambre secrète
Où fument des parfums sur quatre trépieds d'or.
Voluptueux et veule, il laisse errer encor
Son indolente main sur la guzla d'Épire;
Et celle qui commande au maître de l'empire
Et cause contre lui tant de rébellion,
Presque nue à ses pieds sur la peau d'un lion,
De ses longs cheveux noirs voile ses formes blanches.

Khalil, courbant le front et les mains sous ses manches,
Attend que de parler il obtienne loisir.

« Que veut, dit le sultan, mon fidèle vizir?
Pour venir me troubler ici sans qu'on l'appelle,
L'instant est mal choisi... Car ma sultane est belle,
Et je lui récitais des vers dignes d'Hafiz.

— Par Allah! lui répond Khalil, ô noble fils
Du grand Mourad, cette heure est bien plus mal choisie
Pour l'ivresse amoureuse et pour la poésie.
Tes soldats révoltés vont forcer le palais.
Par ton aspect sublime, ô maître, apaise-les.
Hautesse, montre-toi. Fais-les, par ta présence,
Rentrer dans le devoir et dans l'obéissance.
Ils se rappelleront quels respects te sont dus;
Mais il faut te montrer, ou nous sommes perdus! »

Pendant que le vieillard parle d'une voix grave,
Mahomet deux sourit toujours à son esclave,
Qui, prise d'un pudique et charmant embarras,
Contre lui s'est glissée et le tient dans ses bras,
L'effroi dans ses beaux yeux de pervenches fleuries,
Et meurtrissant sa gorge aux rudes broderies
Du caftan de drap d'or où brillent des rubis.

« Je rendrai ces mutins doux comme des brebis,
Dit le sultan. Je sais à quel point sont sincères
Le respect et l'amour de mes vieux janissaires.
Je boudais, voilà tout... On veut me voir... C'est bien. »
Puis, faisant signe à Djem, l'eunuque nubien
Qui goûte à tous ses plats et qui lèche la pierre
Sur laquelle on étend son tapis de prière,

Et déliant, avec un doux geste d'amant,
Les bras qui le tenaient dans leur enlacement,
Il dit tout bas deux mots au nègre qui se penche ;
Et, suivi de son vieux vizir à barbe blanche,
Sans que par sa hautaine et sombre majesté
Le murmure lointain paraisse être écouté,
Allant droit au danger et certain d'y suffire,
Il descend le superbe escalier de porphyre
Sur la rampe duquel sont sculptés des dragons.

Clameurs. La lourde porte a roulé sur ses gonds ;
Et, dans la brume d'or d'un grand soleil oblique,
Apparaît brusquement, sur la place publique,
Le flot bariolé des fez et des turbans ;
Et cette multitude aux milliers d'yeux flambants
Salue en un seul cri de ses bouches sans nombre
Le sultan radieux debout sous l'arche sombre.

Khalil, le vieux vizir, le suit à pas discrets ;
Et Djem, l'eunuque noir, quelques instants après,
Survient, et derrière eux, dans une morne pose,
Il se place, cachant dans un sac quelque chose.

Au seuil de son palais, le sultan fait trois pas ;
Et, sur le peuple vil qui grouille et hurle en bas,

Avec tant de mépris son regard se promène
Qu'il force à reculer cette marée humaine.

« Que voulez-vous? » dit-il d'un ton terrible et bref.

Mais les séditieux, à la voix de leur chef,
Sentent s'évanouir toute leur insolence.
Il s'écoule un moment de très profond silence;
Puis, de sa sombre voix qui tremble de courroux,
Le padischah demande encor :

« Que voulez-vous? »

Alors un vieux soldat, un héros d'aventure,
Qui portait trois poignards passés dans sa ceinture,
Un vétéran du temps de Bayézid-Pacha,
Sortit des premiers rangs du peuple; il s'approcha
Du sultan, et, levant sa face balafrée :
« Commandeur des croyants, dit-il, tête sacrée,
Nous t'appartenons tous à jamais, âme et chair.
Nous ne demandons rien, on nous paie assez cher,
Et mourir pour ta gloire est tout ce qu'on espère.
Mais permets au plus vieux des soldats de ton père,
Qui, sous lui, combattit avec quelque valeur
Scander-beg, Hunyade et Drakul l'empaleur,

De te faire écouter la vérité sévère.
Commandeur des croyants, on t'aime, on te révère ;
Et, si tu vois ici tout ce peuple irrité,
C'est que dans la mollesse et dans la volupté
On prétend que tu vis, esclave d'une femme.
Hautesse, prouve-nous que ce bruit te diffame.
Monte à cheval, reprends le belliqueux harnais,
Montre à tes vieux faucons le Grec ou l'Albanais ;
Ils te l'apporteront, expirant, dans leurs serres !
Et je te parle ici pour tous tes janissaires,
Aussi vrai que je suis musulman et hadji !

— Ce pavé de ton sang serait déjà rougi
Si tu n'avais au front ta belle cicatrice,
Cria Mahomet deux. Donc on croit qu'un caprice
Aurait un tel pouvoir sur le fils d'Amurat !
Tu penses qu'un baiser de femme, peuple ingrat,
A fait fondre l'orgueil de ce cœur intrépide !
Vous avez pu le croire aussi, troupe stupide !
Vous avez cru, soldats vantards et querelleurs,
Qu'on domptait le lion avec un frein de fleurs !
Eh bien ! vous allez voir la marque de sa griffe.
Vous osez m'accuser, moi, sultan, moi, khalife,
Moi, la forme terrestre et visible d'Allah !
Fils de chiens, ma réponse est prête... La voilà ! »

Et quand il eut ainsi parlé d'une voix mâle,
Mahomet deux plongea sa main royale et pâle
Au sac de cuir que Djem à genoux lui tendit;
Puis il en arracha brusquement et brandit,
Aux regards stupéfaits de la foule attroupée,
Une tête saignante et fraîchement coupée,
Celle de la sultane aux yeux couleur de ciel,
Que dans son sac immonde et pestilentiel
Venait d'apporter là, toute chaude, l'eunuque.

Tranchée atrocement de la gorge à la nuque,
Sous le désordre noir des longs cheveux sanglants
Où Mahomet crispait alors ses beaux doigts blancs,
La tête lamentable et presque encor vivante,
Les dents à nu, les yeux dilatés d'épouvante,
Oscillait dans la main ferme qui la tenait
Et sur le marbre pur lugubrement saignait;
Et la foule un moment resta comme étouffée
Par l'horreur, en voyant ce monstrueux trophée
D'où dégouttait sans cesse un gros flocon vermeil.

Soudain, le vieux témoin des crimes, le soleil,
Qui se couchait alors dans sa majesté lente,
A son tour ruissela d'une pourpre sanglante.
D'un sinistre reflet de meurtre il éclaira

Tout l'horizon, jusqu'à la mer de Marmara.
L'astre sembla pleurer du sang, comme un visage;
Et, tout à coup, l'immense et lointain paysage,
Le cirque des coteaux ombragés de forêts,
Le port rempli de mâts confus, les minarets
D'où les grâces d'Allah sont, la nuit, invoquées,
Les coupoles de plomb des massives mosquées,
Les marchés, les quartiers de bruit et de travail,
Et le sultan debout au seuil de son sérail
Où l'étendard aux crins de cheval flotte et bouge,
Et la foule, et le ciel, et la mer, tout fut rouge
Et parut exprimer le présage hideux
Des flots de sang qu'allait verser Mahomet deux!
Mais, sans voir l'effrayant symbole sur la ville,
Déjà la populace abjecte, lâche et vile,
D'un cri d'enthousiasme et d'amour acclamait
Ce prince devenu bourreau, ce Mahomet,
Qui la conviait toute à cette horrible fête.
Criant : « Allah! » criant le saint nom du Prophète,
Les soldats, prosternés aux pieds de leur sultan,
Couvraient d'ardents baisers le bas de son caftan
Et vers son front levaient des regards pleins d'ivresse;
Et, lorsque de leur rude et sauvage caresse,
Dédaigneux, il voulut enfin se dégager,
Comme on jette à des chiens leur charogne à ronger,

Mahomet, [illegible] la tête enlevée,
Bien loin, au beau milieu de la foule affolée
Qui la reçoit avec un [illegible] de plaisir;
Puis, joyeux et montrant d'un geste à son [illegible]
Ce peuple qu'enivraient son crime et sa présence :

« Et maintenant, dit-il, ils me prendront Byzance ! »

DUEL DE RAFFINÉS

Dans le flot des manants qui devant eux s'entr'ouvre,
Deux raffinés, allant par le Pont-Neuf au Louvre,
Causent joyeusement, bras dessus, bras dessous.

Ils sont, en vérité, charmants, les jeunes fous!
L'ombre que sur leurs yeux jette le feutre à plume
Fait briller leurs regards que la vaillance allume,
Et leur rire amical est encor belliqueux.
Ils ont vingt ans, et nul ne sait aussi bien qu'eux

Du bout d'un gant de daim friser une moustache
Et comment une cape espagnole s'attache.
L'un est bon fauconnier, et l'autre bon veneur,
Et ce sont vraiment là deux raffinés d'honneur,
Depuis leurs longs cheveux fleurant les bergamotes
Jusqu'à leurs petits pieds chaussés de fines bottes
Dont un flot de dentelle emplit les entonnoirs.

Et le brun aux yeux bleus dit au blond aux yeux noirs :

« Que je sois mis au ban de la cour et du monde,
Si je sommeille ailleurs que sur cheveux de blonde !
C'est le seul oreiller délicat et moelleux. »

Et le blond aux yeux noirs dit au brun aux yeux bleus :

« Et moi, dorénavant, dans mes bonnes fortunes,
Vive Dieu ! je ne veux céder qu'aux femmes brunes.
Garde pour toi tes lys.

— Et pour toi tes soucis,
Dit l'autre, qui déjà redresse les sourcils.
Mais tu me parles là bien vertement, vicomte.

— On t'en rendra raison, si tu veux.

— Mais j'y compte.
— A l'épée?
— A l'épée.
— A merveille, marquis.
- Quand cela?
— Sur-le-champ.
— Sur-le-champ, c'est exquis.
Foin des édits du fils trop chaste d'Henri quatre!
Ce gai soleil d'avril est charmant pour se battre.
Descendons sur la berge; on nous gênera moins. »

Ils prennent en passant deux suisses pour témoins,
S'en vont au bord de l'eau, jettent là sur les pierres
Chapeaux et mantelets, et tirent leurs rapières.

Les deux soldats, en gens courtois, en font autant.

On s'aligna. Ce fut l'affaire d'un instant.
En méthode d'escrime, est bien fou qui s'obstine
A mettre la lombarde avant la florentine.
Le marquis, par un coup terriblement sournois,
Fut digne de son maître, Astolfo le Siennois.
Le vicomte, percé d'une longueur de lame,
Tomba, fit un sursaut ou deux, et rendit l'âme.
Alors, en rajustant au vainqueur son pourpoint,

L'un des soldats lui dit :
« Vous le haïssiez ?
— Point.
— Peut-on vous demander la cause de l'affaire ?
— La couleur des cheveux qu'il convient qu'on préfère.
Il était pour les noirs, moi je suis pour les blonds.
— Vous avez été vif, mon gentilhomme... Allons !
Pour cheveux blonds ou noirs faut-il qu'on se courrouce ?
— C'est vrai, dit le bretteur, car ma maîtresse est rousse. »

VINCENT DE PAULE

Monsieur Vincent de Paule, aumônier des galères,
Vieux prêtre humble de cœur et de mœurs populaires,
Quand il vient à Paris, demeure à l'hôpital
Du couvent qu'a fondé madame de Chantal.
Sa chambre n'a qu'un lit et deux chaises de paille,
Et l'unique tableau, pendu sur la muraille,
Représente la Vierge avec l'enfant Jésus.
Tout entier aux projets pieux qu'il a conçus,
Le saint prêtre est toujours en course; il se prodigue,

Et revient, tous les soirs, épuisé de fatigue.
Le zèle ne s'est pas un instant refroidi
De l'ancien précepteur des enfants de Gondi.
Quand il a visité la mansarde indigente,
Il s'en va demander l'aumône à la Régente,
Il sollicite, il prie, il insiste, emporté
Par son infatigable et forte charité,
Recevant de la gauche et donnant de la droite.
Pourtant il est malade et vieux; et son pied boite,
Car, afin d'obtenir la grâce qu'il voulait,
Il a traîné six mois la chaîne et le boulet
D'un forçat innocent dont il a pris la place.
Déjà, dans les faubourgs, la pauvre populace,
Qui connaît bien son nom, et qui le voit passer
Le long des murs, alors qu'il vient de ramasser
Un nouveau-né jeté sur la borne et qu'il sauve,
Commence à saluer ce bonhomme au front chauve
Et le suit en chemin d'un œil reconnaissant.

Mais, ce soir, vers minuit, le bon monsieur Vincent,
Regagnant son logis chez les Visitandines,
Au moment où les sœurs sont à chanter matines,
Traîne son pied boiteux d'un air découragé.
Tout le jour, bien qu'il soit souffrant, qu'il soit âgé,
Sous une froide pluie il a couru la ville.

Certes, on l'a reçu d'une façon civile;
Mais il demande trop, même aux meilleurs chrétiens,
Pour ses enfants trouvés et ses galériens;
Et plus d'un poliment déjà s'en débarrasse.
Tout l'argent de la reine est pour le Val-de-Grâce,
Et Mazarin, si fort pour dire : « Je promets »,
Devient, en vieillissant, plus ladre que jamais.
C'est donc un mauvais jour; mais enfin le pauvre homme
Revient en se disant qu'il va faire un bon somme,
Et se hâte, parmi la bruine et le vent,
Lorsque arrivé devant la porte du couvent,
Il aperçoit par terre et couché dans la boue
Un garçon d'environ dix ans; il le secoue,
L'interroge; l'enfant depuis l'aube est à jeun,
N'a ni père ni mère, est sans asile aucun,
Et répond au vieillard d'une voix basse et dure.

« Viens! » dit Vincent, mettant la clef dans la serrure.

Et, prenant dans ses bras l'enfant qui le salit,
Il monte à sa cellule et le couche en son lit;
Puis, songeant qu'à minuit, en janvier, le froid pince
Et que sa courte-pointe est peut-être bien mince,
Il ôte son manteau tout froid du vent du nord
Et l'étend sur les pieds du petit qui s'endort.

Alors, tout grelottant et très mal à son aise,
Le bon monsieur Vincent s'accouda sur sa chaise,
Et, devant le tableau pendu contre le mur,
Il pria.
        Mais, soudain, la madone au front pur,
Qui parut resplendir des clartés éternelles,
S'anima. Dans ses yeux aux profondes prunelles,
Brillèrent des regards qu'ils n'avaient jamais eus,
Et, dégageant son cou des bras du doux Jésus
Qu'elle tenait d'abord serré sur son épaule,
Elle tendit l'enfant à saint Vincent de Paule
Et, d'un accent rempli de céleste bonté,
Lui dit :
        « Embrasse-le. Tu l'as bien mérité. »

LES PARIAS

Sous le vieil Aureng-Zeb, à Bénarès la Sainte,
Dans l'immonde quartier construit hors de l'enceinte
Où pullulent, sans même un dieu qui leur soit cher,
Les parias impurs qui mangent de la chair,
Deux enfants au visage innocent, au cœur chaste,
Mais qui, marqués du type exécré de leur caste,
Plus que les chiens lépreux par tous étaient chassés,
S'aimaient de tout leur cœur et s'étaient fiancés.
Que le dernier çoudra de ces foules sans nombre
Se crût souillé d'avoir mis le pied dans leur ombre,

Qu'ils fussent les plus vils au-dessous des plus vils,
Puisqu'ils pouvaient s'aimer, à peine y songeaient-ils.
Pauvres et nus, cherchant à grand'peine leur vie,
Ils ne connaissaient pas la colère et l'envie;
Et le guerrier mahratte au drapeau triomphant,
Ni le riche nabab qui, sur son éléphant,
Fume à l'ombre d'un dais, les jambes accroupies,
Et rêve au monceau d'or de ses lacks de roupies,
Ni le brahmane altier, que fait riche et puissant
Une idole aux vingt bras peinte en couleur de sang,
Et qui, dans le secret des pagodes fermées,
Voit se tordre à ses pieds les danseuses pâmées,
Ni même l'orgueilleux descendant de Timour,
Ne leur semblaient heureux, n'ayant pas leur amour.

Sangor, superbe Indou d'une force indomptée,
Était rameur à bord d'une barque pontée,
Car, comme un musulman en était le patron,
Des parias pouvaient y tirer l'aviron;
Et, descendant le Gange, elle faisait escale
Pour prendre ou déposer dans les ports du Bengale
Ses cargaisons d'ivoire et de bois précieux.
Lorsque son cher Sangor était loin de ses yeux,
L'amoureuse Djola, triste comme une veuve,
Descendait tous les jours sur la rive du fleuve;

Pensive, elle jetait sur l'onde en soupirant
Des branches de lotus qu'emportait le courant,
Et vers le voyageur loin de sa fiancée
Elle laissait aller ses fleurs et sa pensée,
Comme un gage naïf de sa fidélité.

La barque que montait Sangor ayant jeté
L'ancre devant Patna, sur la droite du Gange,
Où le patron du bord opérait un échange,
Les marins parias, sans être remarqués,
Se promenaient un jour, en oisifs, sur les quais.
Noirs et nus, les reins ceints du langouti de toile,
Ils voyaient les légers bateaux mettre à la voile,
Et dans l'intense azur, sur la ville aux cent tours,
Tournoyer lourdement un vol noir de vautours,
Quand soudain, effrayant la foule qu'il disperse,
Un chien plein de fureur, un lévrier de Perse,
Se jette sur Sangor et veut mordre l'Indou.
Celui-ci, qui tenait à la main un bambou,
Lève instinctivement l'arme qui le protège,
Sans entendre venir un somptueux cortège
Dans un bourdonnement de gong et de tambour.
C'était Surroo-Sahib, rajah de Dinapour,
Qui, de son palanquin, voyait, pâle de rage,
Un paria maudit lui faire cet outrage

De lever le bâton sur son chien favori.
Le despote imbécile et méchant jette un cri,
Montre à ses cipahis l'imprudent qui l'offense;
Et, sans avoir pu dire un mot pour sa défense,
Le malheureux est pris, entraîné, garrotté;
Puis l'odieux rajah, dont la férocité
S'exerçait tous les jours en cruautés pareilles,
Fit couper à Sangor le nez et les oreilles.

Le paria guérit; mais, effroyable à voir,
Il fut pris d'un navrant et profond désespoir.
Il jura de ne plus montrer à son amie
Sa face, horrible objet de honte et d'infamie;
A Bénarès sans lui la barque retourna.
Et depuis lors, au seuil d'un temple de Krichna,
Où des fakirs, pareils aux singes dans les djongles,
Dansaient en déchirant leur chair avec leurs ongles,
Un être affreux, n'ayant presque plus rien d'humain,
Faisait peur aux passants en leur tendant la main.

Djola, quand elle apprit la terrible nouvelle,
Eut le cœur déchiré d'une douleur mortelle.
D'abord, sans plus tarder, elle voulut partir
Et porter son amour au pauvre et cher martyr.
Mais bientôt devinant, s'exagérant peut-être,

Quel spectacle effrayant lui devait apparaître,
Elle se demanda tout bas avec terreur
Si sa pitié pourrait surmonter son horreur,
— Enfin elle était femme et manquait de courage, —
Quand le ciel s'obscurcit brusquement sous l'orage,
— Car on était alors au temps de la mousson ; —
Et le premier éclair lui donna le frisson.
L'esprit illuminé par un présage étrange,
La jeune fille alors courut au bord du Gange,
Et, tombant à genoux dans ces lieux découverts,
Calme, elle regarda fixement les éclairs.
Là, de sa lâcheté refusant de s'absoudre,
Dans un élan du cœur elle adjura la foudre
De châtier ses yeux qui, pendant un moment,
Avaient pu redouter l'aspect de son amant,
Et, pour que de bravoure elle fût mieux pourvue,
Elle pria l'éclair de lui ravir la vue.

Le feu du ciel lui fut clément : il l'aveugla.

Alors, se relevant à la hâte, Djola,
Malgré ses yeux voilés d'une nuit éternelle,
Sentit se réveiller son énergie en elle ;
Vers le pieux devoir qui là-bas l'appelait
Elle partit, au bruit du fleuve qui coulait.

L'aveugle entreprenait cette grande aventure
Au milieu d'une hostile et farouche nature.
Souvent elle tomba, lasse, sur les genoux,
Et souvent se perdit, mais les nombreux Indous
Qui se purifiaient près de l'onde sacrée
Remettaient en chemin la plaintive égarée.
Quand son pied rencontrait quelque arbuste rampant,
Elle croyait fouler le dos mou d'un serpent;
La nuit, elle entendait rouler jusqu'aux rivages
Les durs barrissements des éléphants sauvages
Et le rauque sanglot du grand tigre affamé;
Mais, parmi les périls, vers son cher bien-aimé
Elle marchait toujours, presque nue et sans armes,
Cette enfant qui n'avait plus d'yeux que pour les larmes.

Elle parvint, mourante et brisée, à Patna.

Un pèlerin venu pour adorer Krichna
Et qui la rencontra s'accrochant aux murailles,
Sentit pour ce malheur s'émouvoir ses entrailles
Et la mena devant la pagode où Sangor
Traînait sa triste vie et mendiait encor.
A l'aspect de Djola, l'homme au visage horrible
Se voila de ses mains avec un cri terrible;
Mais elle, retrouvant la vie et la vigueur,

Se jeta tendrement dans ses bras, sur son cœur :

« Mon bien-aimé, dit-elle en parlant la première,
Rassure-toi. Le ciel m'a ravi la lumière.
Tu seras toujours beau pour moi, qui ne vois pas.
Je t'entendrai parler; tu guideras mes pas;
Et nul bonheur, ami, n'est comparable au nôtre,
Car nous ne pouvons plus nous passer l'un de l'autre. »

Sangor, ivre d'amour, étreignit sa Djola;
Ils pleurèrent ensemble; et, depuis ce jour-là,
Ceux qui venaient prier l'idole sur son trône
Regardaient au passage, en jetant une aumône,
Le groupe lamentable et pourtant consolé
De cette pauvre aveugle et de ce mutilé.

LE MAGYAR

Istvan Benko, magnat de la steppe hongroise,
Le même qui portait au pouce une turquoise
Qui pâlissait, dit-on, quand le Turc arrivait,
Prodigua follement tout le bien qu'il avait.
Ce seigneur fut vraiment magnifique; et l'on conte
Que, dans un bal champêtre, un jour, le riche comte
Vint parmi ses vassaux, en superbes habits,
Couvert de diamants, de saphirs, de rubis
Et de lourds sequins d'or, qu'il avait, par caprice,

Mal attachés exprès au drap de sa pelisse,
Afin que, tout le temps qu'il serait à danser,
Ils tombassent par terre et qu'on pût ramasser.
Certes, les pauvres gens ne s'en firent pas faute.
Mais, quand ce fut fini, leur noble et puissant hôte
Alla droit vers un vieux qui, resté dans son coin,
S'était croisé les bras en regardant de loin,
Vrai Magyar, en manteau de laine aux larges manches,
En talpack noir, et dont les deux moustaches blanches
Tombaient sévèrement sous un nez de vautour.

« Je voudrais te donner quelque chose à ton tour,
Père, lui dit le comte Istvan avec malice;
Mais je n'ai plus un seul sequin sur ma pelisse.
Dis-moi : Pourquoi n'as-tu voulu rien ramasser? »

Le vieillard répondit :

« Il fallait se baisser. »

LA RÉPONSE DE LA TERRE

Le Fils du Ciel laboure une fois dans l'année.

Pour remplir ce devoir, à la date ordonnée,
Un jour, Kang-Hi, le sage empereur, se courbait
Sur un soc attelé de bœufs blancs du Thibet.
Sans voir la foule immense et de loin accourue,
L'illustre Taï-Tsing conduisait sa charrue
Et regardait, rêveur et se parlant tout bas,
Le sol gras et fécond s'ouvrir devant ses pas;

Et, creusant son sillon, il murmurait :
« O Terre !
La vie est une énigme, et la mort un mystère.
Mais toi, dont les épis balancés par les vents
Sont engraissés des morts pour nourrir les vivants,
O toi, mère du cèdre et de la graminée,
Tu dois savoir le mot de notre destinée.
Sur ce problème, auquel en vain j'ai réfléchi,
Réponds-moi donc. Je suis Kang-Hi, fils de Chun-Tchi ;
Et mon bras a vaincu le Thibet et Formose ;
Et je suis grand parmi les plus grands, sans qu'on m'ose
Adresser la parole en élevant la voix
Avant d'avoir frappé du front le sol neuf fois ;
Je suis le maître, à qui toute chose est permise ;
Pourtant mon cœur est humble et mon âme est soumise,
Et je n'ai pas l'orgueil que mes aïeux ont eu.
Pour grandir en sagesse et pour croître en vertu,
J'ai fait graver, fidèle aux antiques usages,
Aux murs de mon palais les sentences des sages,
Tel qu'un jeune homme suit les conseils d'un barbon.
Je hais les courtisans, et, si j'étais moins bon,
Je voudrais ordonner qu'on leur coupât la langue.
Je suis doux : je défends, sous peine de la cangue,
De noyer les enfants du sexe féminin.
Je suis subtil : je sais greffer un pommier nain

Sur un rosier, selon les lois de la physique;
Je touche de divers instruments de musique
Et je lis couramment, et fais des vers d'amour.
Je suis brave, non pas comme l'affreux Timour,
Par vain désir de gloire et par goût sanguinaire,
Mais pour tomber, avec le fracas du tonnerre,
Sur le Mongol camard et le Russe sans Dieu,
S'ils osent attaquer l'Empire du Milieu.
Je suis savant : je sais les rites et les codes.
Je suis pieux : je rends hommage, en leurs pagodes,
Aux bonzes de Kong-Tsé comme aux prêtres de Fô,
Et je protège aussi Jésus, le Dieu nouveau,
Qui naquit d'une vierge et qui veut que l'on s'aime.
Je suis juste, et prétends que tout le blé qu'il sème,
Au temps de la moisson revienne au laboureur.
Enfin je suis un bon, sage et grand empereur,
Et mon nom est béni par quiconque respire,
Du levant au ponant, dans le Céleste Empire.
Et maintenant, ô toi dont la fécondité
Nous accorde le riz, le froment et le thé,
O Terre maternelle, où chaque créature
Cherche sa vie et trouve enfin sa sépulture,
Et qui de tout au monde es la cause et l'effet,
Dis, que restera-t-il de tout ce que j'ai fait?
Réponds-moi, pour cela fallût-il un miracle! »

Mais sa charrue alors rencontrant un obstacle,
Kang-Hi creusa le sol d'un plus puissant effort,
Et fit sortir de terre une tête de mort.

L'UN OU L'AUTRE

C'était en Thermidor, à la Conciergerie.

Ils étaient là deux cents, parqués pour la tuerie,
Pêle-mêle, arpentant le sinistre préau.
La Terreur redoublait. Derniers coups du fléau
Sur les épis! Derniers éclairs de la tempête!
Sur Paris consterné, le sanglant coupe-tête
Fonctionnait sans trêve. Ils étaient là deux cents,

Condamnés ou du moins suspects, tous innocents!
Chaque matin, un homme, à figure farouche,
Entrait, puis, retirant sa pipe de sa bouche
Et lisant bien ou mal ses immondes papiers,
Appelait, par leurs noms souvent estropiés,
Ceux qu'attendait dehors la fatale charrette.
Mais l'âme de chacun à partir était prête;
Le nouveau condamné, sans même avoir frémi,
Se levait, embrassait à la hâte un ami
Et répondait : « Présent! » à l'appel sanguinaire.
Mourir était alors une chose ordinaire;
Et tous, les gens du peuple et les gens comme il faut,
Du même pas tranquille allaient à l'échafaud.
Le Girondin mourait comme le royaliste.

Or, un jour de ces temps affreux, l'homme à la liste,
En faisant son appel dans le troupeau parqué,
Venait de prononcer ce nom : « Charles Leguay! »
Quand, parlant à la fois, deux voix lui répondirent;
Et du rang des captifs deux victimes sortirent.

L'homme éclata de rire en disant :
« J'ai le choix. »

L'un des deux prisonniers était un vieux bourgeois,

Débris de quelque ancien parlement de province,
En poudre, et qui gardait, sous son habit trop mince,
L'air digne et froid qu'avaient les députés du tiers;
L'autre, un jeune officier, au front calme, aux yeux fiers,
Très beau sous les haillons de son vieil uniforme.

L'homme à la liste, ayant poussé son rire énorme,
Reprit :
« Vous avez donc tous deux le même nom?

— Nous sommes prêts tous deux, fit le vieillard.

— Non, non,
Dit le greffier, il faut s'expliquer, quand je parle. »

Tous les deux se nommaient Leguay; tous les deux, Charle;
Tous les deux de la veille ils étaient condamnés.

Alors l'autre, roulant ses gros yeux avinés :

« Du diable si je sais qui des deux je préfère!
Citoyens, arrangez entre vous cette affaire,
Mais sans perdre de temps, car Samson n'attend pas. »

Le jeune vint au vieux et lui parla tout bas;

L'héroïque marché fut très court à débattre :
« Marié, n'est-ce pas?
— Oui.
— Combien d'enfants?
— Quatre. »

Le greffier répétait en riant :
« Dépêchons!

— C'est moi qui dois mourir, dit l'officier. Marchons! »

MORT

DU GÉNÉRAL WALHUBERT

Le soleil d'Austerlitz n'a pas encore lui.

Avec ses maréchaux groupés autour de lui,
Et, près de là, tenant en réserve sa garde,
Du haut d'un mamelon Napoléon regarde,
Monté sur un cheval gris aux naseaux fumants,
S'en aller, l'arme au bras, les derniers régiments
Vers la plaine déjà par d'autres occupée.
Tous l'acclament. Aux chefs saluant de l'épée,
L'Empereur fait un signe, et, quand passe un drapeau,

Calme, il porte la main à son petit chapeau.
Dans cette steppe, au loin par la brume obscurcie,
Tout ce qu'ont de soldats l'Autriche et la Russie
Aujourd'hui va barrer la route au conquérant.
L'heure est grave. Effrayé presque d'être si grand,
Celui qui vient dans Ulm d'écraser l'Allemagne
Et qui, pour terminer d'un seul coup la campagne,
Veut une fois de plus, ce soir, être vainqueur,
Sent un léger frisson lui traverser le cœur.
— N'as-tu jamais aucun vertige, aigle qui planes? —

Or, comme défilait au pas le corps de Lannes,
— On en était à la brigade Walhubert —
Le soleil, jusqu'alors de nuages couvert,
Éclaira tout à coup l'immense paysage;
Et le grand fataliste y voyant un présage,
Et sentant que l'espoir en son cœur renaissait,
Sourit au général Walhubert qui passait.

L'obscur soldat partit, ivre de ce sourire.

La veille d'Austerlitz, on avait fait prescrire,
De peur de dégarnir les rangs, que les blessés,
Officiers ou soldats, ne fussent ramassés
Que le soir, une fois la bataille finie.

Chose affreuse ! ils devaient traîner leur agonie
Dans ce champ clos glacé par la bise du nord,
Où la pitié viendrait seulement quand la mort
Aurait enfin cuvé sa sanglante débauche.

Le maréchal devait opérer sur la gauche,
Par la route d'Olmütz, forte position
Prise par Lichtenstein et par Bagration;
Et Walhubert servait sous lui. — Quelle tuerie !
D'abord ce fut un grand choc de cavalerie,
Et les carrés français, sur leurs quadruples fronts,
Eurent à repousser quatre-vingts escadrons;
Puis Kellermann, sabrant, nous fit la place nette;
Et nos vieux régiments, croisant la baïonnette,
Marchèrent, les tambours devant, l'aigle au milieu,
Vers Pratzen, où tonnaient trente bouches à feu.
Quand ces grands mouvements sous le canon s'opèrent,
C'est terrible! Combien de braves gens tombèrent
Dans cette plaine où rêve aujourd'hui le berger !
Castex, le colonel du treizième léger,
Un officier superbe et de très haute taille,
Fut frappé d'une balle au front, et la mitraille
Enleva d'un seul coup un groupe de tambours.
N'importe ! Sur Pratzen, dont brûlaient les faubourgs
Et dont les grenadiers du czar gardaient l'entrée,

Nos petits fantassins, en colonne serrée,
S'avançaient lentement, commandés par Suchet;
Et, dans cet ouragan formidable, on marchait :
— Car, pour vaincre, il fallait prendre cette bourgade.

Ce fut à Walhubert d'enlever sa brigade,
A Walhubert, à qui l'Empereur a souri !

« En avant ! » commanda le héros.
A ce cri,
D'un effort furieux ses bataillons partirent;
Et par un feu nourri les Russes répondirent;
Et comme Walhubert, joyeux, caracolait,
Poitrine au vent et sabre à la main, un boulet
Le jeta sur le sol, la cuisse fracassée.

La colonne d'attaque était trop bien lancée :
Elle ne cessa pas pour si peu de courir.
Mais, comme des soldats venaient le secourir,
L'intrépide blessé les écarta d'un signe,
Et dit sévèrement :

« Eh bien ! Et la consigne !
Qu'on me prenne un drapeau russe pour mon linceul !...
Grenadiers, à vos rangs !... Je peux mourir tout seul !... »

LE FILS DE L'EMPEREUR

A PAUL LELIÈVRE

En mil huit cent trente-un, au début du printemps,
Son Altesse le duc de Reichstadt eut vingt ans.
Parfois on trouve encor quelqu'un qui se souvienne
De l'avoir vu passer sur le Prater, à Vienne,
Et qui vous contera qu'il était sans rival
Pour faire parader et volter un cheval.
En uniforme blanc, des croix plein la poitrine,
Il montait son bai-brun, à l'ardente narine,
Sans qu'on songeât, devant ce passant coutumier,

Au fils de l'empereur Napoléon premier;
Et les braves Viennois, certes, ne pouvaient croire
Que de l'Empire mort et de sa vieille gloire
Ce major autrichien conservât le regret.
Seulement on a su depuis qu'il en mourait.

Il n'avait pas dix ans, pâle et chétive Altesse
Dans le parc de Schœnbrunn promenant sa tristesse,
Jeune aiglon se sentant vaguement prisonnier,
Quand, dans un carrefour désert, un jardinier,
Grand vieillard aux traits durs, à la moustache grise,
Prit par le bras l'enfant tout troublé de surprise;
Puis, écartant sa veste et montrant sur son cœur
Un ruban rouge auquel pendait la croix d'honneur,
Cet homme, apparemment un des vieux de la vieille
Que Bonaparte aimait à tirer par l'oreille,
Lui cria :

« Monseigneur, connaissez-vous cela?... »

Le duc fondit en pleurs; mais, depuis ce temps-là,
Avec le froid chagrin d'un cœur qui désespère,
Tous les jours, à toute heure, il pensait à son père.
En cachette, le soir, l'enfant impérial,
Lisant les *Bulletins* et le *Mémorial*,

Évoquait les combats fameux, la Grande Armée,
Les aigles scintillant dans la rouge fumée,
Et, dominant de loin la guerre et son horreur,
Là-bas, sur le coteau, son père, l'Empereur,
Dans un ciel triomphal où plane une Bellone;
Et, la nuit, il voyait en rêve la Colonne!

Il en mourait!

Un jour que cette obsession
Le torturait avec plus d'obstination,
Pour dompter à tout prix sa pensée orageuse,
Le duc se fit seller une bête ombrageuse,
Un barbe très rétif, que nul n'osait monter.
Hors de Vienne, il le fit galoper et trotter,
Et sur les grands chemins alors couverts de neige
Il plia l'animal aux travaux du manège.
Tout le jour il courut ainsi. Le cavalier,
A force de fatigue, enfin put oublier
Le glorieux souci dont son âme était pleine,
Mais, s'étant arrêté, le soir, dans une plaine,
Au moment où le froid soleil de la saison
Tombait, rouge et brumeux, derrière l'horizon,
Il ne reconnut pas le morne paysage.
Il s'était égaré. Lui soufflant au visage,

Un âpre vent du nord le faisait frissonner;
Et le duc de Reichstadt voulut s'en retourner,
Car il se sentait mal et grelottait la fièvre.

Une femme passa, conduisant une chèvre.

« Où suis-je ? lui dit-il. J'ai perdu mon chemin. »

Alors la paysanne indiqua de la main
Un clocher de village à l'ancien roi de Rome;
Et, tout en souriant à l'élégant jeune homme,
Elle jeta ces mots, sans plus s'en soucier :

« Vous êtes à Wagram, mon petit officier. »

LE NAUFRAGÉ

A CONSTANT COQUELIN

Devant le cabaret qui domine la rade,
Maître Jean Goëllo, le rude camarade,
Le vieux gabier manchot du bras droit, le marin
Qu'un boulet amputa le jour de Navarin,
La pipe aux dents, buvant son grog par intervalles,
Conte, les soirs d'été, ses histoires navales
Aux pilotins du port attablés avec lui.

« Oui, mes enfants, voilà soixante ans aujourd'hui,

Leur dit-il, que je suis entré dans la marine
Et que j'ai pris la mer sur la *Belle-Honorine*,
Un trois-mâts éreinté, pourri, tout au plus bon
A brûler, qui faisait voile pour le Gabon,
Avec le vent arrière et la brise bien faite.
J'avais grandi, pieds nus, à pêcher la crevette
Avec un vieux — mon oncle, à ce qu'on prétendait, —
Qui rentrait tous les soirs ivre et qui me battait.
Tout enfant, j'ai beaucoup pâti, je puis le dire ;
Mais, une fois à bord, ce fut encor bien pire,
Et c'est là que j'appris à souffrir sans crier.
Primo : notre navire était un négrier,
Et, dès qu'on fut au large, on ne tint plus secrète
L'intention d'aller là-bas faire la traite.
Le capitaine était toujours rond comme un œuf
Et menait l'équipage à coups de nerf de bœuf.
Tous retombaient sur moi ; — la chose est naturelle,
Un mousse ! — Je vivais au milieu d'une grêle
De coups ; à chaque pas sur le pont, je tremblais,
Et je levais le bras pour parer les soufflets.
Ah ! nul n'avait pitié de moi. C'était bien rude ;
Mais dans les temps d'alors, on avait l'habitude
D'assommer un enfant pour en faire un marin ;
Et je ne pleurais plus tant j'avais de chagrin.
Enfin j'aurais fini par crever de misère,

Quand je fus consolé par un ami sincère.
Dieu — nous y croyons tous ; en mer, il le faut bien ! —
Chez ces hommes méchants avait mis un bon chien.
Traité comme moi-même, il vivait dans les transes,
Et nous fûmes bientôt de vieilles connaissances.
C'était un terre-neuve, et Black était son nom ;
Noir, avec des yeux d'or ; et ce doux compagnon,
Dès lors ne me quitta guère plus que mon ombre.
Et par les belles nuits aux étoiles sans nombre,
Quand il ne restait plus que les hommes de quart,
Accroupi sur le pont avec Black à l'écart,
Dans un recoin formé d'une demi-douzaine
De ballots arrimés près du mât de misaine,
Et mes deux bras passés au cou du brave chien,
Je déchargeais mon cœur en pleurant près du sien.
Oui, je pleurais, bercé par le bateau qui tangue,
Tandis qu'il me léchait avec sa grosse langue.

Mon pauvre Black ! Allez ! je songe à lui souvent.

Nous avions eu d'abord bonne mer et bon vent ;
Mais, un jour qu'il faisait une chaleur atroce,
Notre vieux capitaine — une bête féroce,
C'est vrai, mais bon marin, on ne peut le nier ! —
Fit une étrange moue et dit au timonier :

« Vois donc ce grain là-bas... La drôle de visite !... »

L'autre répond :

« Il est bien noir et vient bien vite !

— Holà ! hé ! tu vas voir comment je le reçois...
Hale bas le clin-foc !... Serre le catacois ! »

Bah ! c'était la tempête ; et toujours trop de toile !
On serre les huniers, on cargue la grand'voile ;
Enfin le loup de mer prend ses précautions.
Mais le navire était trop vieux, et nous dansions,
Mes enfants, que le diable en aurait pris les armes.
On travaillait, malgré l'orage et ses vacarmes ;
Mais quand on eut de l'eau plein la cale, il fallut
S'occuper promptement des moyens de salut.
Harassés, aveuglés, trempés comme une soupe,
Pour la mettre à la mer nous parions la chaloupe,
Quand tout à coup, et sans nous demander conseil,
Voilà le pont qui crève avec un bruit pareil
Au fracas d'un vaisseau qui lâche sa bordée.
Nous coulions.

On ne peut pas se faire une idée
De l'émoi que vous cause un de ces plongeons-là.

Moi, pendant la minute où le bateau coula
En tournant sur lui-même avec un air stupide,
Je revis mon passé dans un éclair rapide;
Oui, tout, notre vieux port, ses mâts et son clocher,
Et la plage où j'allais, pieds nus, sur le rocher,
Et le sable semé de méduses vermeilles...

Brusquement, l'eau m'emplit la bouche et les oreilles.
Je n'aurais pas été longtemps à patauger
Et j'allais m'engloutir, ne sachant pas nager,
Lorsque Black me saisit au collet par la gueule.
Justement la chaloupe avait surnagé seule;
Elle était près de nous; le chien, d'un brave effort,
Me pousse jusque-là ; j'en empoigne le bord
Et je saute dedans avec la bonne bête !
Quant à notre trois-mâts, l'effroyable tempête
N'en avait épargné que le mousse et son chien,
Dans ce canot sans mâts, sans avirons, sans rien !
Quoique gamin, j'avais le cœur plein de courage;
Mais, deux heures après, quand se calma l'orage,
Je compris, en songeant à mon sort froidement,
Qu'à moins de rencontrer en mer un bâtiment,
Je ne parviendrais pas à regagner la terre.
J'étais seul sur le vaste océan solitaire,
Et nous n'étions sauvés de la noyade enfin,

Mon pauvre Black et moi, que pour mourir de faim !
Pas un biscuit, pas un bidon dans la cambuse,
Comme sur le fameux radeau de la *Méduse!*...
Mais, abrégeons. Les bons récits sont les plus courts.
Pendant trois longues nuits et pendant trois longs jours
Notre canot flotta, balancé par la lame.
La faim grondante au ventre et l'angoisse dans l'âme,
Et perdant chaque jour l'espoir du lendemain,
Assis près de mon chien qui me léchait la main,
Sous le soleil torride ou sous la froide étoile,
J'attendis donc, sans voir apparaître une voile
A l'horizon fermant sur moi son cercle bleu.

Donc, le troisième jour, j'avais la gorge en feu
Et la fièvre, lorsque tout à coup je remarque
Que Black se rencoignait dans un coin de la barque,
Qu'il avait l'air tout chose, et que son œil, si bon
D'ordinaire et si doux, luisait comme un charbon.

« Allons, mon vieux, lui dis-je, ici ! Qu'on te caresse ! »

Pas du tout. Il me lance un regard de détresse.
Je m'avance ; il recule et gronde entre ses dents,
Tenant toujours fixés sur moi ses yeux ardents,
Et veut happer ma main, que, d'instinct, je retire ;

Et je me demandais : « Qu'est-ce que ça veut dire? »
Lorsque avec le frisson de la petite mort,
Je vois Black qui saisit le bordage et le mord,
En laissant sur le bois couler un flot de bave;
Et je devinai tout!... Sur notre atroce épave,
Le chien, pas plus que moi, n'avait bu ni mangé!
Et voilà maintenant qu'il était enragé!
Oui, celui qui m'avait sauvé du grand naufrage,
Mon chien, mon matelot, mon frère, avait la rage!
Avez-vous bien compris? Voyez-vous le tableau?
Cette barque perdue entre le ciel et l'eau,
Et, dedans, cet enfant, seul devant cette bête,
Avec le grand soleil tropical sur la tête,
Blanc de peur et tapi dans un coin du bateau.

Je cherchai dans ma poche et j'ouvris mon couteau,
Car, machinalement, chacun défend sa vie.
Il était temps. Cédant à son horrible envie,
L'animal furieux sur moi s'était jeté.
D'un brusque mouvement du corps je l'évitai,
Je le pris par la nuque, et, le sentant se tordre
Et tâcher de tourner la tête pour me mordre,
Je pus le terrasser enfin sous mon genou;
Puis, tandis qu'il roulait ses pauvres yeux de fou,
Et que sous moi ses flancs ronflaient comme une forge,

Je lui plongeai trois fois mon couteau dans la gorge...
J'avais tué mon seul et mon premier ami!

Comment je fus trouvé plus tard, mort à demi,
Et tout couvert du sang que vomit le cadavre,
Par les hommes d'un brick qui retournait au Havre,
Qu'importe?

Depuis lors, j'ai bien souvent tué.
En guerre, n'est-ce pas? on s'est habitué.
Je fus du peloton, un jour, à la Barbade,
Qui devait fusiller mon meilleur camarade;
Et cela ne m'a pas donné le cauchemar.
Sous le contre-amiral Magon, à Trafalgar,
Ma hache a bien coupé, pendant les abordages,
Plus de dix mains d'Anglais s'accrochant aux cordages;
Je n'y pense jamais, pas plus qu'au peloton.
A Plymouth, j'ai plongé, pour m'enfuir du ponton,
Mon poignard dans le dos à deux factionnaires,
Et sans m'en repentir jamais, mille tonnerres!
Mais, d'avoir évoqué ce souvenir ancien,
De vous avoir conté le meurtre de mon chien,
Je ne dormirai pas de la nuit, et pour cause...

Garçon, un second grog!... Et parlons d'autre chose!... »

LA VEILLÉE

A MADAME EUGÉNIE DOCHE

I

Dès que son fiancé fut parti pour la guerre,
Sans larmes dans les yeux ni désespoir vulgaire,
Irène de Grandfief, la noble et pure enfant,
Revêtit les habits qu'elle avait au couvent,
La robe noire avec l'étroite pèlerine
Et la petite croix d'argent sur la poitrine.
Elle ôta ses bijoux, ferma son piano,
Et, gardant seulement à son doigt cet anneau,

Seul souvenir du soir de printemps où, ravie,
Au vicomte Roger elle engagea sa vie,
Aveugle à ce qu'on fait et sourde à ce qu'on dit,
Près du foyer, stoïque et pâle, elle attendit.
Roger, quand il connut la première défaite,
Comme un heureux qu'on trouble au milieu d'une fête,
Soupira, mais agit en homme brave et prompt.
Prenant congé d'Irène, et coupant sur son front
Une boucle de fins cheveux, il l'avait mise
Dans un médaillon d'or porté sous la chemise;
Puis, sans qu'on le retînt ni qu'on le retardât,
Il s'était engagé comme simple soldat.

On sait trop ce que fut cette guerre.

Impassible
Et de l'absent aimé parlant le moins possible,
Irène, tous les jours, à l'heure où le piéton
Descendait, sac au dos, la route du canton,
Le regardait venir, assise à la fenêtre;
Et lorsqu'il s'éloignait sans déposer la lettre,
Elle étouffait un long sanglot; et c'était tout.

Le vicomte écrivait; et, jusqu'au milieu d'août,
Irène n'eut pas l'âme encor trop alarmée.

Enfin il fut bloqué dans Metz avec l'armée;
Et, sachant seulement d'un fuyard de là-bas
Qu'il n'avait point péri dans lés premiers combats,
Irène, devant tous domptant ses pleurs rebelles,
Eut le courage alors de vivre sans nouvelles.
On la vit devenir plus pieuse qu'avant;
Elle passait sa vie à l'église; et souvent
Elle allait visiter les pauvres du village,
Parlant plus longuement et donnant davantage
A ceux dont les enfants par la guerre étaient pris.

C'était le temps affreux du siège de Paris;
Gagnant toute la France ainsi qu'une gangrène,
L'invasion touchait presque au château d'Irène;
Des uhlans fourrageaient dans le pays voisin.
Le curé de l'endroit et le vieux médecin
Avaient beau, chaque soir, au foyer de famille,
Ne parler que de mort devant la jeune fille,
Elle n'avait au cœur aucun pressentiment.
— Roger était à Metz avec son régiment;
A sa dernière lettre il était sans blessure;
Il vivait, il devait vivre; elle en était sûre.
— Et, forte de l'espoir des fidèles amours,
Le chapelet aux doigts, elle attendait toujours.

II

Un matin, elle fut en sursaut réveillée :
Là-bas, au bout du parc, sous l'épaisse feuillée,
Des coups de feu pressés annonçaient l'ennemi.
La noble enfant rougit d'abord d'avoir frémi ;
Elle voulait, ainsi que Roger, être brave.
Comme s'il ne se fût rien passé de plus grave,
Calme, elle s'habilla, puis, ayant achevé
Sa prière du jour sans omettre un *Ave*,
Descendit au salon, le sourire à la bouche.

Ce n'était presque rien, une simple escarmouche ;
Des soldats bavarois, venus en éclaireurs
Et brusquement surpris par quelques francs-tireurs,
S'enfuyaient. Tout, au loin, rentrait dans le silence.

« Il faudrait établir, dit-elle, une ambulance. »

En effet, on avait justement ramassé
Sur le lieu du combat un officier blessé,
Un Bavarois, le cou traversé d'une balle ;

III

Elle était là, depuis une minute à peine,
Lorsque le Bavarois, se tournant vers Irène
Et sur la jeune fille ouvrant l'œil à demi :

« Ce médecin, dit-il, me croyait endormi,
Mais j'ai tout entendu. Merci, mademoiselle,
Merci du fond du cœur, moins pour moi que pour celle
A qui vous me rendrez et qui m'attend là-bas! »

Elle lui répondit :

« Ne vous agitez pas;
Dormez. C'est du repos que dépend votre vie.

— Non, reprit-il, il faut d'abord que je confie
Le secret que j'ai là; car la mort peut venir.
J'ai fait une promesse, et je veux la tenir.

— Parlez donc, dit Irène, et soulagez votre âme.

— La guerre... Non, la guerre est une chose infâme!

C'était le mois dernier, sous Metz... J'eus le malheur
De tuer un Français... »

Pour cacher sa pâleur,
Irène de la lampe abaissa la lumière.

Il reprit :

« Nous allions surprendre une chaumière
Où les vôtres s'étaient fortifiés. Ce fut
Comme font les chasseurs quand ils vont à l'affût.
L'arme prête, muets, nous nous glissons en nombre,
Vers le poste français, par une nuit très sombre,
Le long de peupliers disposés en rideaux.
J'enfonce, le premier, mon sabre dans le dos
Du soldat qui faisait sentinelle à la porte ;
Il tombe sans avoir même crié main-forte ;
Nous prenons la masure, et tout est massacré ! »

Irène se cacha les yeux..

« Tout effaré
Du combat, je sortais de ce lieu de carnage,
Quand la lune soudain déchirant un nuage
Me fit voir, éclairé de son pâle reflet,

Un soldat se tordant par terre et qui râlait,
Le soldat que mon sabre avait percé, le même!
Me sentant pris pour lui d'une pitié suprême,
Je me mis à genoux, voulant le secourir;
Mais il me dit : « Il est trop tard... Je vais mourir...
Vous êtes officier... gentilhomme, peut-être!...
— Oui. Que puis-je pour vous? — Seulement me promettre
De renvoyer ceci, dit-il en saisissant
Un médaillon caché dans sa poitrine en sang,
A... » Mais son dernier souffle emporta sa pensée;
Le nom de son amante ou de sa fiancée
Par le pauvre Français ne fut pas achevé.
En voyant un blason sur le bijou gravé,
Je l'emportai, gardant pour plus tard l'espérance
De découvrir parmi la noblesse de France
La femme à qui revient ce legs du soldat mort.
Le voici, gardez-le; mais jurez-moi d'abord,
Si la mort ne doit pas ici me faire grâce,
Que vous accomplirez ce devoir à ma place. »

Et sur le médaillon offert par l'étranger
Irène reconnut le blason de Roger.
Alors, le cœur tordu d'une douleur mortelle :

« Je le jure, monsieur. Dormez en paix! » dit-elle.

IV

Le blessé, soulagé d'avoir fait cet aveu,
S'est assoupi. Le sein palpitant, l'œil en feu,
Irène près de lui reste debout, sans larmes.

Oui, son amant est mort. Ce sont bien là ses armes,
C'est bien là son blason, aussi fameux qu'ancien,
Et le sang qui noircit ce bijou, c'est le sien!
Ce n'est pas d'une mort héroïque et guerrière
Qu'a succombé Roger, mais frappé par derrière,
Sans pouvoir appeler ses amis, sans crier;
Et cet homme qui dort là, c'est son meurtrier!
C'est bien son meurtrier : il s'est vanté de l'être,
D'avoir frappé Roger dans le dos, comme un traître;
Et maintenant il dort son lourd sommeil épais,
Et c'est à lui qu'Irène a dit : « Dormez en paix! »
Et, comme une suprême et cruelle ironie,
Elle doit de ce front écarter l'agonie,
Rester à ce chevet jusqu'au soleil levant,
Comme une bonne mère auprès de son enfant;
Elle doit lui verser de quart d'heure en quart d'heure

Le remède prescrit pour empêcher qu'il meure;
Cet homme y compte bien; il repose, abrité
Sous le toit protecteur de l'hospitalité;
Le flacon qui contient sa vie est sur la table;
Il attend!... N'est-ce pas que c'est épouvantable?

Quoi! lorsqu'elle se sent lentement envahir
Par tout ce que contient d'affreux le mot haïr;
Lorsque gronde en son sein la colère terrible
Qui dirige le bras de Jahel, dans la Bible,
Quand elle cloue au sol le front de Sisarah,
Cet Allemand maudit, elle le sauvera!
Allons donc! On n'est pas à ce point généreuse!
Quand elle cède presque à la pensée affreuse,
A l'atroce désir de tirer du fourreau
Le sabre avec lequel a frappé ce bourreau
Et dont brille en un coin le lourd pommeau de cuivre,
Pour obéir aux vains préjugés et pour suivre
On ne sait quel devoir et quel respect humain,
Elle-même mettra dans cette horrible main
Par qui toute sa joie ici-bas fut ravie,
Le repos, le sommeil, la guérison, la vie!
Jamais! Cette fiole, elle va la briser.
Mais non, c'est inutile. Elle n'a qu'à laisser
S'accomplir le destin; pour servir sa vengeance,

Il semble qu'avec elle il soit d'intelligence :
Ce malade, elle n'a qu'à le laisser mourir...
Oui, le remède est là qui pourrait le guérir ;
Mais ne peut-elle pas s'être, une heure, endormie?

Puis elle fond en pleurs et s'écrie : « Infamie! »

Et la lutte durait encor, quand l'Allemand,
Tiré de son sommeil par un gémissement,
S'agita dans un rêve, et, fiévreux, dit : « A boire! »

Irène alors leva vers le vieux Christ d'ivoire
Suspendu sur le mur, à la tête du lit,
Un sublime regard de martyre, et pâlit,
Puis, l'œil toujours fixé sur le Dieu du Calvaire,
Versa le contenu du flacon dans un verre,
Et délicatement fit boire le blessé.

Seigneur, vous avez vu, seul, ce qui s'est passé
Au chevet de ce lit, dans ces heures funèbres.
Lorsque l'Esprit du mal parla dans ces ténèbres,
Vous qui fûtes conduit au désert par Satan
Et n'avez qu'à la fin pu lui dire : « Va-t'en! »
Vous pardonniez, Seigneur, à cette âme tentée.
Lorsque l'épreuve enfin fut par elle acceptée,

Vous seul étiez témoin et vous seul approuviez !
Vous souvenant alors du Mont des Oliviers,
Où, frémissant devant l'approche du supplice,
Vous disiez : « O mon père, éloignez ce calice ! »
Vous avez eu pitié de ce cœur trop puni,
Seigneur, et je suis sûr que vous avez béni !

V

Mais quand le médecin, qui revint vers l'aurore,
La vit près du blessé, le faisant boire encore
Et soutenant le verre avec ses doigts tremblants,
Il s'aperçut qu'Irène avait les cheveux blancs.

L'EXILÉE

De douces fleurs... mouillées des larmes du sincère amour.

SHAKESPEARE. — *Hamlet.*

De mes grands chagrins je fais de petites chansons.

HENRI HEINE. — *Intermezzo.*

INVOCATION

Enfant blonde aux doux yeux, ô rose de Norvège,
Qu'un jour j'ai rencontrée aux bords du bleu Léman,
Cygne pur émigré de ton climat de neige !

Je t'ai vue et je t'aime ainsi qu'en un roman,
Je t'aime et suis heureux comme si quelque fée
Venait de me toucher avec un talisman.

Quand tu parus, naïve et d'or vivant coiffée,
J'ai senti qu'un espoir sublime et surhumain
Soudain m'enveloppait de sa chaude bouffée.

Voyageur, je devais partir le lendemain ;
Mais tu m'as pris mon cœur sans pouvoir me le rendre,
Alors que pour l'adieu je t'ai touché la main.

A ce dernier bonheur j'étais loin de m'attendre,
Et je me croyais mort à toutes les amours ;
Mais j'ai vu ton regard spirituel et tendre,

Et tout m'a bien prouvé, dans les instants trop courts
Passés auprès de toi, blonde sœur d'Ophélie,
Que je pouvais aimer encore, et pour toujours.

Et je ne me dis pas que c'est une folie,
Que j'avais dix-sept ans le jour où tu naquis ;
Car le triste passé, je l'efface et l'oublie.

Et tu ne peux savoir à quel point c'est exquis !



LA MÉMOIRE

Souvent, lorsque la main sur les yeux je médite,
Elle m'apparaît, svelte et la tête petite,
Avec ses blonds cheveux coupés court sur le front.
Trouverai-je jamais des mots qui la peindront,
La chère vision que malgré moi j'ai fuie ?
Qu'est auprès de son teint la rose après la pluie ?
Peut-on comparer même au chant du bengali
Son exotique accent, si clair et si joli ?
Est-il une grenade entr'ouverte qui rende

L'incarnat de sa bouche adorablement grande ?
Oui, les astres sont purs, mais aucun, dans les cieux,
Aucun n'est éclatant et pur comme ses yeux ;
Et l'antilope errant sous le taillis humide
N'a pas ce long regard lumineux et timide.
Ah ! devant tant de grâce et de charme innocent
Le poète qui veut décrire est impuissant,
Mais l'amant peut du moins s'écrier : « Sois bénie,
O faculté sublime à l'égal du génie,
Mémoire, qui me rends son sourire et sa voix,
Et qui fais qu'exilé loin d'elle, je la vois ! »

RÉPONSE

Mais je l'ai vu si peu ! disiez-vous l'autre jour. —
Et moi, vous ai-je vue en effet davantage ?
En un moment mon cœur s'est donné sans partage.
Ne pouvez-vous ainsi m'aimer à votre tour ?

Pour monter d'un coup d'aile au sommet de la tour,
Pour emplir de clartés l'horizon noir d'orage
Et pour nous enchanter de son puissant mirage,
Quel temps faut-il à l'aigle, à l'éclair, à l'amour ?

Je vous ai vue à peine, et vous m'êtes ravie!
Mais à vous mériter je consacre ma vie
Et du sombre avenir j'accepte le défi.

Pour s'aimer faut-il donc tellement se connaître,
Puisque, pour allumer le feu qui me pénètre,
Chère âme, un seul regard de vos yeux a suffi?

A UN ANGE GARDIEN

Mon rêve, par l'amour redevenu chrétien,
T'évoque à ses côtés, ô doux ange gardien,
Divin et pur esprit, compagnon invisible
Qui veilles sur cette âme innocente et paisible!
N'est-ce pas, beau soldat des phalanges de Dieu,
Qui, pour la protéger, fais toujours, en tout lieu,
Sur l'adorable enfant planer ton ombre ailée,
Que ta chaste personne est moins immaculée,
Que ton regard, reflet des immenses azurs,

La fauvette semble en effet
De son chant joyeux avoir honte,
Le lys sait le mal qu'il me fait,
Et l'étoile aussi s'en rend compte.

En eux j'entends, respire et vois
La chère absente, et je regrette
Ses yeux, son haleine et sa voix,
Qui sont astres, lys et fauvette.

VIE ANTÉRIEURE

S'il est vrai que ce monde est pour l'homme un exil
Où, ployant sous le faix du labeur dur et vil,
Il expie en pleurant sa vie antérieure;
S'il est vrai que dans une existence meilleure,
Parmi les astres d'or qui roulent dans l'azur,
Il a vécu, formé d'un élément plus pur,
Et qu'il garde un regret de sa splendeur première ;
Tu dois venir, enfant, de ce lieu de lumière
Auquel mon âme a dû naguère appartenir;

Car tu m'en as rendu le vague souvenir,
Car en t'apercevant, blonde vierge ingénue,
J'ai frémi, comme si je t'avais reconnue;
Et lorsque mon regard au fond du tien plongea,
J'ai senti que nous nous étions aimés déjà.
Et depuis ce jour-là, saisi de nostalgie,
Mon rêve au firmament toujours se réfugie,
Voulant y découvrir notre pays natal,
Et, dès que la nuit monte au ciel oriental,
Je cherche du regard dans la voûte lactée
L'étoile qui par nous fut jadis habitée.

CHANSON D'EXIL

Triste exilé, qu'il te souvienne
Combien l'avenir était beau,
Quand sa main tremblait dans la tienne
    Comme un oiseau ;

Et combien ton âme était pleine
D'une bonne et douce chaleur,
Quand tu respirais son haleine
    Comme une fleur !

Mais elle est loin, la chère idole,
Et tout s'assombrit de nouveau ;
Tu sais qu'un souvenir s'envole
    Comme un oiseau ;

Déjà l'aile du doute plane
Sur ton âme où naît la douleur ;
Et tu sais qu'un amour se fane
    Comme une fleur.

ESPOIR TIMIDE

Chère âme, si l'on voit que vous plaignez tout bas
Le chagrin du poète exilé qui vous aime,
On raillera ma peine, et l'on vous dira même
Que l'amour fait souffrir, mais que l'on n'en meurt pas.

Ainsi qu'un mutilé qui survit aux combats,
L'amant désespéré qui s'en va, morne et blême,
Loin des hommes qu'il fuit et de Dieu qu'il blasphème,
N'aimerait-il pas mieux le calme du trépas?

Chère enfant, qu'avant tout vos volontés soient faites!
Mais, comme on trouve un nid rempli d'œufs de fauvette,
Vous avez ramassé mon cœur sur le chemin ;

Si de l'anéantir vous aviez le caprice,
Vous n'auriez qu'à fermer brusquement votre main,
— Mais vous ne voudrez pas, j'en suis sûr, qu'il périsse!

ROMANCE

Quand vous me montrez une rose
Qui s'épanouit sous l'azur,
Pourquoi suis-je alors plus morose?
Quand vous me montrez une rose,
C'est que je pense à son front pur.

Quand vous me montrez une étoile,
Pourquoi les pleurs, comme un brouillard,
Sur mes yeux jettent-ils leur voile?
Quand vous me montrez une étoile,
C'est que je pense à son regard.

LETTRE

Non, ce n'est pas en vous « un idéal » que j'aime,
C'est vous tout simplement, mon enfant, c'est vous-même.
Telle Dieu vous a faite, et telle je vous veux.
Et rien ne m'éblouit, ni l'or de vos cheveux,
Ni le feu sombre et doux de vos larges prunelles,
Bien que ma passion ait pris sa source en elles.
Comme moi, vous devez avoir plus d'un défaut ;
Pourtant c'est vous que j'aime, et c'est vous qu'il me faut.
Je ne poursuis pas là de chimère impossible ;
Non, non ! Mais seulement, si vous êtes sensible
Au sentiment profond, pur, fidèle et sacré,

Que j'ai conçu pour vous et que je garderai,
Et si nous triomphons de ce qui nous sépare,
Le rêve, chère enfant, où mon esprit s'égare,
C'est d'avoir à toujours chérir et protéger
Vous comme vous voilà, vous sans y rien changer.
Je vous sais le cœur bon, vous n'êtes point coquette;
Mais je ne voudrais pas que vous fussiez parfaite,
Et le chagrin qu'un jour vous me pourrez donner,
J'y tiens pour la douceur de vous le pardonner.
Je veux joindre, si j'ai le bonheur que j'espère,
A l'ardeur de l'amant l'indulgence du père
Et devenir plus doux quand vous me ferez mal.
Voyez, je ne mets pas en vous « un idéal »,
Et de l'humanité je connais la faiblesse;
Mais je vous crois assez de cœur et de noblesse
Pour espérer que, grâce à mon effort constant,
Vous m'aimerez un peu, moi qui vous aime tant!

EN AUTOMNE

Quand de la divine enfant de Norvège,
Tout tremblant d'amour, j'osai m'approcher,
Il tombait alors des flocons de neige.

Comme un martinet revole au clocher,
Quand je la revis, plein d'ardeurs plus fortes,
Il tombait alors des fleurs de pêcher.

Ah! je te maudis, exil qui l'emportes
Et me veux du cœur l'espoir arracher!
Il ne tombe plus que des feuilles mortes.

[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible] tombe,
[illegible] est écrit.

L'ÉCHO

J'ai crié, dans la solitude :
« Mon chagrin sera-t-il moins rude,
Un jour, quand je dirai son nom ? »

Et l'écho m'a répondu : « Non. »

« Comment vivrai-je, en la détresse
Qui m'enveloppe et qui m'oppresse,
Comme fait au mort son linceul ? »

Et l'écho m'a répondu : « Seul ! »

« Grâce ! le sort est trop sévère !
Mon cœur se révolte ! Que faire
Pour en étouffer les rumeurs ? »

Et l'écho m'a répondu : « Meurs ! »

LIED

Rougissante et tête baissée,
Je la vois me sourire encor.
— Pour le doigt de ma fiancée
Qu'on me fasse un bel anneau d'or !

Elle part, mais bonne et fidèle ;
Je vais l'attendre en m'affligeant.
— Pour garder ce qui me vient d'elle,
Qu'on me fasse un coffret d'argent !

LES TROIS OISEAUX

J'ai dit au ramier : « Pars ! et va, quand même,
Au delà des champs d'avoine et de foin,
Me chercher la fleur qui fera qu'on m'aime. »
    Le ramier m'a dit : « C'est trop loin ! »

Et j'ai dit à l'aigle : « Aide-moi ! j'y compte ;
Et, si c'est le feu du ciel qu'il me faut,
Pour l'aller ravir, prends ton vol et monte. »
    Et l'aigle m'a dit : « C'est trop haut ! »

Et j'ai dit enfin au vautour : « Dévore
Ce cœur trop plein d'elle, et prends-en ta part !
Laisse ce qui peut être intact encore. »
Le vautour m'a dit : « C'est trop tard ! »

PURGATOIRE

J'ai fait ce rêve : — J'étais mort.
Une voix dit : « Ton âme impie,
En un très misérable sort,
Va revivre, afin qu'elle expie.

Dans le bois, qu'octobre jaunit
Et que le vent du nord flagelle,
Deviens le passereau sans nid.
— Merci ! Je vais voler vers elle.

— Non ! Sois plutôt l'arbre isolé,
Et, dans l'ouragan qui s'irrite,
Tords ton feuillage échevelé.
— Soit ! Il se peut que je l'abrite.

— Alors, cœur plein d'amour humain,
Sois le caillou que broie et roule
Le chariot sur un grand chemin.
— Qu'importe ? si son pied me foule.

— Insensé, » dit enfin la voix,
Qui gronda pour cet anathème,
« Sois donc homme encore une fois,
Et revis, mais sans qu'elle t'aime ! »

ÉTOILES FILANTES

Dans les nuits d'automne, errant par la ville,
Je regarde au ciel avec mon désir,
Car si, dans le temps qu'une étoile file,
On forme un souhait, il doit s'accomplir.

Enfant, mes souhaits sont toujours les mêmes :
Quand un astre tombe, alors, plein d'émoi,
Je fais de grands vœux afin que tu m'aimes
Et qu'en ton exil tu penses à moi.

A cette chimère, hélas ! je veux croire,
N'ayant que cela pour me consoler.
Mais voici l'hiver, la nuit devient noire,
Et je ne vois plus d'étoiles filer.



OBSTINATION

Vous aurez beau faire et beau dire,
L'oubli me serait odieux;
Et je vois toujours son sourire
Des adieux.

Vous aurez beau dire et beau faire,
Sans espoir je dois la chérir;
J'en souffre bien, mais je préfère
En souffrir.

Vous aurez beau faire et beau dire,
Dût-elle même l'ignorer,
Je veux, fidèle à mon martyre,
La pleurer.

Vous aurez beau dire et beau faire,
Seule, elle peut mon mal guérir,
Et j'aime mieux, s'il persévère,
En mourir.

SERMENT

O poète, trop prompt à te laisser charmer,
Si cette douce enfant devait t'être ravie,
Et si ce cœur, en qui tout le tien se confie,
Ne pouvait pas pour toi frémir et s'animer?

N'importe! ses yeux seuls ont su faire germer
Dans mon âme, si lasse et de tout assouvie,
L'amour qui rajeunit, console et purifie,
Et je devrais encor la bénir et l'aimer.

Heureux ou malheureux, je lui serai fidèle;
J'aimerai ma douleur, puisqu'elle viendra d'elle
Qui chassa de mon sein la honte et le remord.

Vierge, dont les regards me tiennent sous leurs charmes,
Si tu me fais pleurer, je bénirai mes larmes;
Si tu me fais mourir, je bénirai la mort!

ORGUEIL D'AIMER

Hélas! la chimère s'envole
Et l'espoir ne m'est plus permis;
Mais je défends qu'on me console.

Ne me plaignez pas, mes amis :
J'aime ma peine intérieure
Et l'accepte d'un cœur soumis.

Ma part est encor la meilleure,
Puisque mon amour m'est resté;
Ne me plaignez pas si j'en pleure!

A votre lampe, aux soirs d'été,
Les papillons, couleur de soufre,
Meurent pour avoir palpité ;

Ainsi mon amour, comme un gouffre,
M'entraîne, et je vais m'engloutir;
Ne me plaignez pas si j'en souffre!

Car je ne puis me repentir,
Et dans la torture subie
J'ai la volupté du martyr;

Et s'il faut y laisser ma vie,
Ce sera sans lâches clameurs.
J'aime! j'aime! et veux qu'on m'envie.

Ne me plaignez pas si j'en meurs!





LES MOIS



JANVIER

Songes-tu parfois, bien-aimée,
Assise près du foyer clair,
Lorsque, sous la porte fermée,
Gémit la bise de l'hiver,

Qu'après cette automne clémente
Les oiseaux, cher peuple étourdi,
Trop tard, par un jour de tourmente,
Ont pris leur vol vers le Midi ;

Que leurs ailes, blanches de givre,
Sont lasses d'avoir voyagé;
Que sur le long chemin à suivre
Il a neigé, neigé, neigé;

Et que, perdus dans la rafale,
Ils sont là, transis et sans voix,
Eux dont la chanson triomphale
Charmait nos courses dans les bois?

Hélas! comme il faut qu'il en meure
De ces émigrés grelottants!
Y songes-tu? Moi, je les pleure,
Nos chanteurs du dernier printemps.

Tu parles, ce soir où tu m'aimes,
Des oiseaux du prochain Avril;
Mais ce ne seront plus les mêmes,
Et ton amour attendra-t-il?

FÉVRIER

Hélas! dis-tu, la froide neige
Recouvre le sol et les eaux :
Si le bon Dieu ne les protège,
Le printemps n'aura plus d'oiseaux !

Rassure-toi, tendre peureuse ;
Les doux chanteurs n'ont point péri.
Sous plus d'une racine creuse
Ils ont un chaud et sûr abri.

Là, se serrant l'un contre l'autre,
Et blottis dans l'asile obscur,
Pleins d'un espoir pareil au nôtre,
Ils attendent l'Avril futur;

Et, malgré la bise qui passe
Et leur jette en vain ses frissons,
Ils répètent à voix très basse
Leurs plus amoureuses chansons.

Ainsi, ma mignonne adorée,
Mon cœur, où rien ne remuait,
Avant de t'avoir rencontrée,
Comme un sépulcre était muet;

Mais quand ton cher regard y tombe,
Aussi pur qu'un premier beau jour,
Tu fais jaillir de cette tombe
Tout un essaim de chants d'amour.

MARS

Parfois un caprice te prend,
Méchante amie, et tu me boudes,
Et sur le balcon tu t'accoudes
Malgré l'eau qui tombe à torrent.

Mais, vois-tu ! Mars, avec ses grêles
A qui succède un gai soleil,
Chère boudeuse, est tout pareil
A nos fugitives querelles.

Tels ces oiseaux, pauvres petits,
Sous ce fronton, pendant l'averse,
Et telle ta bouche perverse
Où des sourires sont blottis.

Vienne un rayon, et, la première,
Tu tourneras vers moi les yeux,
Et les oiselets tout joyeux
S'envoleront dans la lumière.

AVRIL

Lorsqu'un homme n'a pas d'amour,
Rien du printemps ne l'intéresse ;
Il voit même sans allégresse,
Hirondelles, votre retour ;

Et, devant vos troupes légères
Qui traversent le ciel du soir,
Il songe que d'aucun espoir
Vous n'êtes pour lui messagères.

Chez moi, ce spleen a trop duré,
Et quand je voyais dans les nues
Les hirondelles revenues,
Chaque printemps, j'ai bien pleuré.

Mais, depuis que toute ma vie
A subi ton charme subtil,
Mignonne, aux promesses d'Avril
Je m'abandonne et me confie.

Depuis qu'un regard bien-aimé
A fait refleurir tout mon être,
Je vous attends à ma fenêtre,
Chères voyageuses de Mai.

Venez, venez vite, hirondelles,
Repeupler l'azur calme et doux,
Car mon désir qui va vers vous
S'accuse de n'avoir pas d'ailes.

MAI

Depuis un mois, chère exilée,
Loin de mes yeux tu t'en allas,
Et j'ai vu fleurir les lilas
Avec ma peine inconsolée.

Seul, je fuis ce ciel clair et beau
Dont l'ardente effluve me trouble,
Car l'horreur de l'exil se double
De la splendeur du renouveau.

En vain j'entends contre les vitres,
Dans la chambre où je m'enfermai,
Les premiers insectes de Mai
Heurter leurs maladroits élytres;

En vain le soleil a souri;
Au printemps je ferme ma porte,
Et veux seulement qu'on m'apporte
Un rameau de lilas fleuri;

Car l'amour dont mon âme est pleine
Retrouve, parmi ses douleurs,
Ton regard dans ces chères fleurs
Et dans leur parfum ton haleine.

JUIN

Dans cette vie où nous ne sommes
Que pour un temps sitôt fini,
L'instinct des oiseaux et des hommes
Sera toujours de faire un nid ;

Et d'un peu de paille ou d'argile
Tous veulent se construire, un jour,
Un humble toit, chaud et fragile,
Pour la famille et pour l'amour.

Par les yeux d'une fille d'Ève
Mon cœur, profondément touché,
Avait fait aussi ce doux rêve
D'un bonheur étroit et caché.

Rempli de joie et de courage,
A fonder mon nid je songeais;
Mais un furieux vent d'orage
Vient d'emporter tous mes projets;

Et sur mon chemin solitaire
Je vois, triste et le front courbé,
Tous mes espoirs brisés à terre
Comme les œufs d'un nid tombé.

JUILLET

Le ciel flambe et la terre fume,
La caille frémit dans le blé ;
Et, par un spleen lourd accablé,
Je dévore mon amertume.

Sous l'implacable Thermidor
Souffre la nature immobile ;
Et dans le regret et la bile
Mon chagrin s'aigrit plus encor.

Crève donc, cœur trop gonflé, crève,
Cœur sans courage et sans raison,
Qui ne peux vomir ton poison
Et ne peux oublier ton rêve !

Par cet insultant jour d'été,
Cœur torturé d'amour, éclate !
Et que, de ta fange écarlate
Me voyant tout ensanglanté,

Ainsi que l'apostat antique,
Avec un blasphème impuissant,
Je jette à pleines mains mon sang
A ce grand soleil ironique !

AOÛT

Par les branches désordonnées
Le coin d'étang est abrité,
Et là poussent en liberté
Campanules et graminées.

Caché par le tronc d'un sapin,
J'y vais voir, quand midi flamboie,
Les petits oiseaux, pleins de joie,
Se livrer au plaisir du bain.

Aussi vifs que des étincelles,
Ils sautillent de l'onde au sol,
Et l'eau, quand ils prennent leur vol,
Tombe en diamants de leurs ailes.

Mais mon cœur, lassé de souffrir,
En les admirant les envie,
Eux qui ne savent de la vie
Que chanter, aimer et mourir !

SEPTEMBRE

Après ces cinq longs mois que j'ai passés loin d'elle,
J'interroge mon cœur; il est resté fidèle.

En Mai, dans la jeunesse exquise du printemps,
J'ai souffert en songeant à ses beaux dix-sept ans.

Quand la nature, en Juin, de roses était pleine,
J'ai souffert en songeant à sa suave haleine.

En Juillet, quand la nuit peuplait d'astres les cieux,
J'ai souffert en songeant à l'éclat de ses yeux.

Août a flambé, Septembre enfin mûrit la vigne,
Sans que mon triste cœur s'apaise et se résigne.

Toujours son souvenir a le même pouvoir,
Et je n'ai qu'à fermer les yeux pour la revoir.

OCTOBRE

Avant que le froid glace les ruisseaux
Et voile le ciel de vapeurs moroses,
Écoute chanter les derniers oiseaux,
Regarde fleurir les dernières roses.

Octobre permet un moment encor
Que dans leur éclat les choses demeurent ;
Son couchant de pourpre et ses arbres d'or
Ont le charme pur des beautés qui meurent.

Tu sais que cela ne peut pas durer,
Mon cœur ! mais, malgré la saison plaintive,
Un moment encor tâche d'espérer
Et saisis du moins l'heure fugitive.

Bâtis en Espagne un dernier château,
Oubliant l'hiver, qui frappe à nos portes
Et vient balayer de son dur râteau
Les espoirs brisés et les feuilles mortes.

NOVEMBRE

Captif de l'hiver dans ma chambre
Et las de tant d'espoirs menteurs,
Je vois, dans un ciel de novembre,
Partir les derniers migrateurs.

Ils souffrent bien sous cette pluie ;
Mais, au pays ensoleillé,
Je songe qu'un rayon essuie
Et réchauffe l'oiseau mouillé.

Mon âme est comme une fauvette
Triste, sous un ciel pluvieux;
Le soleil dont sa joie est faite
Est le regard de deux beaux yeux;

Mais, loin d'eux elle est exilée;
Et, plus que ces oiseaux, martyr,
Je ne puis prendre ma volée
Et n'ai pas le droit de partir.

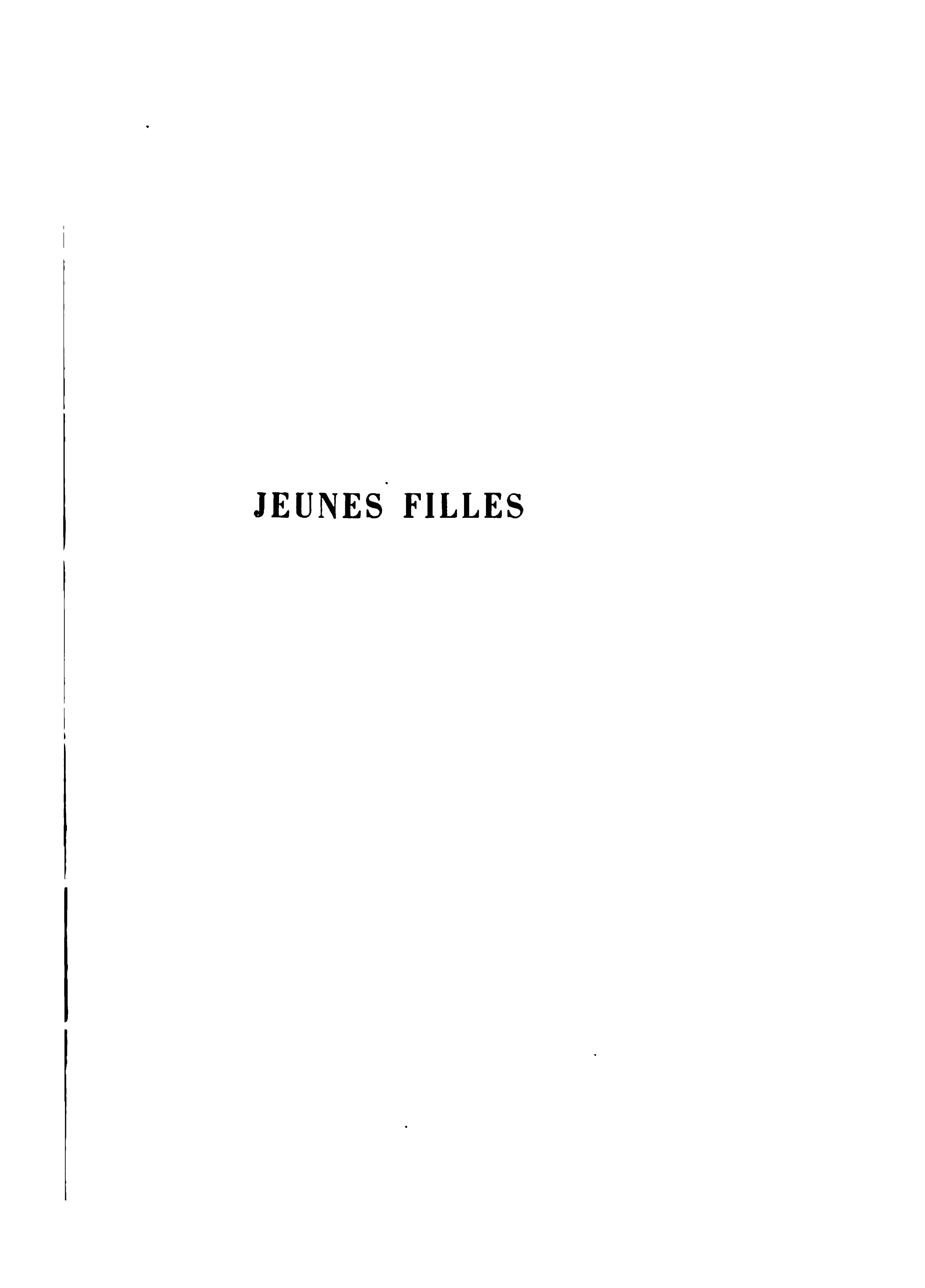
DÉCEMBRE

Le hibou, parmi les décombres,
Hurle, et Décembre va finir;
Et le douloureux souvenir
Sur ton cœur jette encor ses ombres.

Le vol de ces jours que tu nombres,
L'aurais-tu voulu retenir?
Combien seront, dans l'avenir,
Brillants et purs; et combien sombres?

Laisse donc les ans s'épuiser.
Que de larmes pour un baiser,
Que d'épines pour une rose !

Le temps qui s'écoule fait bien ;
Et mourir ne doit être rien,
Puisque vivre est si peu de chose.



JEUNES FILLES

L'AMAZONE

A PAUL BOURGET

Devant le frais cottage au gracieux perron,
Sous la porte que timbre un tortil de baron,
Debout, entre les deux gros vases de faïence,
L'amazone, déjà pleine d'impatience,
Apparaît, svelte et blonde, et portant sous son bras
Sa lourde jupe, avec un charmant embarras.
Le fin drap noir étreint son corsage, et le moule;
Le mignon chapeau d'homme, autour duquel s'enroule
Un voile blanc, lui jette une ombre sur les yeux.
La badine de jonc, au pommeau précieux,
Frémit entre les doigts de la jeune élégante,

Qui s'arrête un moment sur le seuil, et se gante.
Agitant les lilas en fleur, un vent léger
Passe dans ses cheveux et les fait voltiger,
Blonde auréole autour de son front envolée;
Et, gros comme le poing, au milieu de l'allée
De sable roux, semé de tout petits galets,
Le groom attend et tient les deux chevaux anglais.

Et moi, flâneur qui passe et jette par la grille
Un regard enchanté sur cette jeune fille,
Et m'en vais sans avoir même arrêté le sien,
J'imagine un bonheur calme et patricien,
Où cette noble enfant me serait fiancée;
Et déjà je m'enivre à la seule pensée
Des clairs matins d'avril où je galoperais,
Sur un cheval très vif et par un vent très frais,
A ses côtés, lancé sous la frondaison verte.
Nous irions par le bois, seuls, à la découverte;
Et, voulant une image au contraste troublant
Du long vêtement noir et du long voile blanc,
Je la comparerais, dans ma course auprès d'elle,
A quelque fugitive et sauvage hirondelle.

SUR LA PLAGE

La pleine mer moutonne, au loin, sur les brisants.
Dans les rocs qu'ont usés les flots et les jusants,
La lame écume et bout, au pied de la falaise;
Et, debout dans le vent, la jeune Granvillaise,
Un bras devant les yeux, regarde à l'horizon;
Car l'équinoxe approche, et voici la saison
Où la côte normande a le plus de naufrages;
Et les gens sont au large; et, par ce temps d'orages,
Le brave matelot auquel elle a permis
De l'embrasser, un soir de printemps, son promis,
Est parti, ruisselant sous sa cape cirée,

Pour pêcher le hareng, dans un chasse-marée;
Et pas un seul bateau n'est encor revenu!
Anxieuse, elle attend, le roc sous son pied nu,
Et laisse son jupon se tordre au vent. La bise
Fait saillir ses seins durs sous la cretonne bise
Et palpiter aussi, blanches dans un rayon,
Les ailes du bonnet qui semble un papillon.
Une main sur les yeux, l'autre sur l'encolure,
Elle est vraiment superbe ainsi : sa chevelure
A le reflet luisant des ailes du corbeau,
Et ses yeux, en dépit du hâle de la peau
Et des lourds cheveux noirs tordus comme des câbles,
Ses yeux sont bleus, ainsi que le chardon des sables.
Belle enfant, que je vis sur la plage, un matin,
Je suis las de Paris et du quartier d'Antin,
Des sentiments d'album, des beautés de keepsake.
A mes amours passés qui, lorsque les dissèque
Mon souvenir, s'en vont en cendres sous mes doigts,
Je préfère le rêve heureux que je te dois,
Car il m'a transporté, pendant une minute,
En pleine mer, là-bas, sur la barque qui lutte,
Et j'ai cru que j'étais le rude matelot
Qui, pour te revenir, va profiter du flot.
Oui, de ma voile au loin tu vois la silhouette;
Tu crains que ce ne soit, d'abord, une mouette;

Mais notre mât bientôt au soleil a relui,
Et tu sens ton cœur battre, et tu dis : « C'est bien lui ! »
Bas les voiles ! Le flux nous prend comme une épave.
J'aborde ; le galet a craqué sous l'étrave ;
Et je saute dans l'eau, tout joyeux, et d'abord,
Avant que de courir au cabestan du port,
Pour haler le bateau, comme les camarades,
Je te prends par la taille et, malgré tes bourrades,
J'applique sur ton cou, dont frissonne la chair,
Un gros baiser, salé par la brise de mer.

AU MUSÉE DU LOUVRE

Un jour, — pardonnez-moi ce crime, ô grands plastiques !
Un jour, je promenais dans le Louvre, aux Antiques,
Mes rêves d'art intime et de modernité.
Le Musée est très frais et très calme en été.
Après le Carrousel torride et son asphalte,
Il est doux, par les jours trop chauds, d'y faire halte;
Car la sérénité des vieux marbres d'Hellas
Rafraîchit le flâneur respectueux et las,
Et lui verse dans l'âme une paix infinie.

Ce fut un jour de juin, devant la Polymnie,

Que je vis cette enfant assise et copiant.
Pauvre fille ! Elle était sur un étroit pliant,
Tenant sur ses genoux, comme sur une table,
Son carton, et souvent, d'un air inconfortable,
Se penchant de côté pour tailler son fusain.
Près d'elle j'aperçus, là, sur le banc voisin,
Son petit mantelet, vieux de plusieurs années,
Et son chapeau de paille aux brides bien fanées.
Me sembla-t-elle, au moins, jolie ou belle ? Non,
Mais charmante pourtant : un visage mignon,
Le teint mat, les cheveux châtains, de beaux yeux tristes
Qu'elle levait, avec l'ardeur des vrais artistes,
Sur la Muse accoudée en sa robe aux longs plis.
Au fond de ces grands yeux, d'attention remplis,
Je devinais le sort de cette jeune fille :
Elle était à coup sûr de très humble famille ;
Elle devait avoir un vieux père, je crois,
Quelque officier avec sa retraite et la croix ;
Plus de mère, puisqu'on la laissait seule au Louvre...
Et, pris par l'intérêt du roman qu'on découvre,
Mon esprit de poète errant le complétait :
Quand elle avait appris à dessiner, c'était
Afin de s'employer plus tard dans quelque école ;
Mais, conquise par l'Art qui charme et qui console,
Elle y trouvait déjà bien mieux qu'un gagne-pain.

J'entrais en scène, alors, sous les traits d'un rapin
Portant le large feutre et la vareuse usée,
Qui, comme elle, venait travailler au Musée
Et bientôt trouvait doux de la voir tous les jours.
Et puis, j'imaginais nos timides amours :
Dans le salon carré négligeant mes copies,
Je venais dessiner la Diane de Gabies,
Près de la jeune fille au profil pur et fin.
Quelle audace il fallait pour lui parler enfin,
Un jour, en prétextant d'emprunter une estompe !
Oh ! les regards furtifs qu'il faut qu'on interrompe
Quand passe lentement l'importun visiteur !
Pourtant je finissais par plaire, — avec lenteur ;
Et, bien qu'en me parlant elle fût inquiète,
A cause du gardien dormant sur la banquette,
Elle me confiait tout, espoirs et douleurs ;
Et parfois j'apportais, dans ma boîte à couleurs,
Des fruits qui s'écrasaient un peu, — c'était dommage ! —
Mais dont elle voulait bien accepter l'hommage
Et dont nous déjeunions tous deux, en partageant,
Sous la protection du regard indulgent
Des dieux grecs, qui gardaient leurs poses sculpturales
Et songeaient aux amours naïfs des pastorales.

SOUVENIR DU DANEMARK

A LA PRINCESSE D.....

C'est un parc scandinave, aux sapins toujours verts,
Où le vent automnal courbe les fleurs d'hivers
Dans les vases de marbre ancien, sur la terrasse ;
Et la vierge royale en qui revit la race
Des brumeux Suénon dont son père descend,
L'enfant blanche aux yeux clairs, la princesse du sang,
Immobile devant la balustrade antique,
Regarde le lointain azur de la Baltique.
En satin blanc, nu-tête, et du blond idéal
Qui couronne les fronts sous le ciel boréal,

Elle se tient debout, comme un spectre de reine,
Prise dans les grands plis que fait sa robe à traîne.
Au fond de ses yeux froids et pâles, rien ne luit;
Et c'est un lys éclos au soleil de minuit.

Au temps où dans le Nord je voyageais, Princesse,
Je n'eus pas le bonheur de vous voir; mais, sans cesse,
Votre nom dit par tous — que je veux taire ici —
Éveillait dans mon cœur un douloureux souci.
Il m'a fait regretter mon obscure origine,
Et quand je le prononce encore, j'imagine
De royales amours et — rêveur insensé —
Je crois être un instant votre beau fiancé.
Magnifique et reçu dans les honneurs insignes,
J'arrive du côté de la neige et des cygnes;
Je suis un czaréwitch très blond et presque enfant,
Qui porte ce jour-là l'ordre de l'Éléphant,
Pour faire à votre père, ainsi, ma politesse;
Et je viens demander la main de Votre Altesse.
Nous ne nous disons pas de bien longues fadeurs,
Puisque tout est réglé par nos ambassadeurs.
L'escadre russe, ainsi que la flotte danoise,
Pour le jour solennel seulement se pavoise
Et, dans l'instant heureux où vous prenez mon nom,
Vous tire un madrigal de cent coups de canon;

Puis nos deux pavillons sont hissés dans l'espace...

Mais pardon! je ne suis qu'un voyageur qui passe;
Vous ne m'avez pas vu; je ne vous connais pas ;
Vous ne vous doutez point qu'en faisant les cent pas
Devant votre château, dans ce parc noble et triste,
Pendant tout un matin, un poète touriste,
Voyageant au pays de la fleur d'Angsoka,
Princesse, dans un rêve exquis, vous évoqua.
Vous ne saurez jamais à quel point sa folie
Vous créait pâle et blonde, ô dernière Ophélie,
Et combien étaient purs vos yeux de clair saphir
Qui regardaient au loin la Baltique bleuir.

DANS UN TRAIN DE BANLIEUE

Le train stoppa; c'était la station de Sèvres.

Assis dans mon wagon, la cigarette aux lèvres,
En jetant un regard dehors, je remarquai,
Près de la porte en bois ouverte sur le quai,
Un groupe de trois sœurs vraiment presque pareilles :
Mêmes cheveux au vent derrière les oreilles,
Mêmes chapeaux à fleurs, mêmes robes d'été,
Même air de bonne humeur et de naïveté.
Les yeux brillants de joie, elles riaient entre elles
Et faisaient de très loin signe, avec leurs ombrelles,

A leur père, un brave homme aux gros favoris gris,
Qui rapportait un tas de paquets de Paris
Et descendait du train tout couvert de poussière.
Il donna son ticket au vieux garde-barrière
Et se laissa par ses fillettes embrasser.
Après avoir eu soin de le débarrasser,
Toutes trois à la fois lui firent des demandes;
Et lui, donnant déjà le bras aux deux plus grandes,
Semblait se dire, heureux : « C'est à moi, tout cela! »

Sur un coup de sifflet, notre train s'ébranla,
Et, rêveur, je songeais, en poursuivant ma route :
— Bonne et simple famille! Ils habitent sans doute
Un des chalets qu'on voit sur ce coteau boisé.
Le père est, à coup sûr, un commerçant aisé.
Ils demeurent ici la moitié de l'année
Et pensent qu'il est temps de pourvoir leur aînée.
Ce serait le bonheur, pourtant, si l'on voulait!
Le dimanche, en été, l'on irait au chalet
Par le chemin de fer, en fumant un cigare;
Tout le monde viendrait vous attendre à la gare;
On serait accueilli par leurs rires amis,
Et pour le déjeuner le couvert serait mis
Dans l'intime jardin, sur la fraîche pelouse.
Pour mettre un vieux chapeau de paille et quelque blouse,

On passerait d'abord dans le petit salon;
Puis, tandis que la bonne apporte le melon
Et que le père prend le panier à bouteilles,
On courrait, du côté du verger et des treilles,
Emportant à deux mains des assiettes à fleurs,
Avec sa fiancée et les petites sœurs
Qui vous lancent parfois une phrase maligne,
Cueillir de beaux fruits mûrs et des feuilles de vigne...

Et ce serait facile à faire, tout cela!
Peut-être eût-il suffi de quitter le train là?

— Mais non. En concevant cette bourgeoise idylle,
J'en ai pris le meilleur; le reste est inutile.
Aurais-je dû descendre à cette station?
Non. Le désir vaut mieux que la possession,
Et je suis aujourd'hui bien fou, quand je regrette
Ce rêve qui s'éteint avec ma cigarette.

PRISE DE VOILE

Dans la paisible rue où je passe souvent,
Un jour d'hiver, devant la porte d'un couvent,
Je vis, avec fracas, s'arrêter des carrosses.
Tous les chevaux portaient, ainsi que pour des noces,
Une rose à l'oreille; et les laquais poudrés
Et superbes, tout droits sur leurs mollets cambrés,
Se tenaient à côté des portières ouvertes,
D'où sortaient, de velours et d'hermine couvertes,
Des femmes au regard de glace, au front hautain.
Je vis descendre aussi, sur ce trottoir lointain,
Des vieillards, abritant de lévites fourrées

Leurs poitrines de croix et d'ordres chamarrées,
Des prélats violets, un cardinal romain,
Enfin le monde altier du faubourg Saint-Germain.
Tous ces patriciens, aux grands airs durs et roides,
Se firent sur le seuil des politesses froides,
Puis, après maint salut pour se céder le pas,
Entrèrent dans l'église en mettant chapeau bas.
Et, lorsque fut enfin la foule disparue
Et qu'il ne resta plus dans la petite rue
Que les carrosses lourds aux panneaux blasonnés,
En écoutant causer deux drôles galonnés
Je sus qu'il s'agissait d'une prise de voile.

Ainsi c'est ton rayon suprême, ô pure étoile,
C'est, ô candide fleur, ton suprême parfum,
Qui réunissent là tout ce monde importun!
Que t'apporte-t-il donc? Une pitié banale.
— Lorsqu'offrant à Jésus ton âme virginale,
Tu viendras, le front pâle et les membres tremblants,
Telle qu'une épousée, en tes longs voiles blancs,
Lorsque tu jureras, d'une voix frémissante,
D'être pauvre toujours, chaste, humble, obéissante,
Et que tu sentiras un frisson dans tes os
Au froid contact, au bruit sinistre des ciseaux
Coupant brutalement tes boucles parfumées,

Que se passera-t-il dans les âmes gourmées
De ces heureux du jour, de tous ces contentés,
Qui, jusqu'aux pieds de Dieu, traînent leurs vanités?
De quel enseignement sera ton sacrifice?
L'un à quelque folie et l'autre à quelque vice
Retourneront sans doute au sortir de ce lieu,
Pauvre fille, où tu viens de dire au siècle adieu!
Ce soir, lorsqu'ayant bu jusqu'au fond le calice,
Lasse d'être à genoux, saignant sous ton cilice
Et laissant jusqu'au sol tes mains jointes tomber,
Tu frémiras, craignant un jour de succomber
Sous le faix écrasant de tes saintes fatigues,
Ces hommes, replongés déjà dans leurs intrigues,
Ces femmes, se parant pour un plaisir nouveau,
T'oublieront dans ton cloître ainsi qu'en un tombeau!

Mais j'ai tort, ô ma sœur! Mon âme peu chrétienne
Ne sait pas s'élever au niveau de la tienne.
C'est parce que le monde est justement ainsi
Que ta jeunesse en fleur va se faner ici.
Pour tout le mal commis par les hommes impies
Tu t'offres en victime innocente et l'expies.
Dans la stricte balance, au dernier jugement,
Tu crois qu'il suffira peut-être seulement,
Pour voir se relever le plateau des scandales,

Du poids de tes cheveux répandus sur les dalles.
Tu vas veiller, jeûner, languir, mais tu le veux.
Dans toute leur rigueur accomplis donc tes vœux.
Le fardeau des péchés du monde est rude et grave,
Ma pauvre sœur! Pour tous les tyrans, sois esclave ;
Sois chaste, ô sainte enfant, pour tous les corrompus ;
Bonne, pour les pervers; sobre, pour les repus ;
Sois pauvre, l'on voit tant d'avarices vantées;
Souffre, il est des heureux; prie, il est des athées!
Comme à Marie a dit l'archange Gabriel :
« Sois bénie! » et quand même — affreux soupçon! — le ciel
Vers qui tu tends tes bras suppliants serait vide,
Quand ce serait en vain, cœur d'idéal avide,
Que pour les égarés et les impénitents,
Étant belle, étant noble et riche, ayant vingt ans,
Tu viendrais d'accepter cette lente agonie,
Pour ton erreur sublime, ô ma sœur, sois bénie!

FIN DU TOME DEUXIÈME

TABLE

DU TOME DEUXIÈME

Le Cahier Rouge.

LES RÉCITS ET LES ÉLÉGIES.

Récits Épiques.

L'Exilée.

LES MOIS.

FIN DE LA TABLE DU TOME DEUXIÈME

1391. — L.-Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2. — MAY et MOTTEROZ, direct.



